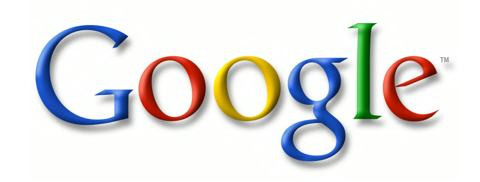




F. C. de la Harpe



HISTOIRE
DE LA SARDAIGNE.

HISTOIRE
GÉOGRAPHIQUE,
POLITIQUE ET NATURELLE
DE LA SARDAIGNE.

Par DOMINIQUE ALBERT AZUNI,

Ancien Sénateur et Juge au Tribunal de Commerce et Maritime de Nice; Membre des Académies des Sciences de Turin, Naples, Florence, Modène, Corrare, Alexandrie, Rome, Trieste; du Lycée des Sciences et Arts de Marseille, de celui du Commerce et des Arts de Paris, et de la Société de l'Afrique intérieure.

Cari sunt parentes, cari liberi, propinqui, familiares; sed omnes omnium caritates patria una complectitur.

CICERO, de Officiis, lib. I.

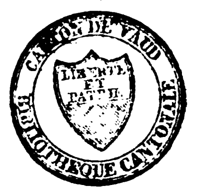


TOME SECOND.

A PARIS,

Chez LEVRAULT, frères, Libraires, quai Malaquais; et à STRASBOURG, chez les mêmes.

AN X. — (1802).



HISTOIRE

GÉOGRAPHIQUE,

POLITIQUE ET NATURELLE,

DE LA SARDAIGNE.

SECONDE PARTIE.

PRODUCTIONS NATURELLES.

INTRODUCTION.

S'IL est un pays qui puisse offrir toutes les productions relatives aux nécessités et aux commodités de la vie, il peut sans doute s'appeller le favori de la nature. La Sardaigne réunit tous ces avantages plus qu'aucun autre état de l'Europe. La température du climat permet que, dans toutes les parties de cette île, on puisse cultiver les productions utiles et agréables des quatre parties du monde, de façon qu'elles y croissent toutes, comme dans leur terre natale. La

qualité du sol y est si excellente, qu'à la réserve de quelques dunes, au bord de la mer, et de quelques rochers escarpés en très-petit nombre, il n'y a peut-être pas un pouce de terrain qui ne puisse être mis en valeur.

Pour avoir une idée de la nature des productions de cette île, et de l'étendue du commerce qu'elle peut offrir, par la variété de ses denrées, aux peuples commerçans qui voudraient traiter avec elle, il est nécessaire de donner un précis des animaux qu'elle alimente; des richesses qu'elle possède dans ses mers; des fruits qu'elle retire de ses récoltes, et des métaux qu'elle cache dans ses montagnes. Je tâcherai de considérer, en trois sections, sous différens chapitres divisés en paragraphes, tous ces objets jusqu'à présent inconnus aux nations étrangères, en donnant une description de l'état actuel de ce royaume dans les trois règnes, animal, végétal et minéral, pour que l'on puisse juger combien il est susceptible d'amélioration, et jusqu'à quel point il doit paraître intéressant aux yeux des naturalistes.

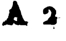
SECTION PREMIERE.

RÈGNE ANIMAL.

QUADRUPÈDES.

La Sardaigne possède au moins le tiers des espèces de quadrupèdes qui existent en Europe, mais on n'y rencontre aucune des espèces nuisibles qui dévastent plusieurs contrées de son continent. On ne connaît dans cette île, ni l'ours, ni le loup, ni d'autres animaux féroces et vénimeux (1), qui ravagent des provinces entières, et sont en même-tems les ennemis implacables de

(1) Serpentes certe neque hominum generi infensi, neque veneni expertes, aut lupi uspiam in ea insula gignuntur....... Eadem insula (Sardinia) est vénénorum omnium et lethalium stirpium expers. *Pausanias in Phoccia lib. X. n°. 10.* Sardinia est absque serpentibus. *Solinus in Polystor, n°. 15.* Cosa maravillosa es que en todo el reyno de Sardena, ni en sus islas no se halla ningun animal ponzonoso. *Cevillo velac. de Sardena, §. V.*


A 2

l'homme (1). L'énumération de ses quadrupèdes que je dois à l'histoire particulière de ce royaume, peut aussi intéresser, à plusieurs égards, l'histoire générale de la nature.

---

(1) Une ancienne tradition attribue le bonheur dont cette île jouit, d'être exempte de loups et de serpens venimeux aux prières de *St. Proto*, déporté comme chrétien dans l'île de l'Azinara, adjaçante à la Sardaigne. Cependant *Pausanias*, *Solinus* et *Silius italicus* qui vecurent avant *St. Proto*, nous apprenent, que dans le tems où ils écrivaient, la Sardaigne n'avait ni loups, ni serpens venimeux. Il est donc surprenant que *Vico*, dans son histoire de Sardaigne, part. 1, cap. 3, nº. 20, ait attribué à une grâce spéciale de *St. Proto*, l'exemption de ces animaux malfaisans, après avoir cité quelques lignes précédentes, le vers de *Silius-Italicus*, qui dit lib. XII. — *Serpentum tellus pura, ac viduata venenis.* D'où il paraît que *Vico* ignorait que ce poëte avait écrit deux siècles avant l'existence de *St. Proto*; car le premier mourut l'an 100 de l'ère chrétienne, et celui-ci fut martirisé pour la foi catholique vers l'an 310.

CHAPITRE PREMIER.

ANIMAUX DOMESTIQUES.

§ Ier.

Les Chevaux.

ON distingue trois espèces de chevaux en Sardaigne ; le *sauvage*, l'*ordinaire* et le *fin*, ou celui des Haras. Le *sauvage*, habitant des lieux déserts et des forêts, n'appartient à personne ; aussi, chacun peut s'en emparer à son gré. Il s'en trouve dans plusieurs endroits du royaume, comme dans le territoire de *Bultei* et dans la *Nurra* ; mais les plus connus en grand nombre sont dans l'île de *St.-Antioco*, au bois dit de Canai (1). Ces chevaux sont très-petits, assez bien faits, et extrêment agiles. Ordinairement on ne peut les attrapper qu'en les tuant à coups de fusil ; et si l'on en prend quelques uns

(1) Je suis étonné du silence de Buffon sur les chevaux sauvages de Sardaigne, tandis qu'il a fait mention de ceux d'Ecosse, de Moscovie, de Chypre, de l'île de May, du cap Vert, de l'Arabie, de la Numidie et de la Lybie.

en vie, on ne réussit, presque jamais, à les apprivoiser jusqu'à l'état de domesticité; aussi meurent-ils le plus souvent d'inanition (1).

---

(1) Crianse en ella machas y eguas, y cavallos silvestres, quales aunque se cacen y tomen no son de ningun provecho, par ser indomitos, que ni suffren, ni se pueden amançar, y se mueren de coraje, y assi aunque se venden a treiata reales, no hai quien los quiera, ni sirve sino el pellejo. Carillo relac. de Sardena, §. V. M. de Garsault dans son nouveau *parfait maréchal*, page 89, donne la méthode suivante pour apprivoiser les chevaux sauvages et farouches: « Quand on n'a » point apprivoisé, dit-il, les poulins dès leur tendre » jeunesse, il arrive souvent que l'approche et l'attou» chement de l'homme leur cause tant de frayeur, » qu'ils s'en défendent à coups de dents et de pieds, de » façon, qu'il est presque impossible de les panser et de » les ferrer: si la patience et la douceur ne suffisent » pas, il faut, pour les apprivoiser, se servir du moyen » qu'on emploie en fauconnerie ponr priver un oiseau » qu'on vient de prendre, et qu'on veut dresser au vol; » c'est de l'empêcher de dormir, jusqu'à-ce qu'il tombe » de faiblesse; il faut en user de même à l'égard d'un » cheval farouche, et pour cela, il faut le tourner à sa » place le derrière à la mangeoire, et avoir un homme » toute la nuit et tout le jour à sa tête, qui lui donne » de tems en tems une poignée de foin et l'empêche de » se coucher; on verra avec étonnement comme il sera » subitement adouci: il y a cependant des chevaux, » qu'il faut veiller ainsi pendant huit jours. »

Le cheval *ordinaire* est celui qui naît sans que l'homme y mette de son industrie pour en perfectionner la qualité, comme le font en général tous les paysans, qui cherchent à avoir seulement un cheval de leur jument, pour leur usage.

Les chevaux *fins* des haras, sont depuis long-tems connus comme les plus beaux et les meilleurs de l'Europe, tant pour la figure que pour la force et la vivacité (1). On sait que dix-neuf chevaux envoyés de Sardaigne au roi d'Espagne Philippe III, y furent admirés (2). D. Juan d'Autriche ne put trouver, en Andalousie, un cheval qui approchât du mérite de celui qu'il avait reçu de Sardaigne (3); et parmi les cadeaux que le roi de Sardaigne Charles Emmanuel fit au roi de Portugal, en 1740, on admira, plus que le reste, dix chevaux Sardes de la plus grande beauté.

---

(1) Sunt in Sardinia equi ab auctoribus celebrati, veloces, ignei, belloque fulgurei; neque agrestes pauci., qui heros minime norunt. Generosi, spectabiles ad decorem, sublimi statura, ad majestatem re bellica ect. ect. Vitalis annales Sardin., pag. 8.

(2) Carillo loc cit. paragraphe V.

(3) Vico historia de Sardenia, part. I, cap. 3.

Les haras les plus renommés de chevaux fins, sont ceux de *Paulilatino*, appartenans au roi; ceux de *Padromanna*, au duc de *Benavente;* celui de *Mores*, du duc de l'*Asinara*, et tous ceux des particuliers des départemens de *Bonorva* et de *Marguine*, où les chevaux réussissent assez bien. La taille ordinaire des chevaux de *Padromanna*, est de quatre pieds et six pouces; ceux de *Mores*, de *Bonorva* et de *Marguine*, ont quelques pouces de moins, mais ceux de *Paulilatino* ont jusqu'à quatre pieds dix pouces.

Aldrovandi ayant donné une description des chevaux de différens pays, a réuni ensemble les chevaux de Corse et de Sardaigne, et donne à tous les deux le défaut de petite taille. Pour prouver son assertion arbitraire, il s'appuie de l'autorité de Procope, auquel il s'uppose d'avoir comparé ces chevaux à la petitesse d'une brebis (1): mais Aldrovandi s'est étrangement trompé à ce sujet; car de toutes les éditions de l'ouvrage

---

(1) Corsicos (equos) et Sardinios admodum breves esse aiunt, sed animo generoso, et audaci ingressu. Procopius, lib. III, tradit paullo supra oves esse magnitudine. Aldrov. de quadrup. lib. I, cap. I.

de Procope que j'ai consultées, je n'en ai trouvée aucune, où, dans le passage qu'il cite, il soit fait mention des chevaux Sardes (1).

Ces haras pourraient considérablement augmenter, si le commerce extérieur venait à en faciliter le débit; et l'on verrait alors en Europe, que les chevaux Sardes sont aussi parfaits que ceux de *Lincoln*, et plus légers que les *Guildings* (2). Le nombre des chevaux existans en Sardaigne, en 1771, s'est élevé à 66,334.

Les courses publiques de chevaux qui ont annuellement lieu en Sardaigne, contribuent puissamment à améliorer les races de ses chevaux. Il n'y a pas une ville, ni un village même, pour peu qu'il soit considérable, qui n'ait

---

(1) Corsican veteres cyrnum dixere; in ea simiæ ad humanam fere nascuntur effigiem, equorumque armenta passim vagantur, sed paulo supra oves hi magnitudine sunt. *Procopius loc. cit.*

(2) Pour donner une idée de la force et de la légereté des chevaux Sardes, il suffira de dire qu'il est très-ordinaire d'aller de Sassari à Cagliari, avec le même cheval, en vingt-quatre heures, quoiqu'il il y ait une distance de 120 milles d'Italie, c'est-à-dire, 60 lieues de France.



au moins un prix à décerner aux propriétaires des chevaux vainqueurs dans les courses. Ces prix sont en général à la charge des communes: il y en a d'autres qui se donnent aux frais des confrairies le jour de la fête du saint protecteur. Ceux que les villes accordent sont très-riches; ils consistent en pièces d'étoffe de brocars tissus en or et argent, ou en velours, dont la valeur est considérable (1). Les chevaux courent sans selle,

(1) Tels sont les prix que l'on distribue aux courses de Sassari, de Pauli, d'Oristano, et dans quelques villages aux environs de Cagliari. Celle de Sassari mérite quelque détail, par sa nature qui a quelque chose de surprenant et de périlleux en même-tems; et qui, par-là, attire un grand concours de monde de toutes les contrées du royaume. La course s'y fait, le 15 août, et les prix qu'on y décerne, sont pour les trois chevaux qui arrivent les premiers au but. La moitié de la course est hors de la ville, le long des murailles; l'autre moitié est en dedans. Ces deux distances se réunissent en angle aigu, à une des portes de la ville, qui est très-étroite, et par où doivent entrer les chevaux, tout en courant pour arriver à leur but, qui est à l'extrémité de la grande rue, et toujours en montant. Le moindre des accidens qui puisse arriver aux chevaux, au moment qu'ils doivent enfiler cette porte, est de passer outre, sans pouvoir pénétrer dans la ville; mais il y a toujours

montés par des garçons habillés à l'antique, de l'âge de 12 à 15 ans au plus. Ces courses s'exécutent en divers endroits de l'île, et a jours différens; aussi le même cheval peut-il remporter plusieurs prix dans l'année : ce qui forme un revenu considérable pour les propriétaires; et c'est par cette raison qu'ils mettent tous leurs soins à conserver la bonté des chevaux fins, et à perpétuer la pureté de leur race.

D'autres courses plus surprenantes s'exécutent dans les deux villes de Cagliari et de Sassari au tems de carnaval. Tous ceux qui ont des chevaux fins, se font un plaisir de courir masqués à cheval, dans l'intérieur des villes et dans les rues en pente de haut en bas. L'adresse des cavaliers consiste, ou à lâcher la bride au milieu de cette course périlleuse, ou à se tenir la main, de deux à deux, ou à ramasser un chapeau qu'ils jettent à terre en courant; enfin à faire toute sorte de tours de force, sans perdre l'aplomb;

---

le risque de s'écraser aux flancs de la porte, à la tournée brusque qu'ils doivent faire tout en courant, pour couper la première direction, et en prendre une autre toute opposée, afin d'entrer dans la ville. Cette course qui est de la longueur d'un mille d'Italie, se fait dans l'espace de deux minutes.

amusement indiscret, quelquefois malheureux, mais qui prouve la sûreté de nos chevaux, le courage et l'adresse de nos écuyers.

§ II.

Les Bœufs.

La Sardaigne, jusque au tems de *Nymphodore* nourrissait, selon le rapport d'Elien (1), un nombre surprennant de bœufs et de vaches. L'étranger voit avec surprise en été, comme en hiver, les montagnes et les plaines de cette île, couvertes de gros bétail. Malgré cela, faute de prairies artificielles, pour lui procurer, en hiver, la nourriture qu'il est obligé de chercher en plein air, et où il passe la nuit, la race en est très-petite et très-maigre ; et on n'en retire pas, en conséquence, la quantité de viande, et de graisse, qu'il pourrait procurer au commerce et à l'exportation.

L'usage de faire tirer et porter le joug aux bœufs par les épaules, n'est pas pratiqué en Sardaigne, où on les oblige à tirer par les cornes. La seule raison qu'on puisse

---

(1) Ælianus, histor. animal. Lib. XVI, cap. 34.

en donner, c'est que quand cet animal est attelé par les cornes, on le conduit plus aisément. Il a à la vérité la tête très-forte, et il ne laisse pas de tirer assez bien de cette façon; mais c'est sans contredit avec beaucoup moins d'avantage, que quand il tire avec les épaules.

Selon l'état de récensement, en 1771, le nombre des bœufs, y compris les vaches et les veaux existans, était de 354,160 (1).

§ III.

Les Cochons.

Quoique les cochons soient, aussi, destinés en Sardaigne, à vivre toujours dans les bois, et dans les forêts, èt à découvert comme l'autre bétail, on observe cependant, avec quelque surprise, que leur espèce bien loin d'être dégradée, y est au contraire d'une grosseur étonnante, puisqu'en général tout

---

(1) La consigne des animaux n'est jamais sincère en Sardaigne : les particuliers craignent, avec quelque fondement, une taxe sur le bétail, parconséquent ils tâchent de cacher, le plus qu'ils peuvent, le nombre précis de leur consigne. Celle de 1771, ne donne pas non plus un état sûr pour toutes les années ; car la gêlée de 1770 détruisit un bon tiers de tout le bétail.

cochon gras, pèse de cinq cens, jusqu'à six cens livres. La chair en est très-délicate, le lard d'une fermeté et d'une épaisseur sans égale; et les jambons, principalement ceux que l'on fait à *Santo-Lussurgio*, sont estimés les meilleurs de l'Europe (1).

L'abondance des cochous a été de tout tems très-remarquable dans cette île. La compagnie appellée dans l'ancienne Rome *suariorum*, dont l'emploi était d'approvisionner la ville de cette viande, entretenait en Sardaigne une *factorie* qui jouissait de la protection des empereurs (2); et c'est de ce tems-là, que *Prudentius* a dit, que son territoire, par l'abondance des glands, était très-propre pour la prospérité de ces ani-

---

(1) Quam vero abundet glandibus quæ ex nemorum regionis illius diversis variisque locis producuntur, vel in primis testimonio est quod cum infinitam pene porcorum multitudinem Sardiani generis homines alant, et ad privatos usus, et ad necessarium majestatis exercitibus apparatum iis cunctis abunde Sardinia subministrat. Fiunt enim salsuræ mirabiles, et in utramque pernat, Petasonesque provehuntur hesperiam. Vitalis apparart. ad Annal. Sard. pag. 9.

(2) Codex Theodos. Legum Novellar. tit. XXXIII.

maux (1). Maintenant le nombre en est si grand dans toute l'île, et particulièrement dans le *Campidano* d'Oristan, qu'on pourrait faire tous les ans plusieurs chargemens de lard, de graisse et de viande salée. Selon cet état de 1771, le nombre des cochons en troupeaux, était de 152,471, sans compter ceux que les particuliers nourrissent chez eux, non sujets à la consigne.

Aristote, qui le premier, a classé les animaux quadrupèdes en *solipèdes*, *pieds fourchus* et *fissipèdes*, convient que le cochon est d'un genre ambigu; et la seule raison qu'il en donne, c'est que dans l'Illyrie, la Pæonie, et dans quelqu'autres lieux, il se trouve des cochons *solipèdes* (2). Aux en-

---

(1) Prudentius in symmacum vers. 1755. Ibi: Quernas Sardinia glandes suppeditat.

(2) Quadrupedum autem, quæ sanguine constant, eadem quæ animal generant, alia multifida sunt, quales hominis manus pedesque habentur. Sunt enim quæ multiplici pedum fissura digitentur, ut canis, leo, panthera. Alia bifulca sunt, quæ forcipem pro angula habeant, ut oves, capræ, cervi, acqui fluniatiles. Alia infisso sunt pede, ut quæ solipedes nominantur, ut equumulus. Genus sane suillum ambiguum est; nam et in terra Illyriorum, et in Pæonia et nonnullis aliis locis

droits spécifiés par Aristote, Linnée a ajouté la ville d'Upsal en Suède, où, comme il dit, le cochon *solipède* se trouve assez fréquemment (1). Cette espèce qui, suivant Buffon, *est encore une espèce d'exception à des règles générales de la nature*, se trouve aussi très-régulièrement en Sardaigne, dans le territoire de la *Nurra*, dépendance de la ville de Sassari, où les pâtres, pour la figure de son pied, lui donne le nom de cochon à *pied d'âne* (2).

---

sues solipedes gignuntur. *Aristot. de historia animal. lib. II. cap.* 1.

(1) Varietas frequens Upsaliæ suis domestici semper morunguli. Linnæus.

(2) « Aristote avait observé, que dans la Pœnie, » l'Illyrie, et dans quelqu'autres lieux, il se trouve » des cochons qui sont solipèdes, c'est-à-dire, qui » ont le sabot d'une seule pièce, comme les chevaux, » et les ânes. Buffon qui cite ce passage d'Aristote, ne par- » aît pas y avoir fait une grande attention. L'existence » de ces cochons à sabots entiers et solides, dont Pline » avait également fait mention (1), ne peut néanmoins » être révoquée en doute. L'on en a vu en Angleterre et » en Flandres (2); et Linnæus assure qu'ils sont très- » communs dans le nombre de ceux que l'on nour-

(1) Hist. animal. lib. II cap. 7.

(2) Hist. nat. lib. 11, cap. 46.

§ IV,

§ IV.

Les Brebis.

Un pays comme la Sardaigne, bien plus sec qu'humide, garni de collines et de montagnes toujours vertes, et remplies d'herbes aromatiques; exempt de loups et de serpens venimeux, et d'ailleurs presque toujours à l'abri des coups du tonnerre, qui s'y fait très-rarement entendre, annonce une terre favorable à la prospérité des brebis. Les anciens regardaient la Sardaigne comme le pays natal de ces paisibles et utiles animaux (1). Aussi Diodore, en parlant des

---

» rit à Upsal, et dans d'autres cantons de la Suède (1); » aussi il ne manque pas d'en faire une variété dis- » tincte de l'espèce (2). Le cochon est donc une es- » pèce (3) qu'aucun système ne peut saisir; tout à la fois » solipède et fissipède, elle échappe à toutes les mé- » thodes de classification, à celles même qui sont les » plus générales et qui paraissent les plus naturelles. *Adition à l'article* cochon, *par Sonini, dans son édition de l'histoire naturelle de Buffon, t.* 23 *p.* 149.

(1) Sardiniam pecudum optimam esse parentem, Ælian. Hist. Var. lib. XVI, cap. 1.

(1) Gesner drop. sus, lit. B.

(2) Amenit acad. tom. 5 pag. 451.

(3) *Sus ungulâ indivisâ... Sus monungulus.* Lin. Systh. nat. gen. 35. sp. 1. var. 6. *Sus. Monungula varietas domestica.* Erxleben. Syst. Sign. Anim.





Ioléens, peuples de la Sardaigne, dit qu'ils ne purent être assujétis, ni par les Carthaginois, ni par les Romains, parce que, tous pâtres, ils se retirèrent sur les montagnes, où s'étant cachés dans des cavernes, ils vivaient du lait, du fromage et de la viande que des troupeaux innombrables de brebis leur fournissaient (1).

Dans le tems où Vico écrivait son histoire de Sardaigne, on y comptait 1,600,000 brebis : aujourd'hui, selon la consigne de 1771, leur nombre est reduit à 911,752 (2). Malgré cette diminution, dont on pourrait facilement détruire la cause, au moyen d'une meilleure législation, il est encore assez considérable pour former la seconde richesse réelle du pays. Ces troupeaux se nourrissent dans l'île sans soins et sans frais; leur chair, très-délicate en général, sert de nourriture aux Sardes, et leurs peaux à une partie de de l'habillement du bas peuple. Il sort en

(1) Namque Iolaëi ad montana confugerunt, et habitaculis sub terra structis, multas pecorum greges aluere. Hinc larga victus copia, lactis caseique, et carnium esu contentis suppetebat. *Diod. Hist. lib. V, cap. 3.*

(2) Cette consigne est encore fautive, comme celle pour les bœufs. Voyez la note 2, §. II, à ce sujet.

outre une quantité prodigieuse de ces animaux pour nourrir la Corse et pour approvisionner les bâtimens étrangers.

Parmi les béliers de Sardaigne il s'en trouve assez souvent qui ont depuis quatre jusqu'à six cornes, et que l'on croit de race égyptienne (1); ils s'apprivoisent facilement, vivent volontiers dans les écuries avec les chevaux, qu'ils suivent par-tout comme des chiens.

§. V.

Les Chèvres.

La quantité de chèvres en Sardaigne est si remarquable, qu'on est dans l'usage, parmi les particuliers, de ne commencer à donner le nom de troupeau qu'au nombre de 300 de ces individus. Quoiqu'elles soient plus petites que les sauvages que l'on trouve dans l'île adjacente de *Tavolara*, elles sont cependant de la même espèce, selon le sentiment de Varron (2), mais plus grosses que

(1) Ibi revera greges amplissimi, oves Egytiæ perfecundæ, arietes quatuor et sex cornibus emuniti. *Vital. Annal. Sard. pag. 9.*

(2) Capræ, quas alimus à capris feris sunt ortæ. *Varro de R. R. lib. cap. 3.*

les chèvres d'Italie et de Provence. Leur lait est plus gras qu'ailleurs, puisqu'il donne le tiers de plus de poids en fromage, tandis que, suivant les observations faites par *Haller* (1), en plusieurs endroits, il ne peut pas arriver au cinquième. Si cet animal était soigné en Sardaigne, comme autre part, il donnerait le double de laitage, et le nombre augmenterait prodigieusement. Malgré cela, par la consigne de 1771, on comptait dans l'île 420,798 chèvres, chevraux et boucs.

§. VI.

Les Anes et les Mulets.

Si les ânes de Sardaigne sont plus petits que ceux d'Italie et de France, ils compensent bien ce désavantage par leur force et leur vivacité. On ne peut, sans en être témoin, imaginer jusqu'où va leur agilité, puisqu'ils marchent aussi vite que les chevaux qui vont au trot.

En réfléchissant sur les rapports de Léon africain, dans sa description d'Afrique,

---

Haller in Element. Physiolog. corp. humani. lib. XXVIII, paragraphe 18.

et sur ceux de Sonnini, dans son voyage en Egypte, sur la bonté et la légèreté des ânes de la Syrie et de l'Egypte, je suis tenté de croire que l'espèce sarde a été tirée de ces contrées, et qu'elle s'est conservée dans l'île sans dégradation, attendu le rapprochement des climats.

Il y avait aussi en Sardaigne, du tems que *Marmol* écrivait sa description d'Afrique, des ânes sauvages, mais plus petits que ceux d'Afrique dont il parle : aujourd'hui ils y sont entièrement inconnus.

Le nombre d'ânes que l'on nourrit dans ce royaume est incalculable. Destinés à Sassari à porter journellement l'eau des fontaines dans les maisons, sous la conduite des Corses qui y exercent exclusivement ce métier, on les emploie ailleurs au transport du bois à brûler, à celui de la chaux et des pierres à bâtir ; et généralement dans toute l'île, à tourner la meule des moulins à blé que chaque paysan tient chez lui. C'est par cette raison que les Sardes appellent l'âne *mulenti*, emploi auquel il était destiné dès le tems de Columelle (1).

(1) Molarum et conficiendi frumenti pene solemnis est hujus pecoris labor. Columella de B. R. lib. VII, cap. I.

Un écrivain français a fait un ouvrage pour prouver que l'âne est, de tous les animaux, le plus utile à l'homme, en ce qu'il rend beaucoup de services et ne cause point de dépenses pour sa nourriture et son entretien. M. Hill pense que cet animal pourrait devenir encore plus utile, sur-tout aux fermiers moins aisés, en l'accoutumant à tirer et à porter plus qu'il ne fait.

On ne trouve pas un seul mulet dans tout le royaume : on en attribue la cause au préjugé que l'introduction des mulets gâterait la race des chevaux. Nous voyons cependant le contraire en Espagne, où le grand usage des premiers de ces animaux n'y a jamais produit la dégradation des seconds. Les mulets seraient d'autant plus nécessaires en Sardaigne, que les chemins de communication étant très-mauvais, on ne serait pas obligé d'employer des chevaux au transport des denrées et des marchandises, comme cela se pratique aujourd'hui.

Le mulet a toutes les bonnes qualités de l'âne, sans en avoir les défauts. La meilleure espèce provient d'une jument couverte par un âne. Celle qui viendrait d'une ânesse couverte par un cheval serait inférieure,

les poulains, tenant toujours plus de la femelle que du mâle.

Le mulet est souvent de la taille d'un cheval ordinaire ; on en voit de dix-sept palmes et aussi fournis que les chevaux de carosse. Cet animal est beaucoup plus fort que le cheval, supporte plus de fatigue, se nourrit à meilleur marché, et il est moins sujet aux maladies.

Ceux qu'on élève dans les pays froids, sont plus robustes et vivent plus long-tems que ceux des pays chauds. Pour avoir des mulets propres au bât, il faut les faire produire par des jumens fines et dégagées. Celles qui sont plus charnues donneront des mulets bons au trait, et à la charrue.

D'après ces notions, je desire que mes compatriotes abandonnent une fois leurs préjugés à ce sujet et fassent plus de cas de ce quadrupède aussi nécessaire à l'agriculture, qu'il serait utile au commerce intérieur du royaume.

S. VII.

Les Chiens.

Les chiens qu'on nourrit généralement en Sardaigne, sont le mâtin, le levrier, et le

brac. Ces trois races sont d'une beauté qu'on ne voit point ailleurs. Il n'est pas rare de trouver des levriers de deux pieds et demi de hauteur et qu'on dresse facilement à prendre des lièvres vivans après les avoir fatigués à la course. Le mâtin est d'une fidélité étonnante pour son maître : on est aussi sûr chez soi pendant la nuit que si l'on avait une sentinelle à la porte ; aussi, dans les villages, tous ceux qui ont de ces chiens à la maison, ne se donnent pas même la peine de fermer leur porte pendant la nuit. La force de ces chiens est extrême, ainsi que leur fidélité et leur obéissance à la voix du maître.

Tandis que les Sardes dédaignent d'accoupler le cheval avec l'âne pour en avoir des mulets, ils accouplent les différentes espèces de chiens pour avoir des métis ; ils forment une race tout-à-fait particulière, et très-commune dans le pays, au point qu'on peut la considérer comme la race des chiens sardes.

Cet accouplement se fait de l'union du levrier et du mâtin. Quoique le métis qui en provient ne soit pas très-beau au coup-d'œil, il ne laisse pas d'être d'une grande utilité, puisque l'on trouve réuni dans le même indi-

vidu, la force, l'agilité et l'odorat propres à ces deux races : aussi, le même chien garde la maison et le troupeau, prend le lièvre, arrête le sanglier, le cerf et le mouflon.

S'il était vrai que l'hydrophobie des chiens doit s'attribuer à la chaleur et au défaut d'eau pendant l'été, les chiens devraient être en Sardaigne plus sujets qu'ailleurs à cette terrible maladie. Le fait cependant prouve le contraire : il est très-rare de voir un chien enragé dans cette île, malgré la quantité prodigieuse qu'on en nourrit. Les uns attribuent ce bonheur à l'habitude qu'on y a de jeter la première portée des chiennes que l'on croit plus disposée à la rage ; les autres, au défaut entier des chiens à long poil qui sont plus souvent attaqués de ce mal affreux. On pourrait aussi ajouter, je pense, à l'éloignement du loup de cette île, car ces derniers animaux communiquent la rage aux chiens dans les pays froids, même au cœur de l'hiver.

CHAPITRE II.

Animaux Sauvages.

Il y a peu de pays qui soient plus agréables et plus commodes pour les amusemens de la chasse, que la Sardaigne. Les chasseurs n'ayant à craindre ni les loups, ni les ours, ni les autres bêtes féroces capables de troubler leurs plaisirs, puisqu'il n'en existe aucune espèce dans toute l'île, ils vont tranquillement attaquer les cerfs, les daims, les sangliers et les mouflons, dont nos forêts et nos bois sont remplis. Je crois nécessaire de donner ici une courte description de ces quatre espèces d'animaux, que nous appellons sauvages, comme dit Buffon, parce qu'elles ne nous sont pas soumises, ainsi que les autres plus petites qui habitent ce royaume.

§. PREMIER.

Le Cerf.

Cet animal innocent, doux et tranquille, qui a paru à Buffon, « n'être fait que pour

» embellir et animer la solitude des forêts, » et occuper loin de nous les retraites » paisibles de ces jardins de la nature » ; (1) le cerf peuple en Sardaigne, sous le nom de *cheruu*, que les naturels du pays lui donnent, les territoires de la *Nurra*, d'*Iglesias*, de *Tempio*, de *Patada*, de *Nuoro* et d'*Orani*. S'il est vrai, comme je n'en doute pas, qu'en considérant chaque espèce d'animaux dans différens climats, on trouve des variétés sensibles dans la grandeur et dans la forme ; et si ces dissimilitudes sont dues à la qualité du climat ; il faut convenir que celui de notre île en général, ne favorise pas la grosseur des espèces d'animaux qui l'habitent (2).

Un gros cerf d'*Orani* vidé, n'a donné à l'observateur Cetti, que 150 livres de poids Sarde (3), et parconséquent beaucoup moins

---

(1) Hist. des quadrup. *cerf.*

(2) La dégénération du cerf de Sardaigne a été remarquée par Buffon dans son article de la dégénération des animaux, tom. 22, pag. 337, édit. de Sonnini., dans les termes suivans : « Le cerf dans les pays » montueux, secs et chauds, tels que la Corse et la Sar« daigne, a perdu la moitié de sa taille, et a pris un » pélage brun avec un bois noirâtre ».

(3) La livre de Sardaigne est égale à celle de Paris.

qu'un cerf des parties septentrionales d'Europe. La petitesse de son corps est aussi bien remarquable. Un cerf de trois ans, mesuré par le même observateur, ne lui a donné que 28 pouces de hauteur et 31 pouces et demi de longueur. Le pelage de notre cerf est obscur, approchant du noir, très-allongé au tour de son cou, et disposé en forme de collier.

Le bois des cerfs, qui en langue Sarde, s'appelle *sas vanderas*, c'est-à-dire, les bannières, est proportionné à la grosseur de l'animal, puisque tous deux n'excèdent guères le poids de six livres, et que chacun n'a jamais plus de cinq andouillers, ou pointes, tandis que ceux des cerfs des autres pays, en ont quelquefois jusqu'à onze. D'après cette description, il paraît qu'Aristote n'avait connu que l'espèce semblable à la nôtre, puisqu'il ne donne aux cerfs que cinq pointes (1).

(1) Bibis cornua primum oriuntur simplicia, et recta..... Trimis Bifida exeunt, quadrimis trifida atque deinceps ad hunc modum procedit numerus usque ad annum sextum. Arist. Hist. Animal. lib. XIX, cap. 5.

§. I I.

Le Daim.

C'est par une erreur très-ancienne, que mes compatriotes croient posséder le chevreuil, tandis que ce n'est qu'au daim qu'ils ont donné ce nom. Le daim donc qu'on y appelle faussement *crabolu*, c'est-à-dire, chevreuil, s'est considérablement multiplié en Sardaigne : sans être limité à aucun endroit particulier comme le cerf, il se répand également sur toute la surface de l'île, approche de très-près des lieux habités ; et la chasse qu'on en fait annuellement est portée à plus de 3,000 individus. Quant à sa qualité, il paraît de l'espèce que Buffon appelle d'*Espagne* ; à la différence près, que la queue de nos daims est blanche par-dessous, et le pelage du corps fauve, et tacheté de blanc, à la réserve d'une bande noirâtre, qui depuis la queue s'étend jusques au cou de l'animal.

C'est ici l'endroit de dire un mot sur la prétendue *biche de Sardaigne*, dont Buffon fait mention à l'article de l'*Axis* (1).

---

(1) Buffon, Hist. des Quadr., Tome X, pag. 154; éd. de Paris, in-12.

Perrault dans ses mémoires accadémiques, a rendu compte d'un animal, qu'il dit avoir eu sous ses yeux, et qu'il appelle *biche de Sardaigne* (1). Mais il est hors de doute, que la *biche*, de la figure de celle de Perrault, n'a jamais existé en Sardaigne. Elle était tachetée, dit-il, comme un daim; et nos cerfs sont tous, et en toutes les saisons, d'une couleur unie, sans aucune tâche. Il faut donc dire que si l'animal dont il s'agit lui était parvenu de Sardaigne, ce ne pouvait être qu'une daine; car il n'y a que cet animal qui ressemble à la biche de Perrault, d'après la description que Buffon nous a donnée de la forme extérieure de cet animal dans la note *d* à l'article de l'axis, et que Perrault avait négligée, en se contentant de décrire les parties intérieures. Buffon, qui était bien plus exact dans ses observations, et très-circonspect dans sa nomenclature, avait déjà dit à ce sujet, à messieurs de l'Académie des Sciences: « Ils l'ont seulement » appelée *biche de Sardaigne*, parce que » probablement il leur était venu sous ce » nom de la ménagerie du roi; mais rien

(1) Mémoire pour servir à l'Histoire des Animaux, part. II. pag 73. fig. planche XLV.

» n'indique que cet animal soit originaire » de Sardaigne ; aucun auteur n'a dit qu'il » existe dans cette île comme animal sau- » vage ; et l'on voit au contraire, par les » passages que nous avons cités, qu'il se » trouve dans les contrées les plus chaudes » de l'Asie : ainsi la dénomination de *biche* » *de Sardaigne*, avait été faussement appli- » quée. » (1).

S. III.

Le Sanglier.

Buffon a réuni dans le même article *cochon*, le cochon de Siam et le sanglier, par la raison très-plausible, que tous trois ne font qu'une seule et même espèce. Je me suis décidé à en faire un article à part, soit parce que le sanglier est généralement compris dans la classe des animaux sauvages, soit pour suivre l'exemple de Buffon, qui a fait un article séparé du mouflon, quoique pérsuadé, qu'il était de la même espèce que la brebis. (2)

---

(1) Buffon, Hist. Nat. tome X. pag. 157. éd. citée.

(2) Buffon, tome VI. pag. 272. édit. citée, donne pour raison finale d'avoir traité ensemble du cochon

La partie septentrionale de la Sardaigne appelle le sanglier *porcavru*, mot pris de l'italien *porco apro*, porc sauvage : la partie méridionale lui donne le nom de *sirboni*, peut-être du latin *sus bonus*, ou de l'arabe *hanzire*, qui est celui que les Egyptiens donnent également aux cochons domestiques, selon la notice que Sonnini, vient de nous donner dans son *voyage dans la haute et basse Egypte*, tome II. page 181.

Le nombre des sangliers en Sardaigne où ces animaux se multiplient prodigieusement, est une preuve convaincante que la température de son climat leur est singulièrement favorable : ils habitent en conséquence toutes les parties de cette île dans l'épaisseur des forêts, où ils trouvent de quoi fournir abondamment à leur nourriture. Ils n'en sortent que pour passer d'un bois à l'autre, ou pour se jeter sur les moissons pendant la nuit et se

---

et du sanglier, « parce qu'ils produisent ensemble des » individus qui peuvent en produire d'autres ; caractère qui constitue l'unité et la constance de l'espèce. » Qu'on fasse attention à ce que je dirai à ce sujet en parlant du mouflon, où l'on trouvera une contradiction très-remarquable dans l'opinion de ce savant naturaliste.

retirer

retirer dans les endroits les plus sombres et les plus fourrés lorsque le soleil paraît, parce qu'ils en craignent la chaleur.

On y chasse le sanglier à force ouverte pendant le jour avec des chiens qui vont le chercher dans les forêts qu'ils habitent ; on les surprend aussi au clair de la lune, lorsqu'ils sortent pour les ravages ordinaires, ou pour aller boire et se baigner dans quelque ruisseau. L'animal ne fuit pas loin lorsqu'il est poursuivi ; il se laisse chasser de près par les chiens, s'arrête souvent pour leur tenir tête et se défendre vigoureusement avec ses défenses, fort allongées, tranchantes, courbées, et de trois pouces de diamètre. Le corps de notre sanglier n'approche pas de la grosseur du cochon domestique : un des plus grands, pesé par Cetti, ne lui a donné qu'un poids de 250 livres. Outre la bonté de sa chair, qui donne plusieurs morceaux délicats à la table des gourmets, et dont on fait des jambons excellens, le sanglier fournit deux parties dont la destination est très-singulière, l'une pour l'économie rurale, et l'autre pour la pharmacie rustique. La première est la portion de la peau qui couvre les épaules de l'animal dont les paysans se font des semelles pour leurs chaussures qu'ils

croyent plus fortes qne le cuir de tout autre animal : la seconde est la vessie qu'on remplit d'huile d'olive sans la vider, dont on forme un onguent qu'on croit excellent pour les blessures. C'est par ce motif, que dans le partage de la dépouille de l'animal entre les chasseurs, la vessie est le prix d'honneur réservé à celui qui a frappé le coup mortel.

§. I V.

Le Mouflon.

Cetti, dans son histoire *des quadrupèdes*, d'après ce que Buffon avait déjà dit (1), croit avec raison que l'*ophion*, rappelé par les anciens Grecs cités dans Pline (2), n'est autre chose que le mouflon d'aujourd'hui, soit pour les caractères distinctifs de cet animal, que les anciens ont pu confondre avec ceux du cerf, soit aussi pour la ressemblance

---

(1) Buffon, Hist. Nat. tom. X. pag. 121. éd. de Paris, in-12.

(2) Invenio apud auctores Græcos animal cervo minus, et pilo demum et dence simile, quod *ophion* vocatur. Sardiniam eum tantum ferre solitam hoc interiisse arbitror. Pline. Hist. Nat. lib. XXVIII. c. IX.



Gravé par Tardieu l'aîné Rue de Sorbonne, N.° 385.

Mouflon.

du nom qui paraît être le même que *mus-mon* ou *mufion*.

Le mouflon que la Sardaigne possède sous le nom de *mufloni*, habite particulièrement les montagnes de la *Nurra*, *d'Iglesias*, de *Reulada*, de *Patada*, de *Lerrono*, près des villages de *Buddusò* et de *Nuoro*, de *Pradu*, près le village d'*Oliena*, et depuis ceux de *Fonni* jusqu'à celui de *Sarabus*.

La forme extérieure de notre mouflon, quand au poil, au cou, aux pattes, au corps et à la queue courte, s'accorde evec celle du cerf, à qui d'ailleurs cet animal ressemble (1) aussi par sa vivacité, quoiqu'il soit un peu plus sauvage, peut-être à cause de son habitation ordinaire qui est l'endroit le plus solitaire et le plus escarpé des montagnes. Sa tête est parfaitement semblable à celle du mouton, ainsi que les yeux et le museau.

Les plus gros de nos mouflons approchent de la taille du daim. La mesure que *Cetti*

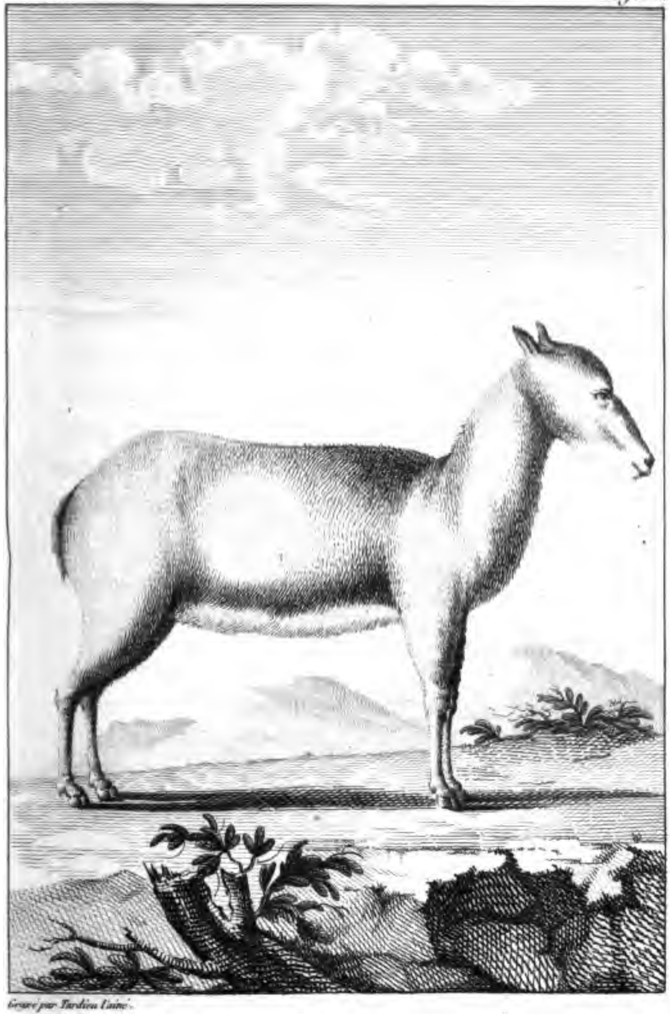
---

(1) In eadem provincia (Sardinia) est ophion cervis tantum pilo similis nec alibi nascens, Plinius, Hist. Nat. lib. XXX. cap. 15.

donne de sa peau est de 46 pouces de longueur, et de 27 de largeur ; l'animal en vie a 26 pouces de hauteur ; ses cuisses sont garnies d'un poil blanchâtre au-dessus de la queue, et de celle-ci à la tête il s'étend en raie noirâtre. Le poil de la poitrine et du cou est si long, que le mouflon semble barbé ; à chaque côté des flancs il a deux taches grises, les narines noires, le museau blanc ainsi que tout le dessous du ventre.

Le mouflon a les cornes au-dessus des yeux comme le mouton ; elles se courbent d'abord en arrière, et reviennent en avant comme un cercle ; l'extrémité est tournée un peu en haut et en dehors ; depuis leur base jusqu'à un peu plus de la moitié, elles sont fort ridées, plus unies ensuite, sans cependant l'être tout-à-fait ; plus l'animal a vieilli plus les cornes tirent vers le brun et le noirâtre.

Il porte ses oreilles extrêmement droites et semblables à celles du mouton, et comme lui, ses pieds ont les sabots fendus. Quand le mouflon se tient debout en plaine, ses pattes de devant sont toujours étendues et droites ; celles de derrière un peu courbées. La femelle est un peu plus petite et n'a point



Gravé par Tardieu l'ainé.

Mouflone.

de cornes, ce qui fait une grande différence d'avec l'*argali* ou *stepnie-barani*, que M. Gmelin dit avoir observé sur les montagnes de la Sibérie méridionale, depuis le fleuve *Irtisch*, jusqu'à *Kamtschatka*, et qui, selon lui, a des cornes ; ce qui me fairait penser que l'argali de Gmelin et le mouflon sont deux espèces très-différentes et qu'il n'est point du tout le *musmon* des anciens d'après les descriptions de Pline et de Gesner (1). Cette observation m'empêcherait aussi de croire avec Buffon que l'argali de Gmelin soit le même que le mouflon de Sardaigne (2).

L'intérieur du mouflon est parfaitement

---

(1) Ne pourrait-on pas plutôt regarder cet animal comme formant une classe particulière, et le reconnaître pour le *musmon* des anciens? En effet, il ressemble singulièrement à la description qu'en donne Pline, et encore mieux le savant Gesner.

(2) « Nous sommes aussi très-convaincus, après » avoir vu des mouflons vivans, et après les avoir » comparés à la description ci-dessus de M Gmelin, » que l'*argali* est le même animal ; nous avons dit » qu'on le trouve en Europe dans des pays assez chauds, » tels que la Grèce, les îles de Chypre, de Sardaigne et » de Corse ». Buffon, Hist. Nat. tom. X. pag. 151. éd. de Paris, in-12.

conforme à celui des autres bêtes qui ruminent ; il a l'estomac composé de quatre cavités particulières, et la vessie du fiel est très-considérable comme dans les autres animaux sauvages. Sa chair est très-bonne, elle a à-peu-près le goût du mouton le plus exquis.

Le mouflon est très-léger à la course, mais il se fatigue aisément lorsqu'on le poursuit en plaine. Il ne met d'autres armes en usage lorsqu'il est pressé par les chasseurs, que celle dont Linnée fait mention en parlant de la brebis ; *pellit hostem urina* (1). Ces animaux marchent ordinairement en troupe de cent, dont le plus vieux en est le conducteur. Le mouflon s'apprivoise facilement et s'affectionne à l'homme et aux chevaux qu'il suit par-tout comme un chien.

Buffon, très-attentif à purger les espèces d'animaux de cette multiplicité gratuitement introduite dans leur histoire, conseille aux naturalistes de s'efforcer de retrouver dans tous les genres l'espèce mère, ce premier ouvrage de la nature, toujours subsistant, malgré les variétés apparentes qui ne peuvent être attribuées qu'à l'influence des climats, ou des alimens ; et il pose pour prin-

(1) Linnæus, Système nat. *Aries*.

cipe, dans la description du cheval et de l'âne, que ces deux animaux « sont certai» nement de différentes espèces, puisqu'ils » ne produisent que des individus viciés et » inféconds (1) ». Parlant ensuite du mouflon, et frappé peut-être de la ressemblance de l'individu qu'il avait sous les yeux (qui parait n'avoir été réellement qu'un chétif bélier, bien différent de celui dont je donne la figure). Cet illustre écrivain croit très-fermement que le mouflon n'est qu'un bélier sauvage, parce qu'il *produit* (et c'est la seule raison qu'il en donne) *avec la brebis domestique, ce qui seul suffirait pour démontrer qu'il est de la même espèce, et qu'il en est la souche* (2) Or si l'animal *mé-*

---

(1) Buffon, Hist. Nat. tom. X. pag. 137, édit. citée, où il rapporte la note suivante pour appuyer son assertion. » Est et in Hispania, sed maximé Corsica, non maxime absimile pecori (scilicet ovili) genus masmonum, caprius villo, quam pecoris velleri propius, quorum è Genere, et oribus natos prisci *umbros* vocarunt. Plinius, Hist. Nat. lib. VIII. cap. XLIX. « *Nota.* On voit, par ce passsage, que le mouflon a de tout tems produit avec la brebis. Les anciens appelaient *umbri*, *imbri*, *ibri* tous les animaux *métis* ou de race bâtarde. »

(2) Buffon, Hist. Nat. tom. 6. p. 144. édit. cit. in-12. Paris.



tis ou l'*umbri* qui est le produit de l'acouplement du mouflon avec la brebis, a suffi à Buffon pour lui faire prononcer l'identité spécifique de la brebis et du mouflon, par quelle raison ne lui a pas suffi la production du mulet pour admettre aussi l'identité spécifique du cheval et de l'âne ? L'âne et le cheval produisent ensemble : Buffon n'a pas cru cependant que ces deux animaux fussent de la même espèce. Pourquoi donc jugera-t-il que le mouflon et la brebis sont de la même, par la seule raison qu'ils produisent ensemble? Il n'y a point de doute que le cheval et l'âne ne soient d'une espèce différente, quoique eur accouplement produise le mulet. Ainsi, dire que le mouflon et la brebis sont de la même espèce, par la seule raison qu'ils produisent le *métis* ou *umbri*, n'est pas dans le sens d'un écrivain aussi sage et éclairé. En rappelant les principes que Buffon avait posés, il me parait qu'il aurait pu ajouter, que *l'umbri* n'était pas infécond comme le mulet : mais il n'en parle pas ; peut-être la fécondité de ce *métis* n'était pas encore à sa connaissance.

Cetti qui m'a précédé dans quelques unes de ces réflexions, assure avoir observé dans le village d'*Atzara*, que l'*Umbri* s'étant ac

couplé avec une brebis, il en était né un autre Umbri : cette expérience ne me paraît pas suffisante pour prouver la fécondité de ce *métis* : je crois qu'il faudrait accoupler l'umbri avec l'umbri, pour voir si le résultat nous donnerait une autre espèce.

Le citoyen Sonnini, chargé de l'importante rédaction des ouvrages de Buffon, saura sans doute, avec l'étendue de ses connaissances, applanir les difficultés que j'ai osé proposer sur les opinions d'un écrivain aussi célèbre.

§. V.

Le Renard.

Le renard, fameux par ses ruses ; ingénieux à se ménager un asyle qui devient son refuge dans les dangers pressans ; d'une habileté étonnante à pénétrer dans la clôture des poulaillers et à ravager les basses-cours, n'est en Sardaigne, sous le nom de *Mazzoni*, qu'on lui donne, qu'un simple animal sauvage, très-peu nuisible aux lieux habités, peut-être parce qu'il trouve dans nos campagnes incultes, dans les bois et dans les forêts assez de gibier, pour exercer amplement sa rapacité ordinaire. Son corps est

assujéti à la mesure de petite taille, que la nature paraît avoir determinée pour la plupart des quadrupèdes de cette île (1); et sa multiplication y est égale à celle des autres animaux. La chasse du renard n'ayant pour objet que sa peau qu'on envoie à l'étranger, il en résulte annuellement, par les registres des douanes, une exportation de dix à quinze mille peaux; cependant son pelage n'est pas en général des plus beaux; sa couleur ordinaire étant un peu noirâtre, et absolument de l'espèce que Buffon appelle *commune;* mais on en trouve assez souvent qui ont la peau aussi belle que ceux de la nouvelle Zemble et de la Laponie.

§. VI.

Le Chat.

D'après l'idée justement défavorable que Buffon s'était formée de la nature et des habitudes du chat, on se serait immaginé qu'il aurait placé cet animal dans la classe

---

(1) Cetti porte la longueur du renard à deux pieds; j'en ai vu cependant très-souvent de deux pieds et demi.

des sauvages; d'autant plus qu'il avoue lui-même que le chat « est un domestique infi-
» dèle qu'on ne garde que par nécessité,
» pour l'opposer à un autre ennemi domes-
» tique, encore plus incommode, et qu'on
» ne peut chasser,..... qu'il a en même-tems
» une malice innée, un caractère faux, un
» naturel pervers que l'âge augmente en-
» core, et que l'éducation ne fait que mas-
» quer ». Le docte naturaliste convient cependant, dans le même article, qu'il y a des chats sauvages, auxquels il assigne une différence réelle dans l'intérieur; le chat domestique ayant ordinairement les boyeaux beaucoup plus longs que le chat sauvage: et quant à l'extérieur, il ajoute aussi que celui-ci est plus gros et plus fort que le premier, les lèvres toujours noires, les oreilles plus roides, la queue plus grosse et les couleurs plus constantes. Tel est le chat sauvage qui se trouve abondamment dans les bois et forêts de la Sardaigne; son pelage est en général d'un beau noir, et très-propre à donner de belles fourures.

§. VII.

La Marte.

Quoique la marte paraisse à Buffon être originaire du Nord, et qu'elle ne se trouve qu'en petit nombre dans les climats tempérés, et jamais dans les pays chauds (1), elle paraît cependant naturelle au climat de la Sardaigne, qui a les deux qualités contraires. Elle s'y trouve en si grand nombre, particulièrement sur les montagnes de la Gallura, que malgré le peu d'appas qu'elle offre aux chasseurs, qui ne retirent que 20 sous Sardes par peau, on y est presqu'obligé de les attaquer, afin de se préserver des dommages qu'elles causent aux vignes quand les raisins sont murs, aux nids des oiseaux dont elles succent les œufs, et aux poules, lors-

(1) Buffon a dit aussi, tome VII, pag. 243, « qu'il » n'y a point du tout de marte en Angleterre, parce qu'il » n'y a pas de bois. » Cependant, Richardson, dans son Histoire naturelle de Yorkschire, dit tout le contraire dans le passage suivant: *Marts, which emit a Musky smell... are often met with in our Wood, and taken by te hunters in snorrs.*



qu'elles peuvent sans risquer, s'approcher des habitations.

La marte, en langue du pays, *marta*, paraît un des animaux privilégiés qui n'ont pas été assujétis à la petitesse presque générale des quadrupèdes Sardes : elle a, selon la mesure de Cetti, dix-neuf pouces de longueur, qui est à-peu-près la mesure que Daubenton nous a donnée de la marte de France. Le pelage de sa gorge est d'un beau jaune ; celui de son dos, de sa queue et des cuisses est d'une teinte plus pâle, avec des pointes noires qui s'éclaircissent beaucoup aux côtés et au ventre : les poils de la croupe ont quinze lignes, et ceux de la queue, qui est toujours bien fournie, quatre pouces et demi de longueur.

Plusieurs naturalistes ont avancé que la fouine et la marte étaient des animaux de la même espèce (1). Buffon combat ces opinions, il croit au contraire que ces animaux ne se mêlent point ensemble ; et s'appuyant sur des raisons qu'en donne Daubenton, il rapporte des exemples qui établissent ces

(1) Gesner, Iconol. Animal. quadrup. pag. 97 et 98. Ray, Synops. Animal. quadrup. pag. 200.

deux espèces distinctes et séparées (1). Après avoir démontré son systême, Buffon ajoute que la fouine, est généralement répandue en grand nombre dans tous les pays tempérés, et même dans les climats chauds (2). » La nature a rendu justice à l'opinion de Buffon, en éloignant de la Sardaigne la fouine qui y est absolument inconnue, quoique la marte y soit naturalisée, ce qui prouve jusqu'à l'évidence la diversité de ces deux espèces d'animaux, qui se trouveraient dans le même endroit s'ils n'en faisaient qu'une seule ; comme Gesner et Ray l'ont cru ; mais en même-tems, elle paraît lui reprocher son systême de vouloir *généralement repandre* cet animal *en grand nombre dans les pays tempérés, et même dans les climats chauds*, puisque la Sardaigne qui a ces deux qualités n'a jamais vu naître dans son sein une seule fouine.

---

(1) Buffon, tome. VII, pag. 237.

(2) Buffon, loc. cit. pag. 238.

§. VIII.

La Boccamele ou Donna di Muro.

La Sardaigne possède l'animal décrit par Aristote sous le nom d'*Ictis*, que les naturalistes modernes n'ont pas su trouver, pour remplir la lacune qui existe dans l'histoire des musteles, entre la belette et l'hermine ou le roselet. Les habitans de la partie méridionale de l'île l'appellent *boccamele*, bouche de miel, par l'habitude qu'il a de manger du miel; ceux de la partie septentrionale, sans faire cas de cette particularité et voulant imiter le nom de *donnola*, que les italiens donnent à la *belette*, par une ressemblance de figure, la nomment *donna di muro*, mais toutes les deux s'accordent à lui donner le nom de *comadreja*, que les Espagnols donnent à la *bèlette* française. Je conviens que la *donnola* des Italiens et la *comadreja* peuvent être le même animal que Buffon a décrit sous le nom de *belette*, mais d'après les observations exactes que *Cetti* nous a laissées sur cet animal, et celles que j'ai faites moi-même, je suis très-persuadé que la *bocamele* Sarde n'est que l'*ictis* d'Aristote, dont

la description, que je vais en donner, s'accorde parfaitement avec celle qu'on pourrait faire de notre animal sans avoir rien de commun avec la *belette* de Buffon. L'ictis, dit Aristote (1), est une espèce de mustele sauvage de la grosseur d'un petit chien de Malte; mais au pelage, à la forme, à la blancheur de la partie inférieure, et à la finesse de son naturel, elle est semblable à la mustele; elle s'apprivoise très-aisément, perce les ruches pour y chercher le miel dont elle est avide, et prend les oiseaux comme les chats.

Or, si la *belette* de Buffon (2), *même celle qui blanchit en hiver, a le bout de la queue jaune*, tandis que notre *boccamele* l'a toute noire; si le poil de la première *a trois lignes de longueur*, tandis que celui de la

(1) Ictis genus mustelæ rusticæ, magnitudine est, quam melitensis catellus minor; sed pilo, forma, albedine partis inferioris, et morum astutia, mustelæ similis. Mansuescit majorem in modum, officit alvearibus, mellis enim avida est; aves etiam petit, ut felis. Arist. Hist. Anim.

(2) Buffon, Hist. Nat. tome VII. pag. 259 et seq. édit. cit.

seconde



seconde est généralement de six jusqu'à huit lignes ; si cet animal répand *une odeur si forte , qu'on ne peut le garder dans une chambre habitée* , tandis que celui-ci sent à peine l'odeur du rat ; si la *belette et l'hermine ne s'apprivoisent pas....... demeurent toujours très-sauvages dans les cages de fer...... et loin de s'apprivoiser, sont si sauvages, qu'elles ne veulent pas manger lorsqu'on les regarde* , tandis que notre boccamele s'apprivoise, du moment qu'elle est prise, et, en peu de jours, distingue son maître par des caresses très-marquées et des gentillesses sans nombre.

Si celle-là *laisse , pendant deux ou trois jours, la viande fraîche se corrompre avant que d'y toucher* , tandis que celle-ci meurt plûtôt de faim que d'approcher de la viande gâtée; enfin, si *ni l'une ni l'autre* , *la belette et l'hermine* , *ne veulent manger de miel , et n'entrent pas dans les ruches* , tandis que la *boccamele* n'a mérité ce nom , que par sa grande avidité à se repaître de miel partout où elle le trouve , même dans les ruches qu'elle perce par derrière pour s'y introduire, et mieux éviter les piqûres des abeilles; il faut donc convenir que cet animal est le même que l'*ictis* d'Aristote, et qu'il s'est dérobé

aux sages observations de Buffon, qui l'aurait placé sans-doute entre la belette et l'hermine ; ce que Sonnini n'a pas manqué de faire dans sa nouvelle édition, d'après les observations que je m'étais fait un plaisir de lui communiquer.

§. IX.

Le Lièvre et le Lapin.

Le lièvre et le lapin habitent la Sardaigne sous le nom de *lepere* et *cunigliu*, comme tout autre endroit de la terre, sans aucune qualité particulière qui puisse les rendre remarquables. Le lièvre se trouve également sur toute la surface de l'île ; mais les lapins aiment de préférence la partie méridionale ; ils y sont prodigieusement multipliés, et surtout dans les petites îles qui l'entourent, dont une portait, par cette raison, chez les anciens géographes, le nom de *cunicularia* (1),

---

(1) C'est peut-être l'île de Saint-Pierre, où Tagliafico, en 1736, conduisant sa colonie de 650 *Tabarquins*, pour y bâtir la ville de Carloforte, a eu toutes les peines du monde de se défaire de la quantité prodigieuse de lapins dont cette île était peuplée.

ainsi que Pline appelle *cuniculaires* les petites îles qui se trouvent entre la Sardaigne et la Corse (1). La chair de nos lapins sauvages est plus délicate que celle des lapins d'Italie et de Provence ; et leur poil est reconnu meilleur et plus beau que celui de Sicile, quoique la peau soit plus petite de quelques lignes.

§. X.

Le Hérisson.

Le hérisson, que nous appellons *rizzu*, ne présente aucune particularité dans sa forme ; il est de la seule espèce que Buffon a connue à grouin de cochon, et qu'il dit être assez généralement répandue partout en Europe, à l'exception des pays les plus froids. Notre hérisson a cependant une qualité assez notable du côté de sa grosseur. Les deux hérissons pesés par Daubenton n'ont donné, l'un qu'une livre et demie, et l'autre un peu plus de treize onces, tandis que celui qu'a

(1) Pelagus Affricum attingens, Sardinia, minus novem millibus passuum a Corsicæ extremis, etiamnum Angustias eas arctantibus insulis parvis, quæ cuniculariæ appellantur. Plin. Hist. Nat. lib. III. c. 6.

examiné Cetti, pesait 2 livres sardes; et son corps vivant, pas trop étendu, avait neuf pouces de longueur.

§. XI.

La Musaraigne, le Lérot et le Rat.

La musaraigne, qui semble à Buffon faire une nuance dans l'ordre des petits animaux, et remplir l'intervalle qui se trouve entre le rat et la taupe, existe en Sardaigne, conformément à la description qu'il en donne, sous le nom de *sorigue de nusca*, c'est-à-dire, *rat de musc*, parce qu'il exhale une odeur de musc très-forte et assez désagréable.

Outre cette espèce commune de musaraigne, nous en avons une autre que Buffon n'a pas connue, et que nous appelons *sorigue d'aranzu*, c'est-à-dire, *rat d'orange*, à cause de son avidité à manger les oranges mûres, qu'il vide très-adroitement par le moyen d'un petit trou, sans détacher le fruit sur l'arbre. Cetti le met dans la classe des musaraignes, et le croit de la même espèce que la première, par sa ressemblance totale, excepté l'odeur de musc, qui manque au second. Peut-être est-ce la *musaraigne d'eau*,

découverte par Daubenton (1), et que, selon Buffon on prend à la source des fontaines, au lever et au coucher du soleil (2) ; ou peut-être l'espèce de muscardin sans odeur, qui se trouve en Italie, selon Aldrovandi (3). Si la forme extérieure de cet animal n'était pas tout-à-fait opposée à celle que Buffon nous a donnée en décrivant le *lérot*, et dont Cetti fait l'espèce de rat que nous appelons *cun-di serra*, je serais tenté de croire que notre *sorigue d'aranzu* est le lérot français, par les habitudes, que Buffon lui attribue de grimper sur les arbres fruitiers pour se nourrir de pêches, de poires, d'abricots, de prunes, et d'autres fruits doux (4). Quant aux rats communs des greniers et des maisons, connus sous le nom simple de *sorigu*, nous n'en avons que d'une espèce, médiocrement répandue dans tout le royaume, et qui n'offre rien

(1) Daubant. Mémoires de l'Acad. des Sciences, année 1756.

(2) Buffon, Hist. Nat. tome VII, pag. 321.

(3) Aldrovandi, Hist. Quadr. digit. Mus avellanar. Minor. pag. 440.

(4) Buffon, loc. cit. pag. 353.

de particulier à ajouter à la description que Buffon nous en a donnée.

§. XII.

La Chauve-Souris.

Si la Sardaigne n'a qu'une seule espèce de rats terrestres, elle ne manque pas de plusieurs espèces de rats aériens, tels que les chauve-souris. L'espèce de chauve-souris que Buffon appelle *commune* y est très-rare; on y trouve plus fréquemment les deux espèces nouvellement découvertes par Daubenton, et qu'il nomme *fer-à-cheval grand* et *petit*, dont la figure est très-frappante, comme dit Buffon, par la singulière difformité de sa face, marquée d'un bourrelet en forme de fer-à-cheval, autour du nez et sur la lèvre supérieure. La quatrième espèce est remarquable par la petitesse de son corps qui n'a que deux pouces et demi de longueur, et par quatre oreilles noires dont sa tête est garnie; le museau et les aîles sont de la même couleur. Cetti la croit de l'espèce à laquelle Buffon a donné le nom de *serotine;* mais j'en doute très-fort, d'après la description de Buffon qui n'a donné à sa serotine que deux oreilles courtes et pointues.

CHAPITRE III.

QUELQUES PRODUCTIONS ANIMALES.

§ Ier.

Les Cornes et les Peaux.

Si le gros bétail ne présente pas, par lui même, en Sardaigne une branche de commerce assez étendue, il excite cependant l'avidité des spéculateurs étrangers par ses cornes et ses peaux.

Les premières qui sont d'une longueur et d'une force énormes, sont très-recherchées par les Génois et les Provenceaux, qui s'en servent utilement dans leurs manufactures pour des manches de couteaux, des peignes, des tabatières et d'autres ustensiles. Quant aux peaux, la moitié s'apprête dans l'île pour les usages du peuple, et l'autre passe toute crue, et simplement salée, aux côtes de Gênes, en Provence et à Livourne.

§ I I.

La laine.

La qualité de la laine des brebis et des moutons ne correspond pas en Sardaigne à sa quantité. Ce défaut dépend en partie de la dégradation des races, et en partie de la mauvaise tenue des troupeaux, exposés continuellement, et dans toutes les saisons de l'année, aux inclémences de l'air. En 1792, on a introduit dans l'île des brebis et des béliers d'Espagne, et bientôt les espèces ont paru s'améliorer. Par les essais qu'on en a faits dans les bergeries du roi, de la duchesse de *Benavente* et de *Gandia*, du marquis de *las Conquistas*, de *Dom Louis Martinez Sotgia*, mon ancien et tendre ami, et du chevalier *Jean-Marie Angioy*, membre de la royale audience, qui en fit en 1793, 94 et 95, un essai, en grand, dans sa campagne, près de Cagliari, la laine y est venue aussi fine et aussi longue qu'en Castille et en Barbarie. Si l'on s'applique sérieusement à conserver ces races précieuses, et à les multiplier dans tout le royaume, on aura bientôt une branche de commerce très-considérable et très-lucrative.

§. III.

Les Fromages.

Le défaut de brebis est compensé en Sardaigne par les produits qu'elles donnent en laitage et en fromage. La quantité de fromages de toutes les qualités est inconcevable. Après l'immense consommation qui s'en fait dans le royaume, la sortie annuelle du seul fromage blanc ordinaire est évaluée de cinquante à soixante mille quintaux, poids de Sardaigne, qui est égal à celui de France. Avant la guerre actuelle, Marseille en prenait plusieurs chargemens. Barcelone, Gênes, Livourne, Civita-Vecchia et Naples, en occasionnent une grande exportation.

On fait aussi en Sardaigne d'autres espèces de fromages fins; tels sont ceux de *Bono*, de *Benettuti*, de *Tempio*, et d'autres endroits de l'île, ainsi que les fromages de chèvre et de vache, qui y sont très-délicats et très-recherchés en Italie, où ils sont connus sous les noms sardes de *Frese* et de *Caxuaguinu*.

§. IV.

Les Abeilles et la Cire.

On distingue en Sardaigne deux espèces d'abeilles, les sauvages et les domestiques. Les premières déposent les rayons de leur miel dans les creux des vieux arbres; et les secondes dans les ruches que les particuliers leur préparent. Les deux espèces fabriquent de l'excellent miel, et semblent être en tout de la même espèce.

C'est depuis long-tems que cette île possède des abeilles : les anciens écrivains en parlent, quoique quelques-uns d'entr'eux défavorablement. Horace dans sa poétique, compare, assez singulièrement, le miel sarde à une musique discordante et à des essences gâtées qui dégoûtent les convives (1). Virgile, dans ses bucoliques, paraît aussi faire allusion aux abeilles de Sardaigne, qui distillent dit-il un miel amer (2). Si, d'après le témoi-

---

(1) Ut gratas inter mensas symphonia discors,
Et crassum unguentum, et Sardo cum melle
papaver
Offendunt . . . .

(2) Imo ego Sardois videar tibi amarior herbis, etc.

gnage des deux poëtes, il est vrai que l'on trouve dans cette île du miel amer, il est cependant hors de doute, qu'elle abonde en miel très-doux et aussi exquis que celui d'Espagne. La récolte en est au-delà de la consommation intérieure, et on en envoie annuellement à Rome et en Italie, où il est très-estimé.

Il n'en est pas ainsi de la cire; le luxe religieux fait qu'elle ne suffit pas à la consommation annuelle des églises.

L'Oliastra, la Gallura, Iglesias, les deux Campidano, les environs de Nuovo et d'Elliena, et tout le département de Sassari élèvent des abeilles : elles pourraient être considérablement multipliées par-tout, et on aurait une branche de commerce qui coute peu de frais d'établissement, et demande très-peu de soins.

CHAPITRE IV.

ANIMAUX AMPHIBIES.

Jentends par *amphibie*, un animal, dont la stucture du quadrupède et de l'oiseau, est visiblement altérée, et dans lequel commence à paraître la structure propre du poisson : c'est ainsi que la nature lente, et pour ainsi dire sans se brusquer elle-même dans ses opérations, passe par des dégrés presqu'invisibles, des quadrupèdes et des oiseaux, aux poissons, en suivant toujours sa chaine merveilleuse, ou pour mieux dire la loi de la continuité; loi qui n'est pas encore assez connue pour nous servir de guide sûr à pouvoir nous rendre raison de plusieurs phénomènes inexplicables de la nature.

« Assemblons pour un instant, dit avec » beaucoup d'élégance Buffon (1), tous les » animaux quadrupèdes ; faisons-en un » groupe, ou plutôt formons-en une troupe

(1) Hist. Nat. tom. XI. pag. 268. édit. de Paris, in-12.



» dont les intervalles et les rangs représen-
» tent à-peu-près la proximité ou l'éloigne-
» ment qui se trouve entre chaque espèce ;
» plaçons au centre les genres les plus nom-
» breux, et sur les flancs, sur les ailes ceux
» qui le sont moins ; resserrons-les tous dans
» le plus petit espace, afin de les mieux
» voir ; et nous trouverons qu'il n'est pas
» possible d'arrondir cette enceinte : que
» quoique tous les animaux quadrupèdes
» tiennent entr'eux de plus près qu'ils ne
» tiennent aux autres êtres, il s'en trouve
» néanmoins en grand nombre qui font des
» pointes au dehors, et semblent s'élancer
» pour atteindre à d'autres classes de la na-
» ture ; les singes tendent à s'approcher de
» l'homme et s'en approchent en effet, de
» très-près ; les chauve-souris sont les singes
» des oiseaux qu'elles imitent par leur vol ;
» le porc-épi, les hérissons, pas les tuyeaux
» dont ils sont couverts, semblent nous indi-
» quer que les plumes pourraient appartenir
» à d'autres qu'aux oiseaux ; les tatous par
» leur test écailleux s'approchent de la tor-
» tue et des crustacées ; les castors par les
» écailles de leur queue, ressemblent aux
» poissons ; les fourmilliers, par leur es-
» pèce de bec ou de trompe sans dents, et

» par leur longue langue, nous rappellent
» encore les oiseaux ; enfin les phoques, les
» morses et les lamatins font un petit corps
» à part qui forme la pointe la plus saillante
» pour arriver aux cetatées ».

L'altération de la structure dans les animaux amphibies, par le moyen de laquelle ils peuvent également vivre dans l'air et dans l'eau (1), ne regarde que le cœur, dont le trou de la cloison reste toujours ouvert. Au moyen de cette ouverture dans la cloison du cœur, toujours subsistante, et qui permet la communication du sang de la veine cave à l'aorte (2), ces animaux ont l'avantage de respirer à leur gré et de se passer de respirer quand il le faut. Conformément à cette structure intérieure, et selon le sys-

---

(1) L'aorte (*aorta*) est une artère attachée à la pointe du cœur, dont la figure imite celle d'un cône ; elle se divise en une multitude de rameaux qui portent d'abord le sang dans les branchies et à la tête, d'où il se distrisbue dans les autres parties du corps.

(2) *Animalia aquas et siccum frequentantia*, dit Klein, dans ses remarques abrégées sur les animaux douteux des classes des quadrupèdes et des amphibies, faites à l'occasion du *Systema Naturæ* de Linnæus, pag. 25. §. 17, note A.

tême de Linnée, on voit en Sardaigne parmi les amphibies, les tortues, les lézards, les grenouilles et les serpens, dont je vais d'abord rendre compte, pour passer ensuite à la description des poissons particuliers aux eaux douces et de mer de notre île.

§ Ier.

Les Tortues.

Je divise la tortue que nous avons en Sardaigne, appelée en langue du pays *tostoniu*, en trois espèces, selon l'opinion de plusieurs naturalistes, fondée sur la réalité (1): en tortue de *terre*, en tortue d'*eau douce* et en tortue de *mer*.

La tortue de terre se trouve prodigieusement multipliée dans l'île de l'*Asinara* et dans le territoire de la *Nurra* principalement du

(1) M. Klein croit qu'il suffirait de faire deux distinctions des tortues, savoir, celle de terre et celle de mer, c'est-à-dire, en tortues qui ont les doigts séparés, *digitis discretis*, et en tortues qui ont les doigts irréguliers, *pedibus digitisve anomalis*. Je crois qu'on ne pourra jamais adopter son système, d'après la différence réelle qu'on remarque dans les divisions que je rapporte.

côté du cap *Falcon*. Cette espèce, qui n'excède jamais, selon les observations de Cetti, le poids de quatre livres, est vraiment terrestre, puisqu'elle ne s'approche jamais de l'eau, où elle ne pourrait se tenir faute de membrane entre les doits, comme l'ont celles de mer et d'eau douce. Son écaille est marbrée, d'un jaune foncé et de noir. Elle vit de fruits, d'herbes, de vers, de limaçons et d'autres insectes. Quoique l'hiver ne soit pas rigoureux en Sardaigne, la tortue se cache cependant, vers la fin de novembre, dans des cavernes qu'elle se creuse, et où elle se tient sans manger, dans un état d'engourdissement, comme les serpens, les lézards et plusieurs autres animaux, jusqu'à la fin de février. Les femmelles pondent quatre à cinq œufs, vers la fin de juin, dans un trou qu'elles se creusent avec les pattes de derrière, exposés au grand soleil, puis elles les couvrent de terre aux premières pluies d'automne. On voit sortir de ces trous de petites tortues grosses comme une noix, très-gentilles, et toutes prêtes à chercher d'elles-mêmes leur subsistance.

La tortue *d'eau douce*, à part les quatre pattes obtuses et ramassées, ressemble à la *terrestre* pour la conformatoin, quoique beaucoup plus petite. La couleur de son

écaille

écaille est plus foncée, et le noir y domine plus que le jaune, au point que les Sardes les appellent *tortues noires*. Sa queue est beaucoup plus longue que celle de la *terrestre*, et ressemble un peu à celle des rats. Elle se trouve en abondance dans toutes les rivières, principalement en été.

La tortue *de mer* diffère, principalement de celle de terre et d'eau douce, par ses quatre pieds assez semblables aux nageoires des poissons; par sa tête, dont la bouche est terminée comme le bec du perroquet, et par sa grandeur considérable, puisqu'on en prend très-souvent du poids de 400 livres sardes. Elle se trouve dans toutes les côtes de l'île, mais plus abondamment dans les mers de Cagliari et de Castel-Sardo, entre la Corse et la Sardaigne. Elle est très-bonne à manger, et les pêcheurs la prennent avec beaucoup de facilité, en la renversant sur le dos, avec les rames de leurs bateaux.

§. II.

Les Lézards.

Les naturalistes ont compris sous le nom générique de lézard, *lacertus*, toutes les

espèces d'animaux réputés amphibies, qui ont une ressemblance commune avec le crocodile ; et on ne les distingue entr'elles que par la figure de leur tête, de leur queue, et par la structure de leurs pieds. Le lèzard *gris*, *lacertus terrestris*, animal ordinaire très-connu et utile dans les pays chauds, où il se nourrit de mouches et d'autres insectes incommodes qui se multiplient à l'infini, est absolument inconnu en Sardaigne. Nous avons, à sa place, les trois espèces connues sous les noms de lézard vert, de lézard étoilé ou stellion et de seps; et en outre une quatrième, entièrement inconnue aux naturalistes, et à laquelle on ne peut donner que le nom sarde de *tiligugu*.

§. III.

Le Lézard vert.

Le lézard vert a deux noms différens en Sardaigne selon le pays qu'il habite, quoique il soit par-tout de la même espèce. La partie méridionale de l'île l'appelle *Caliscertula*, et la septentrionale lui donne le nom de *Tiliguerta* ou *Tiliguetta*. Tout le dessus de son corps est d'un vert luisant, parsemé

de petites taches ou de petites lignes noirâtres parallèles, qui traversent le corps, et dont les femelles sont plus marquées que les mâles. la face intérieure des cuisses présente une rangée de tubercules ; il a cinq doigts et cinq ongles à chaque pied. Il habite ordinairement les broussailles, les buissons et les bruyères ; il est très-timide ; le moindre bruit l'allarme et l'excite à courir rapidement à travers les feuilles sèches, puis il s'arrête tout-à-coup et paraît regarder le passant avec complaisance. Il a la peau qui couvre la partie interne de la cuisse, ainsi que l'observe le célèbre *Duverney*, percée de dix à douze trous qui répondent à autant de glandes.

Sa queue est longue du double de son corps, ce qui a fait croire à Cetti que cette particularité devait augmenter la classe des lézards connus par Linnée, qu'il suppose avoir ignoré celle dont je parle. Peut-être que l'édition des ouvrages de Linnée, examinée par Cetti, était fautive en cet endroit ; car il aurait vu, comme je le vois dans celle que j'ai sous mes yeux, que Linnée en parle très-expressément, et lui donne le nom de *principalis*, dans les termes suivans : *Lacerta cauda tereti, corpore duplo longiore, pedibus pentadactylis, crista gulae integerrima, dorso*

lævi (1). Si on lui coupe la queue, elle repousse, ce qui a fait croire à M. Perraut que la nature paraît lui en avoir donné des germes en réserve, et qui se développent lorsque la première queue lui a été enlevée.

Lacépède, après avoir rapporté le sentiment de Cetti, qui voudrait former de notre *tiliguetta* une espèce nouvelle de lézard, s'exprime dans les termes suivans : « M. Cetti présume que ce *tiliguetta* est » une espèce nouvelle, intermédiaire entre » ces deux lésards ; il nous paraît cependant, » d'après ce qu'en dit cet habile naturaliste, » qu'on pourrait le regarder comme une » variété du lézard vert, s'il a au-dessous du » cou une espèce de demi-collier composé de » grandes écailles ; ou comme une variété » de l'ameiva, s'il n'a point ce demi-col- » lier (2).

§ IV.

Le Stellion.

Dans une partie de la Sardaigne on donne au stellion le nom de *tarantola* comme en

---

(1) Linnæus, Systema Natur. et Amænit. tome I. pag. 286. Mas. Princ. N. II. édit. treisième, Vendobonæ.

(2) Hist. des Quadr. ovip. tome II. pag. 32.





Gravé par Tardieu l'ainé Rue de Sorbonne, N° 385.

Le Seps.

Toscane et en d'autres pays de l'Italie; mais au Campidano, on l'appelle *pistilloni*, et à Alguer *ascurpi*. Ce lézard se niche dans les maisons, aux coins des fenêtres et des portes, principalement en hiver, et dans les trous près de terre, où il chasse ordinairement les araignées. Il a trois pouces de longueur, et cinq doigts à chaque pied: sa queue est garnie dans toute sa longueur d'espèces d'anneaux, et tout son dos est relevé de petites pointes noirâtres sur un fond gris obscur, ce qui rend cet animal très-désagréable à la vue. Les paysans, lorsqu'ils en prennent quelques-uns en vie, les étouffent dans une fiole remplie d'huile d'olive, pour en faire un baume qu'ils croient excellent contre les morsures des animaux, et des chiens enragés.

§. V.

Le Seps.

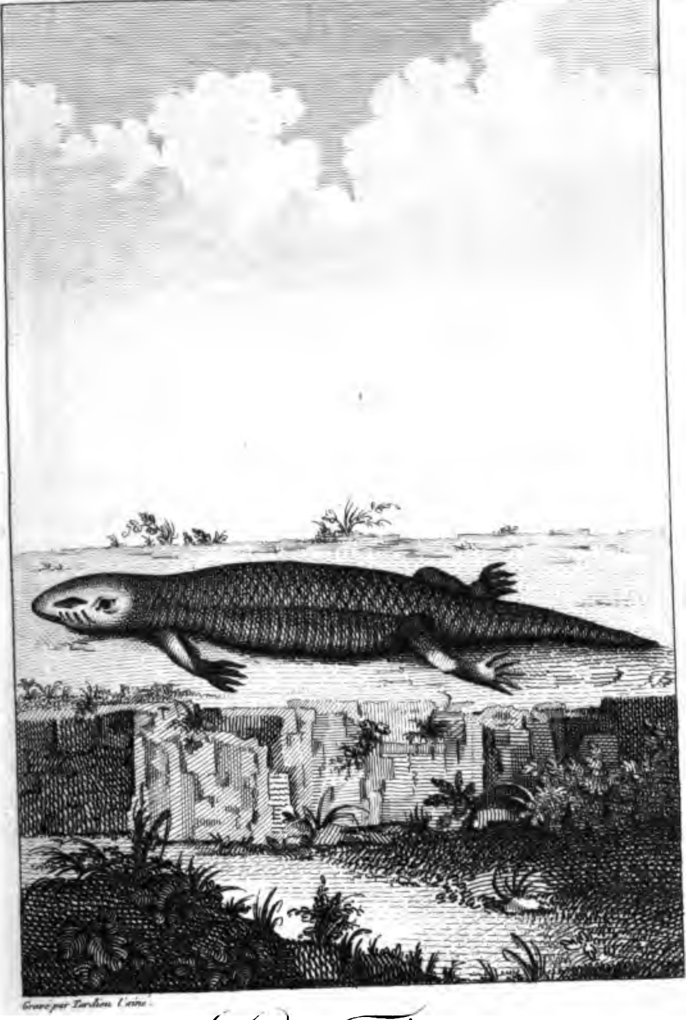
Le seps est une espèce de lézard que les naturalistes appellent *lacerta chalcidica*, parce qu'il a sur le dos des lignes couleur d'airain. Cet animal est connu en Sardaigne où il se trouve assez fréquemment, sous les noms de *lanzinafenu*, et *schiligafenu*. Sa longueur

ordinaire, selon les observations de Cetti, est de douze pouces et trois lignes, depuis la pointe du museau jusqu'à l'extrémité de la queue; et de presque douze lignes de circonférence dans le plus épais de son dos, qui est marqué de lignes vertes, mêlées de noires; ses oreilles et ses yeux sont petits; ses deux premiers pieds sont fort rapprochés de la tête; les deux autres sont placés près de l'anus, au commencement de la queue qui est blanchâtre et très-pointue; chaque pied n'a que trois doigts, et deux lignes de longueur, y compris la jambe; son dos est couvert d'écailles de figure romboïde, et son ventre est blanc clair; ses narines sont placées à l'extrémité du museau. Quant à la puissance venimeuse que le vulgaire lui attribue sans motif, je dis qu'il n'y a point d'exemple chez nous, que quelqu'habitant ait eu jamais lieu de s'en plaindre.

§. VI.

Le Tiligugu.

D'après les observations que Cetti a faites sur cet animal, l'ayant comparé aux quarante-quatre espèces différentes dont Linnée a composé ses quatre classes de lézards, il



Gravé par Tardieu l'aîné.

Le Tiliguqu.

ne m'a pas été possible de le rapprocher d'aucune d'elles pour lui approprier un nom connu parmi les naturalistes: ainsi en donnant sa description, il a fallu lui laisser le nom de *tiligugu*, sous lequel il est connu en Sardaigne.

La figure du *tiligugu* est celle d'un lézard, mais sa grosseur qui a deux pouces de pédimètre, est considérable en comparaison de la longueur de son corps, qui n'est que de huit pouces, depuis la pointe du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, qui en prend trois pouces et demi sur l'étendue du corps. Ses quatre pieds sont très-courts, composés de cinq doigts, chacun garnis d'ongles.

Sa tête est avancée, contigüe au corps, un peu courte, allant en diminuant jusqu'au bout, un peu convexe au sommet, et un peu applatie par les côtés; la mâchoire supérieure est égale à l'inférieure; les narines qui sont placées au bout de la mâchoire supérieure, sont ovales et amples, la langue est pointue en forme de cœur, échancrée à sa base et charnue; l'ouverture de la gueule médiocre; il a les dents courtes, égales, obtuses par le bout, et étroites par les côtés; les yeux à la base de la tête, proche le bord du sommet; l'orbite en forme de lance oblongue, l'iris

brun et les paupières noires ; les oreilles larges posées aux angles des mâchoires ; le cou de la grosseur et de la figure du corps.

Le corps est un ovale oblong, angulaire par le dos ; la queue qui est continue avec le dos, depuis les pieds de derrière, va toujours en rétrécissant jusqu'au bout, où elle est effilée et ronde ; les pieds de devant sont éloignés de la base de la tête d'un pouce, ceux de derrière sont éloignés de deux pouces et demi des premiers, et d'autant de l'extrémité de la queue, ils sont placés aux deux extrémités de l'abdomen ; tout son corps et ses pieds sont couverts d'écailles obscures, tachetées de petites pointes noires luisantes ; les écailles du sommet de la tête sont grandes et irrégulières, celles du reste de son corps sont petites et semblables à celles des poissons ; les côtés, le bas du gosier et les pieds sont blanchâtres ; il vit entièrement loin de l'eau, où il ne pourrait pas se tenir faute de membrane pour nager, dont ses pieds sont dépourvus.

Au premier coup-d'œil sur la description de notre tiligugu que je viens de donner, on le prendrait pour le *scinc* ou *scinque* d'Égypte et d'Arabie, qu'on apporte salé en Italie, et où l'on s'en sert pour la composi-

tion de la terriaque et du mitridate. Linnée en parle sous le nom de *Lacerta cauda tereti, pedibus pentadactylis, squamis rotundulis levissimis subgriseis, lateralibus subfuscis* (1), qui est à-peu-près le *lacerta cyprius scincoïdes* d'Aldrovande, le *scincus Ægyptiacus, Arabicus* de Klein, et le *stinc marin* d'Arabie, dont M. *Hasselquist* a donné une description très-détaillée. Mais en comparant de près ma description avec toutes celles que les naturalistes ont données du *scinc* d'Égypte et d'Arabie, on conviendra que notre *tiligugu* est une espèce toute différente, soit par sa forme très-caractérisée d'animal terrestre, soit par ses habitudes.

Lacépède, en parlant du *mabouga* des Antilles, prétend que ce lézard est le même que notre *tiligugu*. Voici comme ce savant naturaliste s'explique à ce sujet.

« On trouve aussi le *mabouga* dans l'an-
» cien monde : il est très-commun dans l'île
» de Sardaigne, où il a été observé par M.
» François Cetti, qui ne l'a désigné que par
» les noms Sardes de *tiligugu*, ou *tilin-*

---

(1) Linnæus, System. Nat. n. 91-16. et Amæn. tom. I. Mas. Princ. N. 21.

» *goni*. Ce naturaliste a fort bien saisi les
» traits de ressemblance et de différence avec
» le scinque ; et comme il ne connaissait
» point le mabouga d'Amérique, mentionné
» dans Sloane, Rochefort et Dutertre, et
» qui est entièrement semblable au lézard
» de Sardaigne, qu'il a comparé au scinque,
» il n'est pas surprenant qu'il ait pensé, que
» son lézard n'avait encore été indiqué par
» aucun auteur (1). »

Ayant comparé la description du mabouga avec les caractères de notre tiligugu, je ne trouve rien qui puisse me faire partager le sentiment de Lacépède sur cet article; puisque notre lézard me paraît aussi différent du *mabouga* que je l'ai trouvé du *scinque*, duquel, à quelques égards, il se rapproche d'avantage.

§. VII.

Les Grenouilles.

La Sardaigne manque absolument des grenouilles ordinaires, dont on fait grand usage

(1) Lacépède, Hist. Nat. des Quadr. ovipares tome II. pag. 103 et 104.

dans les cuisines de Toscane, de Lombardie, de Piémont et de plusieurs provinces de France ; on en compose des mets exquis, et on en tire des bouillons raffraîchissans pour différentes maladies. Nous avons à leur place la grenouille fluviatile, que Linnée appelle *rana temporaria* et Lacépède *la rousse*. Hist. nat. des quadr. ovip. tom. II, p. 285. Elle ne paraît pas avoir des oreilles à la tête ; ses pattes de devant ont quatre doigts ; celles de derrière en ont cinq, réunis par une membrane propre à nager ; elle ressemble parfaitement à l'espèce que Gesner appelle *rana aquatica innoxia*, et Ray simplement *rana aquatica*. Nous avons aussi la grenouille verte, à laquelle les naturalistes donnent le nom de *rana arborea* (1), et dont nos arbres sont remplis à la belle saison.

Il paraît que cette espèce de grenouille ne peut-être nommée amphibie, car elle ne va jamais dans l'eau ; elle se contente de sucer la rosée qui se trouve sur les fruits et sur les feuilles, et elle passe la nuit sur les arbres : ses pieds sont faits plutôt pour grimper et sautiller que pour nager.

---

(1) Lacépède l'appelle raine verte ou commune. Hist. Nat. des Quadr. ovip. tom. II. pag. 310.

Le crapaud, espèce particulière d'animal à quatre pattes, du genre et de la famille des grenouilles, en diffère cependant, puisqu'il se traîne par-terre, et que la grenouille saute. Les Italiens donnent à cet animal le nom de rospo; les Sardes qui regardent le contact de ce hideux et désagréable animal (1) comme dangéreux, lui donnent celui de rana, commun aux autres grenouilles que je viens de décrire: mais le fait est que chez nous, il n'y a point d'exemple que le crapaud soit vénimeux.

§. VIII.

Les Serpens.

Le nom de serpent, *serpens* est donné par les naturalistes aux animaux reptiles, qui manquent de pieds, mais dont le mouvement progressif s'exécute par ondulation en rempant. Cette classe d'animaux est très-nombreuse: on en voit dans toutes les contrées de l'univers. Linnée en a établi six genres sur tous ceux qu'il a eu occasion

(1) Voyez Lacépède, Hist. Nat. des Quadr. ovip. tom. II. pag. 331.

d'examiner. Lacépède qui en a examiné d'avantage, en a formé huit dans son histoire naturelle des serpens. Nous ne connaissons en Sardaigne que quatre espèces de serpens, dont les deux premières sont connues sous le nom de couleuvres, et les deux autres sous celui de vipères.

L'une de ces couleuvres s'appelle en langue du pays *culora puzonargia*, c'est-à-dire couleuvre qui chasse les oiseaux, par l'habitude qu'elle a de grimper sur les arbres pour y chercher les nids, et en dévorer les œufs et les petits qu'elle y trouve. Cette espèce de serpent est la plus abondante et la plus grande. Cetti la peint ordinairement de plus de quarante pouces de longueur, et de plus de deux pouces de grosseur. Toute la partie inférieure de ce reptile est jaune; la partie supérieure est noire, couverte de petits grains jaunes, semblables à ceux du Millet. Il a l'abdomen garni de deux cent dix-neuf grandes plaques ou écailles; et le dessous de la queue de deux cent deux paires de petites. Lacépède, d'après les observations de Cetti, rapporte ce serpent à la couleuvre verte et jaune, dont il parle dans le troisième volume de son excellente histoire naturelle des serpens, pag. 322.

Notre seconde espèce de couleuvre s'appelle *culora niedda* couleuvre noire, parce qu'elle est toute noire. Ce serpent est plus petit que le précédent, bien plus rare, et loin d'inspirer de la crainte comme l'autre (quoiqu'il ne soit point venimeux), il est caressé et respecté par les paysans comme l'augure de quelque bonheur pour la maison dont il approche. C'est par cette espèce de superstition invétérée parmi les gens de la campagne, que quand on découvre le trou ou la tanière de ce serpent, on y apporte des comestibles comme en offrande. Lacépède rapporte ce reptile, qu'il a connu d'après la description de Cetti, à l'espèce de couleuvre à collier (1); mais j'ignorais que nos jeunes femmes, comme il dit page 339, élevassent ces couleuvres avec beaucoup d'empressement.

Sous le nom de *pivera d'aba* et de *pibera d'eba*, c'est-à-dire, *vipère d'eau*, nous avons en Sardaigue un reptile de la longueur commune de deux pieds, et sans venin. Sa couleur ordinaire est cendrée, et variée par des taches blanches et noires aux côtés. Il a

(1) Hist. des Serpens, tome III, pag. 335.

un double rang de dents aux machoires. Lacépède croit que ce reptile appartient peut-être à l'espèce de la couleuvre à collier, qui aurait subi, d'une manière plus ou moins marquée, l'influence du climat de la Sardaigne (1).

La quatrième espèce des serpens, connue sous le faux nom de vipère, est celle que les Sardes appellent *pivera de siccu* ou *pibara di seccu*, c'est-à-dire vipère de terre. Ce reptile inspire de l'horreur aux habitans de la campagne, quoique d'après les expériences réitérées de Cetti, et de plusieurs autres, auxquelles j'ai assisté plusieurs fois, il soit démontré qu'il n'est pas du tout vénimeux. Ce serpent n'a point des crochets mobiles ; sa longueur est de plus de trente-trois pouces ; le dessous de son corps est noirâtre, et le dessus tacheté de noir, comme le dos de la vipère commune. Lacépède dit que ce serpent peut-être une variété de la couleuvre *lisse*, dont il donne la description (2).

---

(1) Lacépède, Hist. des Serpens, tome 3, pag 348.

(2) Tome III, pag. 349.

§. IX.

Le Phoque.

Le phoque connu en Sardaigne sous le nom de *viggiu marina*, c'est-à-dire veau marin, est une espèce d'amphibie vivipare, connu de Buffon, qui en compte huit espèces différentes. Celle qui habite nos côtes, principalement entre Porto-Torre et Castel-Sardo, entre Orosey et Dorgali où les individus sont très-abondans, a les caractères suivans.

Six dents incisives à la mâchoire supérieure, et quatre à l'inférieure : les pieds de devant sont formés pour marcher, ceux de derriere pour nager. A chaque pied il a cinq doigts, avec quatre jointures à chacun, armés d'ongles, dont l'animal se sert pour grimper les rochers, et se traîner dans les campagnes jusqu'à la distance d'un coup de fusil du rivage. Ses pieds de derrière ont des doigts joints en pates d'oie, et qu'il déploie en nageant comme un éventail. Son corps est gros au milieu et terminé en cône aux deux extrémités : il est couvert d'un poil court, roide, d'un gris brillant, et marqué d'un grand nombre de taches noirâtres ; le ventre est d'un blanc sale.

Le

Le phoque, dit Buffon, est d'autant plus étrange, qu'il paraît fictif, et qu'il est le modèle sur lequel l'imagination des anciens poëtes enfanta les tritons, les sirènes, et ces dieux de la mer à tête humaine, à corps de quadrupède, à queue de poisson.

CHAPITRE V.

Les Oiseaux.

Cetti a le premier fait connaître les oiseaux de la Sardaigne (1). Son histoire offre la description de ceux qu'il avait soumis à des observations très-détaillées. Mais ce sont ces mêmes détails et les longueurs qu'ils entraînent qui en rendent la lecture moins agréable. Il en décrit à la vérité quelques-uns avec assez d'exactitude ; mais d'autres, et c'est la plus grande partie, d'une manière trop abrégée pour pouvoir s'en former une juste idée. Prenant Aristote, Pline et Aldrovande, qu'il cite assez souvent, pour modèles, il rapporte tout ce qu'il a entendu raconter, n'importe par qui et de quelque nature que soient les faits, au point qu'il paraît moins faire l'histoire des oiseaux, que rapporter les fictions et les contes imaginés sur leur espèce.

(1) Uccelli di Sardegna di Francesco Cetti. Un volume in-12 de 334 pages, imprimé à Sassari en 1776.

Quoique Cetti paraisse avoir senti la nécessité de traiter l'ornitologie avec ordre, et de classer les espèces des oiseaux qui peuplent la Sardaigne, il n'a cependant été heureux ni dans l'idée, ni dans l'exécution de son plan. Il a divisé les oiseaux en terrestres et aquatiques; et les sous-divisions dans lesquelles il les range, dépendent quelquefois de la nature de leurs alimens, d'autres fois de la forme du bec, ou de celle des pieds.

Cet ouvrage est écrit en outre en termes peu usités parmi les naturalistes, où auxquels Cetti donne un sens qu'ils n'ont pas dans la plupart des auteurs qui, comme lui, ont écrit en italien. Ce défaut, joint à la coutume qu'il a eu d'indiquer les oiseaux par les noms sardes, absolument inconnus hors du pays, rend cet ouvrage, ainsi que tous les autres qu'il a publiés sur l'histoire naturelle de la Sardaigne (1), très-difficiles à entendre; et force, tant l'étranger que le national, à une double étude, celle de la langue dans laquelle le livre est écrit, et celle de l'objet qu'il traite.

---

(1) Cetti (quadrupedi) pesci di Sardegna, 2 vol. in-12, 1776, Cagliari.

Malgré ces défauts essentiels, je dois à cet auteur, digne à d'autres égards des plus grands éloges, une reconnaissance proportionnée à la peine qu'il s'est donnée de faire connaître le premier, les richesses dont la nature a voulu combler ma patrie, et à celle qu'il m'épargne sur plusieurs points d'observations que les circonstances m'ont empêché de faire moi-même.

Comme je ne prétends pas donner ici un traité complet d'ornitólogie, mais une histoire des oiseaux les plus rares de mon pays, je ne crois pas nécessaire d'adopter aucun système ou méthode suivie, pour les mettre en ordre et les classer ; je crois plus simple et plus commode de décrire les oiseaux par espèces distinctes et séparées dans leurs genres : je les indiquerai par la nomenclature de Linnée et de Buffon, et je leur approprierai les noms sardes, comme je l'ai pratiqué pour les quadrupèdes

§ Ier.

Les Aigles.

Nous ne connaissons, en Sardaigne, que trois espèces d'aigles, de toutes celles décrites par Buffon dans son histoire naturelle des

oiseaux ; ce sont le petit aigle, le pygargue, et l'orfraie ou aigle de mer, connus tous les trois, sous les noms sardes *d'abila* ou *aguila*, et *aghila*.

Le petit aigle a le plumage d'un brun très-obscur, marqueté sur les jambes et sur les ailes de plusieurs taches blanches ; il a aussi sur la gorge une grande zone blanchâtre. La prunelle des yeux est noire et l'iris jaune, les doigts sont jaunâtres, les ongles noirs et fort aigus. La longueur de son corps, selon la mesure de Cetti, est de deux pieds et demi, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue. Ses ailes n'ont que quatre pieds d'envergure. Cet oiseau habite les montagnes d'*Alese* et de la *Nurra*, où il se trouve assez fréquemment, ainsi que dans les montagnes qui sont près des étangs. Il y a toute apparence que cet aigle est le vrai *morphuos* des Grecs, dont Aristote donne une description assez détaillée, et qui convient parfaitement à cette espèce (1).

(1) Alterum genus aquilæ magnitudine secundum et viribus. Planga aut elenga nomine, saltus et convalles et lacus incolere solitum, cognomine anataria et Morphua, à macula pennæ quasi næviam dixeris : cujus Homerus etiam meminit in exitu Priami. Aristot. Hist. animal. lib. IX. cap. 32.

Le pygargue ou l'*aquila albicilla* en latin, et que Linée appelle *falco cera flara*, *rectricibus albis verrumque apices nigris*, est connu en Sardaigne, sous le faux nom d'*aquila imperiale*, le grand aigle, ou le roi des oiseaux; mais cette dénomination est sans aucun fondement, puisque tous ses caractères correspondent parfaitement au grand pygargue de Buffon, et nullement au grand aigle. Cette espèce a les jambes nues, dans toute la partie inférieure; son bec est jaunâtre ainsi que ses pieds, la queue blanche au-dessus et au-dessous dans toute son étendue; elle se tient ordinairement aux endroits à portée des plaines et des bois qui sont près des lieux habités, du côté du nord de l'île; ainsi on la trouve dans les montagnes de *Monteacuto*. Cet oiseau est carnassier et féroce; il fait sa proie des faons, c'est-à-dire, de jeunes cerfs et des daims, ce qui lui a fait donner par Aristote le nom d'*hinularia* (1).

---

(1) Aquilarum plura sunt genera. Unam quod Pygargus ab albicante canda dicitur, ac si albicillam nomines. Gaudet hæc planis, et lucis et oppidis. *Hinularia* à nonnullis vocata cognomine est. Montes etiam silvasque suis freta viribus petit; reliqua genera raro plana et lucos adeunt. Aristot. Hist. animal. lib. IX. cap. 32.

L'orfraie ou aigle de mer, auquel les anciens ont donné le nom d'*ossifraga*, parce qu'ils avaient remarqué que cet oiseau cassait, avec son bec, les os des animaux dont il fait sa proie, a été découvert en Sardaigne sur la montagne de *Monteforte* dans la *Nurra*, et sur les rochers qui s'appellent *le Colonne*, près l'île de *Saint-Pierre*.

Cet oiseau est très-remarquable par sa longueur, qui est de trois pieds et demi, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de sa queue, et n'ayant en même tems que sept pieds de vol ou d'envergure. La couleur et la figure de ses ongles, sont d'un noir brillant et forment un demi-cercle : ses jambes sont nues à la partie inférieure, dont la peau est couverte de petites écailles d'un jaune vif : il a une barbe de plumes qui lui pend sous le menton, ce qui lui a fait donner aussi le nom d'aigle barbu. Les Sardes l'appellent simplement *aguila-marina*, parce qu'il habite généralement les bords de mer, pour enlever les gros poissons : ce qui ne l'empêche pas de prendre du gibier, des agneaux, et des chevreaux.

Ces trois espèces d'aigles sont constamment habituées en Sardaigne, et y font leur ponte, malgré l'opinion de Buffon qui pré-

tend que ces oiseaux ne font que passer dans les îles, « parce qu'ordinairement, dit-il, les » îles sont moins peuplées d'animaux (1). » Outre le fait constant de l'existence de ces trois espèces dans notre île, nous avons, à l'appui de la probabilité de la raison contraire à celle de Buffon, l'abondance des animaux en Sardaigne.

§ I I.

Les Vautours.

Les vautours que nous connoissons en Sardaigne, sous le nom générique d'*anturzu*, sont de quatre espèces : le griffon, le vautour noir, le vautour blanc et le vautour barbu, qui diffèrent assez les uns des autres pour en faire des espèces distinctes et séparées.

Le griffon, selon la mesure de Cetti, a depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, quarante-cinq pouces de longueur, et six pieds de vol ou d'envergure. Son cou a six pouces de longueur, et ses jambes ont presque un pied de long. Au bas du cou il a un collier de plumes blanchâtres. Le plumage de la queue et des ailes est noir ; le bec long et crochu de deux lignes, en forme de quart de

---

(1) Buffon, Hist. des Oiseaux, tome I. pag. 134. édit. in-12.

cercle, est noirâtre à son extrémité, ainsi qu'à son origine, et bleuâtre dans son milieu.

Le cou et la tête, l'alentour des yeux et des oreilles, sont couverts d'une espèce de duvet, très-court et très-clair, qui laisse voir la peau d'un gris bleuâtre. Les ongles sont noirâtres, mais moins courbés que ceux des aigles. Il a les yeux à fleur de tête, avec de grandes paupières, comme l'ont tous les vautours, toutes deux également mobiles et garnies de cils, et l'iris d'un bel orangé. Cet oiseau habite les montagnes de *Patada*, et de la *Gallura*.

Le vautour noir de Sardaigne a les mêmes caractères de celui que Belon nous a indiqué sous ce nom. Buffon pense que cet oiseau est de la même espèce que le griffon et le vautour doré (1); mais n'ayant fondé son opinion que sur de simples conjectures, il est à présumer qu'il n'avait pas eu sous les yeux un individu de cette espèce, puisque dans ce

---

(1) Je suis même très-porté à croire que l'oiseau indiqué par Belon, sous le nom de *vautour noir*, est encore de la même espèce que le griffon et le vautour doré; car ce vautour noir est de la même grandeur et a le dos et les ailes de la même couleur que le vautour doré. Buffon, Hist. des Oiseaux, tome I. pag. 217, édit. in-12.

cas ce grand observateur aurait remarqué les différences assez réelles qui existent entre ces deux oiseaux, pour les juger de deux diverses espèces.

En examinant la tête du vautour noir, j'ai trouvé qu'il avait le bec moins courbé que celui du griffon, ainsi que la mandibule supérieure beaucoup plus longue : l'ouverture des narines, qui dans celui-ci est ovale et de la longueur de sept lignes, est au contraire dans le vautour noir, parfaitement ronde et n'a que trois lignes de diamètre. Enfin, la langue de celui-ci est toute simple comme celle de plusieurs oiseaux, tandis que celle du griffon est dure, cartilagineuse, dont les côtés ont un rebord encore plus dur que le reste, et forment une scie composée de pointes tournées vers le gosier. Cette espèce se trouve assez fréquemment en Sardaigne, conformément à l'opinion de Belon, qui la fait habiter dans les parties méridionales de l'Europe, et principalement dans les îles de la Méditerranée.

Le vautour blanc que nous avons en Sardaigne, à quelque petite différence près, dans le plumage, paraît être de la même espèce que celle que Buffon appelle petit vautour. Cetti a soupçonné qu'il pouvait être le Pere-

noptère d'Aristote, décrit pareillement par Buffon ; mais en comparant les caractères distinctifs de l'un et de l'autre, je crois qu'on ne peut se dispenser de le mettre dans la classe du premier.

La longueur ordinaire de son corps, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, est de trois pieds et quelques pouces : ses ailes ont six pieds d'envergure : la couleur de son plumage est d'un blanc cendré ; les grandes pennes de l'aîle sont noires, les autres sont couleur de suie ; la tête est nue, parsemée d'un duvet blanc fort peu épais, avec un collier de petites plumes blanches et roides au-dessous du cou en forme de fraise (ce qui a peut-être fait croire à Cetti qu'il pouvait être le Perenoptère) : le bec long de deux pouces et demi, est de couleur de corne ; la membrane qui couvre la base du bec et la partie nue de la tête sont jaunâtres.

Buffon croit que ce vautour, qu'il appelle aussi à *tête blanche*, est vraisemblablement le petit vautour blanc des anciens qui se trouve communément en Arabie, en Egypte, en Grèce, en Allemagne et jusqu'en Norvège, d'où il dit avoir reçu le sien (1). Ce

(1) Buffon, Hist. des Oiseaux, tom. I. pag. 231, édit. cit.

vautour se trouve assez souvent sur les montagnes d'*Arizzo* et de la *Gallura.*

Le vautour barbu, ainsi appelé par Linnée, à cause de la longue barbe de crin qui lui pend de la mandibule inférieure, est connu de la plupart des ornithologistes, sous le nom de *vautour doré.* La tête de cet oiseau, que l'on trouve en Sardaigne assez fréquemment, est entièrement couverte d'un duvet blanc très-épais et long; il a sur l'occiput une grande tache noire; ses yeux sont à fleur de tête comme dans les autres vautours; l'iris est d'un rouge vif; la couleur du cou est d'un blanc mêlé d'orangé et de rougeâtre, beaucoup plus foncé sur la gorge et sur la poitrine, et plus faible sur le ventre, les cuisses et les jambes.

L'intérieur des ailes est gris; la queue, la couverture des ailes et le croupion sont d'un gris clair, encadré de noir et de châtain; tout le reste du plumage est d'un brun très-foncé; la tige des plumes blanche; le bout des couvertures des ailes moucheté d'orangé; la queue arrondie est composée de 12 pennes de 8 pouces de largeur, et de 16 à 18 pouces d long: les pennes des ailes sont au nombre de trente-deux; il a un enfoncement profond au-dessous des clavicules;



Le Vautour barbu.

il est tapissé d'un duvet long, épais et soyeux, dirigé en arrière jusqu'aux talons ; les doigts sont gris, les ongles courts, formés en quart de cercle, et obtus. La longueur de son corps, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, est de trois pieds et dix pouces; l'envergure des ailes est de huit pieds et demi.

Buffon regarde cet oiseau comme le vautour auquel il a donné le nom de griffon, et il pense que l'espèce de ce vautour est composée de deux variétés, qui sont le *vautour fauve* et le *vautour doré*, décrits par Brisson (1). Mais d'après les observations exactes de la Peyrouze, publiées par Mauduyt, savant rédacteur de l'ornithologie dans l'encyclopédie méthodique, les incertitudes et la confusion qui régnaient sur l'histoire de cet oiseau, ont été entièrement dissipées.

« C'est de tous les vautours, dit-il, celui
» qui a plus de rapport avec les aigles : il fait
» véritablement la nuance entre ces deux
» races; il n'a point le caractère essentiel à
» tous les vautours, je veux dire la nudité
» de la tête et du cou; ses pieds sont cou-
» verts de plumes jusqu'aux talons, comme

---

(1) Brisson Ornithol, tom. I. pag. 458 et 462.

» ceux de l'aigle ; son port est noble et fier :
» il diffère cependant de l'aigle par sa
» taille, par la forme de son bec, par ses
» yeux saillans, par le creux qu'il a au bas
» de l'œsophage, et bien plus encore par son
» organisation intérieure, enfin par ses ha-
» bitudes. »

D'après la description de notre vautour barbu, et le sentiment de la Peyrouze sur le même oiseau, il paraît que Buffon s'est trompé en réduisant les vautours, connus en Europe, à quatre espèces (1), puisque celle du barbu qui existe en Sardaigne se trouve aussi, selon la Peyrouze, sur les Alpes et les Pyrenées.

§. III.

Le Faucon.

Quoique le faucon ne paraisse plus en Sardaigne avec le même éclat dont il a joui

---

(1) Quoiqu'il en soit, il me semble qu'on peut réduire les grands vautours qui se trouvent en Europe à quatre espèces; savoir : le perenoptère, le griffon, le vautour proprement dit, et le vautour hupé, qui diffèrent assez les uns des autres, pour faire des espèces distinctes et séparées. Buffon, Hist. des Oiseaux, tome I. pag. 217, éd. in-12.

anciennement, il est cependant hors de doute qu'il y existe encore sous le nom de *falcon*. La *Carta de Loghu*, qui est la loi fondamentale de ce royaume, publiée par la duchesse Eléonore, souveraine d'*Arborea*, avait déjà défendu aux Sardes de prendre les petits faucons dans leurs nids (1). Les anciens historiens de la Sardaigne, Fara (2), Carillo (3) et Vico (4), confirment l'existence de nos faucons, en assurant que le roi D. Pierre d'Aragon se plaisait à chasser de préférence avec les faucons sardes. On lui en envoyait de l'Asinara et du Promontoire *Gorditano*, auquel, par l'abondance des faucons qu'on y trouvaient alors, on avait donné le nom qu'il porte aujourd'hui de *capo falcone*, cap faucon.

Comme le faucon pélerin est le plus adroit et le plus fort pour la chasse, il est à présumer que l'espèce qui se trouvait alors en Sar-

---

(1) Carta de Logu, cap. 87. Constituimus et ordinamus qui alcunnu homini non deppiat bogare astore ne falconi dae Niu.

(2) In Corrographia Sarda.

(3) Relacion al Rey D. Phelippe.

(4) Historia general de Serdena primera parte cap. 2.

daigne, et qui, selon les historiens cités, était préférée par les rois d'Aragon, était celle du pélerin, d'autant plus qu'Aldrovande, qui est un des meilleurs écrivains en fauconerie, désigne cette espèce d'oiseau comme naturelle à notre ile (1), ce qui s'accorde avec le sentiment de Buffon, qui croit les faucons pélerins habitans des îles de la Méditerranée (2).

Le faucon que l'on trouve encore aujourd'hui dans plusieurs endroits de l'île, et principalement au *Castellaccio*, en face du *cap Falconé*, continue d'être de la même espèce que l'ancien. Sa longueur, selon les dimensions de Cetti, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, est de quelques lignes de plus de 20 pouces, et autant jusqu'à celui des pieds. La queue a près de 6 pouces de longueur, les ailes quatre pieds de vol ou d'envergure, et lorsqu'elles sont pliées, elles s'étendent presque jusqu'au bout de la queue.

(1) Aldrovandus in Ornithol. lib. VII, cap. I. ibi. Natales Sardiniæ debet, Ægypto, Cypro, Cretal, Rhodo.

(2) Les lieux où l'on prend le plus de faucons pélerins, sont non-seulement les côtes de Barbarie, mais toutes les îles de la Méditerranée. Buffon, Hist. des Ois. tom. II, pag. 26, édit. in-12.

Sa

Sa tête est garnie de petites plumes bleuâtres inclinées en arrière : une tache noire aux côtés de la mandibule.

Le dessus du corps est d'un brun noirâtre ; les couvertures des ailes et les plumes scapulaires sont d'un gris-brun, chaque plume étant rayée transversalement, à son extrémité, de brun noirâtre : la gorge est blanche, ainsi que le devant du cou ; la poitrine et le haut du ventre, avec quelques traits dans la direction des plumes, d'un brun-noir, clair-semés et fort étroits : le bas ventre et les jambes sont rayés en travers, de brun sur un fond blanc : les jambes et les pieds sont jaunes, les doigts noirs aigus et grands. Il abonde à l'île de *St.-Pierre*, près la Madrague de *Calavinagra*, où les habitans font un commerce des petits faucons qu'ils prennent aux nids, pour les envoyer en Barbarie, où on les vend à grand prix comme les plus estimés pour la chasse des beys.

§. IV.

Le Busard.

C'est sous le nom de *falcu tapaju* que nous connaissons en Sardaigne le busard de

Buffon, qui est le *falco œruginosus* de Linnée, le *circus* d'Aldrovande, et le *bozzagro* des Italiens.

Le busard, qui est un des oiseaux de proie, est assez commun dans l'île, et très-facile à reconnaître par ses habitudes et par les lieux qu'il habite; car il se tient ordinairement tout près des marais et des étangs pour attraper les poissons, les oiseaux d'eau, les grenouilles, les reptiles et les insectes aquatiques; au défaut de cette nourriture, il attaque également toutes sortes de gibiers, surtout les lapins et les lièvres. Son corps a communément un pied et onze pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue. Les ailes pliées ne s'étendent guère au-delà de la moitié de la queue. Le dessus de la tête est couvert de plumes blanchâtres, dont chacune a une petite ligne d'un brun ferrugineux : tout le reste du corps, les ailes et la queue sont teintes d'un brun ferrugineux, plus clair à la partie supérieure du cou, et varié de roussâtre. L'iris des yeux est couleur de safran; la membrane qui couvre le bec, est d'un jaune verdâtre; le bec et les ongles sont noirs, les pieds assez longs et jaunes.

§. V.

La Cresserelle.

Je ne puis deviner dans quelle langue notre ornithologiste Cetti a puisé le nom de *Gheppio* qu'il donne à la cresserelle, appelée dans toute la Sardaigne, *Tilibriccu* ou *Tilibriu*, tandis que les Italiens, dans la langue desquels il a écrit l'histoire de nos oiseaux, lui donnent les noms de *canisello*, *garinello*, *tristin-garinello*, *futivento*, *tiuinculo*, *tintarello*, et point du tout celui de *Gheppio*. Je ne sais pas non plus par quelle raison, le même auteur, si minutieux et si prolixe en décrivant plusieurs espèces d'oiseaux qui ne le méritent pas, ou qui sont même de simple passage dans notre île, a oublié de donner la plus légère notion de celui-ci; il se contente de dire que les Sardes l'appelaient *tilibriccu*, par la même raison, peut-être vraisemblable, que son cri ordinaire est *pli-pli-pli* (1). Il ne manquait certainement pas

(1) Frequente è altresì il gheppio per le torri, per le case campestri e ancor per le vapi in viva al man. *Tilibriccu* o *Tilibriu* è il suo nome in Sardo, provenuto

d'individus, puisqu'il avoue lui-même que cet oiseau se trouve assez fréquemment partout où il y a des tours et des rochers.

Il n'y a pas en Sardaigne d'oiseau de proie plus commun, et qui s'approche davantage des lieux habités, que la cresserelle. Elle se retire ordinairement dans les anciens bâtimens de campagne ; elle habite aussi dans les bois, dans les vieilles tours, et dans les bâtimens des villes lorsqu'ils sont abandonnés. Sa chasse ordinaire est dirigée contre les petits oiseaux, et quelquefois elle enlève aussi les perdrix et les pigeons. Elle tue sa proie ailée, et en arrache toutes les plumes avant d'en faire sa pâture.

La cresserelle s'apprivoise très-aisément lorsqu'on l'élève jeune. J'en ai eu pendant deux ans une chez moi, qui vivait très-familièrement avec un lévrier, qui finit par la tuer un jour qu'elle s'avisa de lui donner un coup de bec en jouant.

La dimension de cet oiseau était de 16 pouces de longueur, depuis le bec jusqu'à

---

venissimilmente dal gridare che fa *pli-pli-pli*, e gridando esso in questa foggia per tutta l'isola si chiama *Tilibriccu* o *Tilibriu*. Cetti *uccelli* di Sardegna, pag. 47.

Voilà tout son article.

l'extrémité de la queue, et il avait 2 pieds et 8 pouces d'envergure. Tout le dessus de son corps était rougeâtre, tacheté de noir à l'extrémité de chaque plume ; la gorge blanche parsemée de taches rougeâtres avec quelques raies noires; le bas-ventre sans aucune tache. Les ailes étaient brunes, bordées de blanc à la partie extérieure ; la queue cendrée, mais l'extrémité des pennes tirait sur le noir, bordé de blanc. L'iris des yeux qui sont très-vifs, était d'un jaune brillant ; le bec cendré, les pieds et les ongles noirs.

Buffon croit que cet oiseau de proie, qu'il dit très-commun dans la plupart des provinces de la France, et surtout en Bourgogne, pourrait être dressé, comme les émerillons pour la fauconnerie (1).

§. VI.

L'Epervier.

La Sardaigne possède aussi l'épervier, sous le nom de *spadderi*. La dimension ordinaire de la femelle, est de 12 à 14 pouces de lon-

(1) Buffon, Hist. des Ois. La Cresserelle, tome II, éd. in-12.

gueur, depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue : le mâle, que Buffon appelle *tiercelet*, est plus petit d'un bon tiers. L'iris est jaune ; la base du bec est bleuâtre, dans la femelle, et son crochet noirâtre ; cette couleur est plus forte et plus étendue sur le bec du mâle.

La membrane qui couvre le bec, à son origine, est jaune-verdâtre ; les pieds sont grêles et très-longs ; les doigts fort longs aussi, et très-déliés ; les ongles noirs. Les ailes pliées s'étendent, dans l'un et dans l'autre, à peu près jusqu'aux deux tiers de la queue, et descendent cependant un peu moins bas dans le mâle. L'un et l'autre ont le derrière de la tête, du cou, et le dessus du corps couvert de plumes brunes, avec une teinte roussâtre, qui borde chaque plume dans la femelle, et dans le mâle ne forme qu'une seule tache à l'extrémité. La poitrine, le ventre et les côtés sont rayés transversalement de brun sur un fond blanc : les ailes et la queue sont brunes, rayées de noir à la partie intérieure.

Il paraît que l'épervier était autrefois assez commun en Sardaigne, et dans les îles adjacentes. Le nom que Ptolomée donne dans sa géographie d'*Hierakon*, c'est-à-dire, *insula accipitrum* à l'île de *Saint - Pierre*, prouve

assez que cette île était anciennement très-peuplée d'éperviers. On en trouve fort rarement aujourd'hui, et il paraît que les faucons ont pris leur place.

S. VII.

L'Autour.

Astore est le nom Sarde de l'autour. Il a été aussi un des objets de la loi promulguée par la duchesse Eléonore, qui, comme je l'ai rapporté à l'article du faucon, défendait aux Sardes de prendre, dans leurs nids, les faucons et les autours. Mais aujourd'hui on n'en fait plus aucun cas en Sardaigne, et il est réduit au mépris, comme tous les autres oiseaux de proie qui l'habitent.

Brisson a mis l'autour dans le genre des éperviers; la plupart des ornithologistes avaient eu la même opinion, puisqu'ils lui avaient donné le nom latin d'*accipiter*, en y ajoutant une périphrase pour désigner l'espèce. Linnée lui a donné, tantôt celui de *falco*, tantôt celui de *gyrofalco*. Quoique Buffon l'ait trouvé beaucoup plus grand que l'épervier, il croit néanmoins qu'il lui ressemble par plusieurs caractères, sans décider pourtant s'il est ou non d'une espèce différente. Je n'ose

décider une question réservée à ceux qui cultivent cette partie de l'histoire naturelle ; je me bornerai simplement à donner la description de l'autour qui habite la Sardaigne.

L'autour femelle, qui est toujours plus gros d'un tiers que le mâle, a un pied dix pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue. Les ailes pliées ne s'étendent qu'aux deux tiers de la queue. Tout le dessus du corps, ainsi que les couvertures des ailes et le dessous de la queue, sont de couleur brune : la gorge, la poitrine, le ventre et les côtés, sont de couleur blanche, rayés de bandes transversales brunes ; les plumes des ailes brunes, parsemées de quelques taches blanches, dans leur barbe ; les jambes et les pieds jaunes.

§. VIII.

La Pie-Grièche.

Le genre de pie-grièches est, suivant Buffon, composé d'un grand nombre d'espèces ; mais nous devons réduire à deux seulement celles qui se trouvent en Sardaigne sous le nom commun qu'on leur donne de *Moute-dada*. La première est celle de la pie-grièche

rousse; la seconde, celle que les Français appellent l'écorcheur.

La pie-grièche rousse qui, suivant Buffon, n'est qu'un oiseau de passage en France (1), demeure toute l'année en Sardaigne; elle habite ordinairement les bois et les montagnes en été, et vient dans les plaines et près des habitations en hiver. Quoique la longueur ordinaire de cet oiseau ne soit que de sept pouces et quelques lignes, et qu'il soit très-délicat de corps et de membres, il est néanmoins mis avec raison au rang des oiseaux de proie par son courage, son bec large, fort et crochu, et par son appétit pour la chair des animaux qu'il peut attrapper.

Son vol est d'onze pouces et six lignes, et sa queue dépasse d'un peu plus de moitié, les ailes pliées. Le mâle et la femelle ont le plumage si différent en couleur qu'ils paraissent former deux espèces. Le premier a la base du bec entourée de plumes rougeâtres et le front noir, ainsi que les côtés du cou. Le derrière de la tête et du cou est de la couleur de marron clair avec quelques lignes

(1) Sonnini dit aussi que cet oiseau est de passage en Égypte. Voyage cité, tome 3, pag. 363.



rougeâtres. Le haut du dos est noir ; la partie inférieure et le croupion cendrés ; les plumes scapulaires, et celles du dessus de la queue sont blanches ; celles du dessus des ailes, noirâtres. Le bec est noir, les pieds et les ongles bruns.

La femelle a le dessus de la tête et du corps roux, rayés transversalement de brun ; le dessus des ailes rougeâtre entouré de raies brunes ; la gorge, la poitrine et le ventre sont d'un blanc sale roussâtre ; mais chaque plume est entourée d'une petite raie brune. Les pennes des ailes sont brunes, entourées de rouge, et celles de la queue d'un roux obscur, terminées d'un roux clair.

L'écorcheur, plus petit que la pie-grièche rousse, est aussi un oiseau naturel à la Sardaigne ; il ressemble beaucoup à celle-là par les habitudes, mais il en diffère essentiellement par le plumage. Le dessus de la tête et du cou, la partie inférieure du dos, et la couverture de la queue sont cendrés ; la gorge et le devant du coup blancs ; la poitrine, le ventre et les côtés d'un rouge très-pâle ; la queue est mélangée de blanc et de noir ; le bec et les ongles sont noirâtres.

§. IX.

Le Milan et la Buse.

Le milan et la buse, appelés par Buffon oiseaux ignobles, immondes et lâches, abondent en Sardaigne, où ils sont sédentaires.

Le milan y est connu sous le nom d'*aturalia*. Sa longueur ordinaire est de deux pieds, du bout du bec jusqu'à celui de la queue ; mais il a près de cinq pieds de vol. Son bec a la même forme que celui des oiseaux de proie. Sa couleur ordinaire sur tout son corps est d'un gris rougeâtre marqueté de taches brunes oblongues. Les cinq premières pennes des ailes sont parfaitement noires, les autres brunes ; celles de la queue rousses, terminées de blanc ; les pieds jaunes et les ongles noirs.

La buse porte chez nous le nom d'*astoredda*, c'est-à-dire petit autour. Cet oiseau a quatre pieds et demi de vol, sur vingt-un pouces de longueur. Il est difficile de trouver deux buses qui se ressemblent dans leur plumage. Les unes sont entièrement blanches, les autres n'ont que la tête blanche, d'autres mélangées sur toutes leurs plumes de blanc et de brun. L'âge et le sexe suffisent pour

former en elles la différence des teintes. Cependant, les pieds de toutes sont jaunes, et les ongles noirs.

§. X.

Les Oiseaux de Proie nocturnes.

Buffon a remarqué, avec la plus grande précision, les différences qui existent entre les oiseaux de proie diurnes et les oiseaux de proie nocturnes (1). D'après les caractères distinctifs qu'il en donne, en conséquence de ses savantes observations, nous réduisons les oiseaux nocturnes qui existent en Sardaigne à trois espèces désignées par ce grand naturaliste; savoir: le scops ou petit duc, l'effraie ou la fresaie, et la chevêche ou petite chouette.

Le scops ou petit duc porte parmi les Sardes le nom de *zonca*. C'est un petit oiseau d'une forme courte et ramassée, n'ayant que sept pouces de longueur depuis son bec jusqu'à la queue. Son plumage est varié de gris, de roux, de brun et de noirâtre. Les pieds sont couverts jusqu'à l'origine des doigts, de plumes semblables à du duvet gris roussâtre mêlé de taches brunes. L'iris est

(1) Buffon, Hist. des Ois. tom. 2, pag. 118.

jaune, le bec jaune verdâtre, les doigts et les ongles bruns. Il a de chaque côté de la tête une aigrette de plumes en forme d'oreilles. Cet oiseau qui, suivant Buffon, n'est que passager en France, est sédentaire en Sardaigne, où il habite les vieux bâtimens, les tours et les rochers élevés.

L'effraie ou la fresaie est connue en Sardaigne sous le nom de *strea* ou d'*istria*, qui approche beaucoup de celui de *strix* que les anciens lui donnaient, et dont Ovide nous a laissé l'étymologie, en indiquant assez clairement quel est l'oiseau nocture auquel il appartient (1). D'après les vers d'Ovide, qui donnent une parfaite description de cet oiseau, il est étonnant que Pline l'ait méconnu parmi ceux qu'il avait examinés pour lui attribuer ce nom (2).

L'effraie a un pied de longueur. Le dessus

---

(1) .... Strigum
Grande caput, itantes occuli, rostra apta rapinæ
Canities pennis, unguibus hamus inèst.
Est illis strigibus nomen, sed nominis hujus
Causa quod horrenda stridere nocte solent.

(2) Esse in maledietis jam antiquis strigem convenit, sed quæ sit avium constare non arbitror. Plin. Hist. Nat. lib. II. cap. 30.



du corps est jaune ondé de gris et de brun et tacheté de points blancs. Le dessous du corps blanc est marqué de points noirs. L'iris est jaunâtre, le bec blanc, excepté le bout du crochet qui est brun. Les pieds sont couverts d'un duvet blanc, les doigts blancs et les ongles noirs.

Cet oiseau qui, suivant Buffon, a pris son nom en français de son cri âcre et lugubre, qui réellement effraie, en faisant souvent retentir dans le silence de la nuit sa voix entrecoupée, n'est pas moins funeste en Sardaigne ; il y inspire l'horreur aux âmes vulgaires qui, croyant aux revenans, aux sorciers et aux augures, le prennent pour le messager de la mort lorsqu'il se fixe pendant la nuit sur une maison. C'est par cette raison qu'on lui donne chez nous le nom de *strea* ou *stria*, c'est-à-dire sorcière.

La chevêche ou petite chouette de Buffon, est le même oiseau que notre *cuccumiau*. Sa longueur ordinaire est de sept à huit pouces depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue. L'iris est jaune, le bec brun à la base et jaune vers le crochet. Son plumage est brun tacheté de blanc. Les jambes sont couvertes d'une espèce de duvet blanc roussâtre ; les doigts bruns et garnis de quelques

plumes blanchâtres très-fines et semblables à des poils ; les ongles sont bruns ; la queue brune est rayée en travers de roussâtre : il habite ordinairement les masures et les anciens édifices : rarement on le trouve dans les bois.

§. X I.

Le Corbeau.

Quoique Cetti ait eu sous ses yeux les ouvrages de Buffon, qu'il cite assez fréquemment, lorsqu'il écrivait l'histoire des oiseaux de Sardaigne, il n'en a pas moins adopté l'opinion contraire à celle de ce grand naturaliste sur l'article du corbeau. Cetti forme quatre espèces différentes sans donner aucune raison pour détruire et combattre le sentiment de Buffon (1), qui, d'après ses savantes observations, avait déjà déterminé que cet oiseau devait être restreint à la seule espèce du grand corbeau, du *corvus* des anciens, assez différent par sa grosseur, ses mœurs et ses habitudes de ces autres oiseaux auxquels les nomenclateurs avaient donné le même nom (2).

(1) Cetti Uccelli di Sardegna, pag. 69.

(2) Buffon, Hist. des Ois. tome V. pag. 17, éd. cit.

J'adopte la dénomination distinctive que le naturaliste français donne au corbeau appelé en Sardaigne *corbu* et *corvu*, et je parlerai séparément des autres oiseaux que le naturaliste sarde avait mis sans aucun fondement dans la même classe.

Le corbeau a été fameux dans tous les tems. Son plumage lugubre, son cri plus lugubre encore, son port ignoble, son regard farouche ne pouvaient que le mettre au nombre des oiseaux sinistres qui n'ont le pressentiment de l'avenir que pour annoncer des malheurs. C'est une ancienne maladie du genre humain que la passion de prévoir les événemens futurs, même les plus tristes. C'est ainsi que dans les tems où les aruspices faisaient partie de la religion, les corbeaux, quoique mauvais prophètes, ne pouvaient que devenir intéressans. On s'appliqua en conséquence à étudier toutes leurs actions, toutes les circonstances de leur vol, et toutes les différences de leur voix, dont on avait compté jusqu'à soixante - quatre inflexions distinctes, sans parler d'autres différences plus fines et trop difficiles à apprécier (1).

(1) Aldrovandi de Avib. tom. I. pag. 693. Pline, qui n'était ni charlatan, ni superstitieux, mais qui

Une

Une partie de ces anciens préjugés sont aussi communs aux esprits vulgaires de la Sardaigne, parmi lesquels le corbeau est respecté pour les augures qu'on tire de ses cris et de ses vols, ainsi que pour la finesse et la sagacité dont on le croit doué. Laissons toutes les fables imaginées sur cet oiseau, et attachons-nous à décrire son extérieur et ses habitudes.

Notre corbeau, qui est sédentaire, est de la grosseur d'une forte poule; il a trois pieds et sept pouces d'envergure: ses ailes pliées arrivent jusqu'aux trois quarts de la queue. Tout son plumage est généralement noir, quelquefois brun foncé, avec quelque petite nuance de pourpre sur le dos, qui se change en vert sur les extrémités. Le bec, les pieds, les ongles sont noirs. La prunelle des yeux est entourée d'un double cercle, dont l'extérieur est gris, et l'intérieur gris brun. Il vit d'insectes, de fruits, principalement de figues, de grains et de la chair des animaux morts. Quoique le corbeau soit traître, mé-

---

travailla souvent sur de faux rapports, a eu soin d'indiquer celles de toutes les voix des corbeaux qui est la plus sinistre, en ces termes: *Pessima eorum significatio cum glutiunt vocem velut strangulati.* Hist. Nat. lib. X, cap. 12.

chant, hardi et porté à donner des coups de bec, il est néanmoins facile de l'apprivoiser lorsqu'on le prend tout jeune, et de lui apprendre même à parler ou à prononcer quelques mots, en imitant la voix humaine comme les perroquets.

Nous avons aussi une autre espèce de corbeau appelé *corvo marino* qui est le *cormoran* de Buffon (1) ou le phalacrocorax de Brisson (2). Nous en avons les individus toute l'année sur nos côtes maritimes, ainsi que dans nos étangs, où ils font un grand ravage de poissons. Tout le plumage est noir, à l'exception des grandes pennes des ailes, lesquelles sont vers la moitié supérieure d'un brun clair doré. Le bec crochu à sa partie extérieure, est jaunâtre, les jambes et les pieds plombés, et les quatre doigts liés ensemble par une membranne noirâtre d'une seule pièce : le pied muni de cette large rame, indique que l'oiseau est grand nageur.

---

(1) Hist. des Ois. tome XVI, pag. 43.

(2) Ornitologia, tome VI, pag. 511.

§. XII.

La Corneille mantelée.

Des trois espèces de corneilles dont Buffon a rendu compte dans son Histoire des Oiseaux, nous ne connaissons en Sardaigne que celle appelée la corneille mantelée, à laquelle les Sardes donnent le nom de *corroga*, c'est-à-dire, corneille, auquel ils ajoutent l'épithète de *barza*, pour marquer sa couleur cendrée. Cet oiseau y est sédentaire, y niche sur les arbres, et se trouve par-tout dans toutes les saisons de l'année. Il passe l'été sur les montagnes : en hiver, il descend dans les plaines, où il se familiarise avec le bétail.

La tête, les ailes et la queue de notre corneille mantelée sont couvertes d'un beau noir qui rend des reflets bleuâtres, en la regardant au grand jour. Ce grand noir est coupé agréablement par une espèce de scapulaire blanc cendré, qui s'étend par devant et par derrière depuis les épaules jusqu'à l'extrémité du corps ; et c'est à cause de cette espèce de manteau qu'en Italie il est appelé *monachia* et *malachia* (moinesse), et par les Français *corneille mantelée*.

§. XIII.

Le Crave ou *le Coracias.*

C'es du nom italien de *staccolà* que les Sardes appellent le grave ou le *coracias* en latin par la plupart des ornitologistes. Cet oiseau est naturel en Sardaigne, où il habite les vieux châteaux et les édifices abandonnés.

La longueur ordinaire du bout du bec jusqu'à celui de la queue, est de seize pouces ; il a deux pieds et huit pouces d'envergure, et ses aîles pliées dépassent la queue de huit à dix lignes. Le bec est tout-à-fait rouge ; il a deux pouces de long, il est formé en cone alongé et courbé un peu vers le bout : les pieds sont également rougeâtres, à l'exception des ongles qui sont noirs. Tout le plumage est d'un beau noir brillant, à reflets changeans en différentes couleurs. L'oiseau s'apprivoise facilement et se rend familier dans les maisons ; il apprend même à parler, mais il aime à dérober ou à porter d'une place à une autre tout ce qui est luisant, comme les verreries, les bijoux, les monnaies et autres choses semblables.

§. XIV.

Le Geai.

Quoique la pie, très-commune dans toute l'Europe, soit entièrement inconnue en Sardaigne, ce qui est contraire à l'idée de Buffon (1), cependant on y entend prononcer le nom de *piga* qui serait très-propre à indiquer une pie; mais pour quelque ressemblance extérieure, et plus encore pour l'instinct commun avec le geai, on a donné le nom de *piga* à cet oiseau qui se trouve dans tous les endroits de l'île. Le geai se nourrit de fruits et particulièrement de glands, c'est pourquoi en Italie il est appelé *chiandaja*, ainsi que *gaya* par sa ressemblance avec la pie.

Son plumage est très-beau par les différentes nuances de bleu dont chacune de ses ailes est ornée; il a au-dessus du front une espèce de huppe formée de petites

(1) On trouve cet oiseau (le geai) en Suède, en Ecosse, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, et je ne crois pas qu'il soit étranger à aucune contrée de l'Europe. Buffon, Hist. des Ois. tom. V, pag. 154, éd. cit.

plumes noires, bleues et blanches, très-douces et soyeuses au toucher, qu'il relève et rabaisse à son gré : ses pieds sont d'un gris brun, tirant sur la couleur de chair ; il se fait facilement à la domesticité, devient très-familier, apprend facilement à parler, et s'accommode dans cet état de toute sorte de nourriture. Il a aussi la même habitude que le crave, de dérober ce qu'il peut emporter, et d'enfouir toutes ses provisions superflues.

§. X V.

Le Pic noir.

Buffon a réduit à trois espèces les pics connus en Europe : ce sont le pic vert, le pic noir, et l'épaiche ou pic varié. Il ajoute à ce sujet, que ces trois espèces, presque isolées et sans variétés dans nos climats, semblent s'être échappées chacune de leur famille, dont les espèces sont communes dans les climats chauds des deux continens (1).

---

(1) Hist. des Oiseaux, tome XIII, pag. 8, éd. cit. Aristote avait déjà connu avant Buffon ces trois espèces qu'il indique dans les termes suivans. Hist. Animal.

Malgré ce sentiment, et quoique la Sardaigne soit comprise parmi les climats chauds de l'Europe, elle n'a connu jusqu'à présent qu'une seule de ces trois espèces, le pic noir auquel les Sardes donnent les noms de *toccadorza*, c'est-à-dire *joucheuse*, et de *picca-linna*, c'est-à-dire *pique-bois*, noms qui expriment assez l'habitude de cet oiseau de fendre le bois avec son bec très-fort.

La longueur ordinaire, depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, est de neuf pouces : le fond de la couleur de son plumage est noir sur la partie supérieure de son corps, ondé de blanc : la gorge et la poitrine sont blanchâtres : la tête et le ventre rouges. Son bec est de la longueur de deux pouces et demi, couleur de corne. Il frappe contre les arbres de si grands coups de bec, qu'on l'entend de fort loin ; il les creuse profondément pour s'y loger. Cet oiseau ferait grand tort à nos forêts si l'espèce en était plus nombreuse.

---

lib. IX. cap. 9. *Sunt pici tria genera, unum minus quam merula, cui rubidœ aliquid plumœ inest; alterum majus quam merula; tertium non multo minus quam gallina.*

§. XVI.

Le Torcol.

Le torcol, auquel nous donnons aussi le nom italien de *torcicollo*, est remarquable par l'habitude, dont il a pris son nom, de tourner le cou en tout sens, de côté et en arrière, semblable, selon l'expression d'Aristote, aux replis ondoyans d'un serpent (1).

Ce furent probablement les bisarres attitudes et les contorsions de cou du torcol, qui, frappant les yeux des anciens, les engagèrent à le placer, sous le nom de *jynx*, dans la classe des oiseaux d'enchantement : c'est dans ce sens qu'*Héliodore*, *Lycophon*, *Pindare*, *Eschyle*, *Sophocle* s'en sont servis, et la superstition en prescrivit l'usage, comme le plus puissant des philtres (2).

Le corps de cet oiseau n'a que sept à huit

---

(1) Arist. Hist. animal. lib. II, cap. 12. Cetero corpore immobili (Jynx) collum circum agit in tergum, quemadmodum et angues.

(2) Selon les mythologistes, le *Jynx* fut jadis une nymphe, fille de l'Echo : par ses enchantemens, Jupiter était passionné pour l'Aurore ; Junon en courroux opéra sa méthamorphose en oiseau.

pouces de longueur, depuis le bec jusqu'à l'extrémité de la queue, et dix pouces de vol. Tout son plumage est mélangé de gris, de noir et de tanné, par ondes et par bandes opposées ; le ventre et les jambes sont d'un blanc sale, mêlé de rouge, tacheté de noir. L'iris est jaunâtre, le bec plombé-clair, les pieds et les ongles gris-roux ; les jambes couvertes de plumes jusqu'au talon ; le bec droit et pointu, la langue très-longue et ressemble à un ver de terre.

Cette espèce d'oiseau n'est pas bien nombreuse en Sardaigne ; j'ignore si elle y est sédentaire ou de passage ; mais il est certain qu'on la voit toujours aux mêmes endroits, dans la belle saison.

§. XVII.

Le Coucou.

Le coucou, connu en Sardaigne par le nom de *cucu*, est un oiseau non moins intéressant par les habitudes particulières qu'il a offertes, de tout tems, à l'observation des naturalistes, que par les fables plaisantes dont on a chargé son histoire.

Suivant les mythologistes, Jupiter s'étant apperçu que sa sœur Junon était seule sur

le mont Diceyen, autrement dit Tronax, excita un violent orage, et vint, sous la forme d'un coucou, se poser sur les genoux de la déesse, qui, le voyant mouillé, transi et battu de la tempête, en eut pitié et le réchauffa sous sa robe. Le dieu reprit bientôt sa forme naturelle, et devint l'époux de sa sœur. Dès cet instant, le mont Diceyen fut appelé *Cocygien*, ou *montagne du coucou*, et delà l'origine du *Jupiter cuculus* (1).

Le chant de cet oiseau, ou pour mieux dire, la répétition fréquente et monotone du mot *cou-cou*, *cou-cou*, qui, dans toutes les langues, a influé sur sa dénomination, a donné lieu à des expressions proverbiales, et a fait imaginer d'autres fables sur son compte (2). Delà, l'emploi qu'on a fait du nom de cet oiseau pour désigner le mari d'une femme infidelle, parce qu'il couvait ses œufs

(1) Voyez Bannier et tous les mytholog.

(2) Le rossignol et le coucou disputant un jour le prix du chant en présence de l'âne, celui-ci l'adjugea au coucou. Le rossignol en appela devant l'homme, qui prononça aussitôt en sa faveur. C'est depuis ce tems-là que le rossignol se met à chanter aussitôt qu'il voit l'homme, comme pour remercier son juge, ou pour justifier sa sentence.

dans les nids des autres oiseaux plus petits ou plus grands (1) : delà aussi, les vignerons qui n'avaient point achevé de tailler leurs vignes avant que le coucou annonçât, par son chant, son arrivée dans le pays, étaient régardés comme des paresseux, et devenaient l'objet de la risée publique; car les paysans qui les voyaient en retard, leur reprochaient leur paresse, en répétant le cri ordinaire de cet oiseau (2), comme l'emblême de la fainéantise; puisqu'il se dispense de ses devoirs na-

---

(1) Notre naturaliste italien, Olina, dans son excellent ouvrage qui porte le titre d'*Uccellana* s'exprime à ce sujet, pag. 38, dans les termes suivans : Il cucculo fa le sue ova nel nido della curruca, donde è venutto il motto contra mariti balordi, che non s' accorgon del vituperio. Delle moglie, e della mesticanza de' figli della curruca : da che poi corompendosi per l'iguoranza di chi proferiva detta parola s' è detto *cornuto* : e anticamente; e oggidi anco si è usata questa parola, com' anco la del cuculo, in senso di significar un balordo, è che non s'accorga del suo disonore.

(2) Inde natam exprobationem fœdam putantium vites per imitationem cantus alitis temporarii quem cuculum vocant, dedecus enim habetur... falcem ab illa volucre in vite deprehendi, ut ob id petulentiæ sales etiam cum primo vere ludantur. Plinius, Hist. Nat. lib XVIII, cap. 26.

turels, en faisant couver ses œufs par un oiseau étranger.

Quoique quelques-uns de nos chasseurs m'aient assuré avoir vu des coucous en hiver, je croirai toujours que cet oiseau n'est que de passage en Sardaigne, comme il l'est dans toute l'Europe, puisqu'on ne commence à le voir que vers la moitié du mois d'avril, et qu'on n'entend plus son chant à la fin d'août.

La longueur de son corps est de treize pouces, depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, sur vingt-deux et demi d'envergure. Ses ailes pliées s'étendent aux trois quarts de la longueur de sa queue; la tête et tout le dessus du dos sont d'un cendré très-brillant; la gorge, la poitrine et le ventre d'un blanc sale, avec quelques raies transversales de brun. La queue est noirâtre, avec quelques taches blanches; l'iris est de couleur de noisette; le bec noir, les pieds et les ongles jaunes, ainsi que les bords des mandibules.

§. XVIII.

Le Guépier.

Le guépier, qui est le *melisso-phago*

des Grecs (1), *merops apiaster* de Linnée, est connu en Sardaigne sous trois différens noms. Les habitans du *Campidano* l'appellent *maragau*, ceux d'*Alguer*, *pardal de sa pera*, les autres Sardes en général *piana* ou *apiolu*. L'Europe n'a peut-être aucun oiseau plus beau que le guépier. Ses couleurs sont variées, vives et très-bien assorties; son corps a dix pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, et un pied et quatre pouces de vol; le bec est deux fois plus long que la tête, arqué et noir comme l'ébène; entouré, à la partie supérieure, de petites plumes d'un blanc cendré; le sommet de sa tête est d'un bleu d'aigue-marine, terminé par une bande de vert foncé; le haut du cou et du dos est teint d'un beau marron clair qui finit par prendre la couleur d'un verdâtre léger: le croupion et le dessus de la queue sont d'un vert teint de jaune; la gorge est jaune, et le dessous du corps d'un beau bleu qui pâlit vers la queue: le dessus des ailes est varié de fauve,

(1) Sonnini, dans son Voyage en Egypte, tome III, pag. 362, dit que les Grecs appellent cet oiseau *melis-orphi*, c'est-à-dire, ennemi des abeilles.

de rouge et de vert ; et les pennes, dont la plupart sont terminées de noir, paraissent aussi teintes d'aigue-marine et de roux. L'Iris est rouge comme un rubis, les jambes très-courtes et très-fines ; les pieds rougeâtres, et les ongles noirs.

Pour faire son nid, cet oiseau creuse des trous fort profonds dans les terres tendres ou sablonneuses et toujours à pic. Il se nourrit de guêpes, qui, selon Buffon, lui ont donné le nom français de guépier, et des abeilles d'où il a tiré, suivant Brisson, le nom latin d'*apiaster* ; il donne aussi la chasse aux cigales, aux cousins, aux mouches et aux autres insectes.

Elien prête au guépier l'habitude singulière de voler à rebours (1), ce qui le distinguerait de tout autre oiseau. Aldrovande a eu la faiblesse d'ajouter foi à cette histoire et de la débiter lui-même sans autre examen (2). Les modernes ornithologistes ont mieux fait d'en douter, puisqu'il est évident que c'est une erreur fondée, ainsi que

---

(1) Ælianus de natura anim. lib. I, cap. 49.

(2) Est ejus volatus insolens ...... summa admiratione dignus, retrorsum nempe, caudam versus eum exerdens. Aldrovandi, ornithol. lib. XII, cap. 14.

tant d'autres, comme dit Buffon, sur quelque fait unique, ou mal vu, qu'on peut se représenter aisément (1).

§. XIX.

Le Martin-Pêcheur, ou *l'Alcyon*.

Cetti, donnant la description de cet oiseau, a cru devoir emprunter le nom italien de *uccello Santa-Maria*, quoiqu'en Sardaigne on lui donne celui de *puzzone de santu Martinu*, c'est-à-dire, de Saint-Martin. Il ajoute aussi, que les Sardes ont pu emprunter des Français cette dénomination d'*oiseau Saint-Martin*, puisque c'est ainsi, dit-il, que cet oiseau est nommé en France (2).

Comment peut-il se faire qu'un naturaliste de notre tems puisse se tromper à ce

---

(1) Buffon, Hist. des Oiseaux, le guépier, tome XII.

(2) Bosa è l' un de' luoghi ove l'uccello è conosciuto ed ha nome, il chiamano uccel di *San-Martino puzzone de Santu-Martinu*, e ben potrebbono è francesi, che trafficaro in bosa, essere stati imostratori dell' uccello, e gli autori del suo nome, poichè i francesi cosi appunto il chiamano *oiseau de Saint-Martin*. Cetti uccelli di Sardegna, pag. 100.

point ? Cetti, qui avait toujours en main les ouvrages de Buffon, pouvait-il ignorer que l'oiseau appelé en France, et de tous les naturalistes modernes, *oiseau de Saint-Martin*, a été rangé parmi les laniers cendrés, espèces d'oiseaux de proie ; et que, par cette raison, Buffon l'a placé auprès de la *soubuse*, à laquelle il ressemble par un grand nombre de caractères et par les habitudes naturelles (1) ?

Pouvait-il ne pas s'appercevoir que la beauté de son *oiseau Santa-Maria*, qu'il décrit par un seul mot d'éclat, et en indiquant quelques grossières fables, que les paysans avaient débitées sur son compte (2), ne pouvait appartenir, en aucune manière, qu'au *martin-pêcheur ?*

Pouvait-il se méprendre aussi, étant italien, sur la dénomination italienne qu'il lui donne, d'oiseau *Santa-Maria*, tandis qu'en Italie on appelle cet oiseau d'un tout autre nom que celui avec lequel il a voulu le présenter (3) ?

---

(1) Buffon, Hist. des Oiseaux, tome I, pag. 300.

(2) Egli è un bel uccello per l'oriental zaffiro, di cui si smalta il dorso. Cetti loc. cit. pag. 191.

(3) Généralement en Italie le martin-pêcheur s'appelle *uccello pescatore*, *piombino*, *picupiolo*, *uccello*

Si

Si Cetti avait eu réellement sous ses yeux l'oiseau dont il parle, au lieu de lui attribuer un faux nom, un nom inconnu parmi les naturalistes, il aurait mieux fait de lui conserver son ancien nom d'*Alcyon*, qui avait été si célèbre chez les Grecs.

Sa plume, toujours prête à saisir avidement tous les traits d'histoire ou de mythologie qui ont rapport aux sujets qu'il traite, aurait sans doute répété que les jours de calme, vers le solstice, où l'air et la mer sont calmes, étaient appelés en Grèce, jours *alcyoniens*; que ces mêmes jours étaient aussi le tems donné à l'*alcyon* pour élever ses petits; que ces oiseaux plaçaient leurs nids sur la mer applanie (1), où Eole enchaînait les vents en faveurs de ses petits enfants; et, enfin, qu'*Alcyone*, sa fille, plaintive et solitaire, semblait encore redemander aux flots son infortuné Ceïx, que Neptune avait fait

---

del paradiso, *uccello della madona*, *pescatore del re*: dans le lac majeur, *citriolo*, et dans la Lombardie même, où Cetti était né, *merlo acquarolo*.

(1) Dies alcynoii appellantur, septem ante brumam, et septem à bruma; ut simonides quoque suo carmine stradidit; cum per mensam hybernum Jupiter bis septem molitur dies teporis. Clementiam hanc temporis nutri-

périr (1). Mais, quittons la fable, et attachons-nous à donner une idée juste de notre martin-pêcheur, que notre naturaliste a manqué de décrire.

Cet oiseau, qui se trouve en Sardaigne, au bord de presque toutes les rivières et des étangs, rivalise en beauté avec le guépier, que nous venons de décrire. Sa longueur ordinaire est de six à sept pouces, sur dix et trois lignes de vol. Ses ailes pliées s'étendent presqu'à la moitié de la queue, qui n'a que quinze lignes de long. Tout le milieu du corps et le dessus de la queue sont teints d'un bleu clair et brillant, qui, aux rayons du soleil, joue le saphir, avec les nuances de l'arc-en-ciel. La tête, le dessus du cou et des ailes sont pointillés d'aigue-marine sur un fond

---

cem sacram variæ et pietæ *alcyoniis* mortales dixere. Aristot. Hist. anim. lib. V. cap. 8.

(1) *Desertas alloquor Ecyonas.* Propert. Ales quæ ad maris scopulos lacrymosa canis fata. Euripid. In Iphigen. Pleramque querelæ ora dedere, sonum tenui crepitentia rostro.

OVID. Metam.

... S' udir l' alcioni alla marina dell' antico infortunio lamentarse.

ARIOSTO.

bleuâtre. Le devant du coû et le dessous du corps sont d'un marron pourpré, qui s'éclaircit vers le milieu du ventre. Le bec est noir, les pieds rouges et les ongles noirs.

Nos paysans attribuent à cet oiseau la vertu de garantir du tonnerre, comme à la chaîne de Francklin, et la propriété d'éloigner tous les insectes qui rongent les draps et les meubles. C'est pourquoi lorsqu'ils en prennent quelques-uns, ils les suspendent dans leurs maisons : mais, bien loin d'avoir cette propriété, l'oiseau disséqué ne sait pas se garantir lui-même ; il devient la pâture des teignes et d'autres insectes destructeurs de plumages.

§. XX.

La Huppe.

La huppe, très-commune en Sardaigne, dans tous les bois, et même dans les jardins fruitiers, y est connue sous le nom de *pupusa* et *pupuxa*, qu'on lui a donné peut-être par la ressemblance d'une tuffe de plumes qu'elle porte sur la tête, de la figure d'un pavôt sauvage, que nous appelons *pupuxa* et *pupusa*. C'est ici encore l'endroit de faire des reproches à la manière singulièrement con-

cise avec laquelle *Cetti* a décrit cet oiseau, pour lequel il n'emploie que deux lignes et demie d'un in-douze qui a beaucoup de marge, pour nous faire savoir que cet oiseau existe en Sardaigne (1). Je vais suppléer à ce défaut, en donnant la description exacte de l'individu, très-familier, que j'ai eu pendant treize mois.

La longueur de cet oiseau était de onze pouces, depuis l'extrémité de son bec jusqu'à celle de la queue, sur dix-huit pouces de vol. Les ailes pliées n'arrivaient pas à la moitié de la queue; les plumes qui couronnaient sa tête en forme de huppe, ou pour conserver l'origine de notre dénomination, en forme de pavot, sont d'un rouge lustré, éclairci à leur bout et terminé par une tache noire qui avait tout au tour quelques piqûres blanches. Cette huppe étoit composée d'un double rang de plumes de la hauteur de deux pouces et demi, inclinées ou couchées en arrière, lorsque l'oiseau se trouvait en

(1) La Bubbola finalmente è volgarissima per queste selve, conosciuta da ognuno e da ognuno chiamata Pupusa. Cetti uccelli, pag. 101. Il est très-facile de faire des ouvrages à si peu de frais, et de se faire passer ensuite pour naturaliste.

repos, mais qu'il relevait à volonté, lorsqu'il était affecté par quelque objet (1).

La tête, la gorge, le cou et la poitrine étaient d'un gris tacheté de rougeâtre : le haut du dos et les petites couvertures des ailes d'un gris sans mélange : le bas du dos, les plumes scapulaires, les moyennes et les grandes couvertures des ailes variées alternativement par de larges bandes brunes, blanches et rougeâtres : les pennes des ailes et de la queue noires, traversées par des taches blanches. Son bec, qui avait deux pouces et demi de longueur, était menu, effilé et un peu courbé en arc, de la couleur de chair à son origine, et noirâtre dans le reste de sa longueur : les pieds et les ongles bruns.

Suivant Buffon, la nourriture ordinaire de cet oiseau, dans son état de liberté, sont les insectes en général. Le mien, que je commençai par nourrir de mouches et de teignes dont il était très-avide, finit par manger de tout ce que je lui présentais ; mais il préférait toujours la viande crue à tout autre

(1) Cette hupe avait déjà frappé les yeux de Pline. Avis crista visenda plicatili, contrhaens eam subrigensque per longitudinem capitis. Hist. Nat. lib. X. ca. 29.

met : il mourut d'une indigestion, après avoir mangé un bon morceau de viande de sanglier rôti.

§. XXI.

La poule.

Je n'emploierai pas certainement dix pages entières comme Cetti, a fait pour apprendre de quelle manière on vend les poules et les poulets en Sardaigne ; et quels seraient les moyens d'augmenter chez nous leur production qui n'est pas proportionnée à la richesse du sol qui pourrait en nourrir un plus grand nombre. Je me bornerai à dire que notre poule est de l'espèce ordinaire qui se trouve partout ; elle est cependant très-grosse, puisqu'il s'en trouve régulièrement du poids de six à sept livres. Il paraît qu'elle est de la même espèce que celle de Padoue. Le coq et le dindon ne présentent non plus aucune particularité remarquable qui puisse leur mériter une description détaillée.

§. XXII.

La petite Outarde ou *la Canepetière.*

Cet oiseau, cru si rare par la plûpart des ornithologistes, est connu en Sardaigne sous

trois noms différens, tous analogues aux endroits qu'il habite. Les Sassarais l'appellent *Giadinna di campu*, c'est-à-dire, poule des champs : les Oristanais, *pidrasciu* et *pittarra*, c'est-à-dire, habitant des lieux pierreux (1) ; dans les autres pays il porte le nom de *pudda campiana*, poule champêtre. Buffon paraît croire que la France est le seul climat propre et le seul pays naturel de cet oiseau (2), mais les raisons qu'il en donne ne paraissent pas suffisantes pour faire adopter son opinion.

---

(1) A peu près comme Salerne dit qu'on la nomme dans la Beauce, canepetrace, et ses petits *petraceaux*, parce qu'ils se plaisent dans les terreins maigres et pierreux Salerne, Hist nat. des Oiseaux, pag. 155.

(2) Voilà donc la Pologne, la Suède, la Grande-Bretagne, l'Allemage, la Suisse et l'Italie à excepter du nombre des pays de l'Europe où se trouve la petite outarde ; et ce qui pourrait faire croire que ces exceptions sont encore trop limitées, et que la France est le seul climat propre, le seul pays naturel de cet oiseau, c'est que les naturalistes français sont ceux qui paraissent le connaître mieux, et presque les seuls qui en parlent d'après leurs propres observations, et que tous les autres, excepté Klein, qui n'en avait vu qu'un, n'en parlent que d'après Belon. Buffon, Hist. des Ois. tome III, pag. 70, éd. cit.

Mauduyt, dans son ornithologie insérée dans l'Encyclopédie méthodique, s'explique à ce sujet dans les termes suivans : « il paraîtra » sans doute extraordinaire qu'un oiseau, » connu dans quelques provinces de la » France, où il n'est que de passage et où il » est assez commun pour qu'en une matinée » d'un jour de marché, on en ait fourni cinq » à la personne qui m'en a rapporté du » Berri, et qu'elle en ait refusé plusieurs » autres ce même jour, ne soit pas connu » dans les autres provinces du royaume, ni » dans les contrées limitrophes de l'Europe : » où donc est la retraite de cet oiseau en » hiver? comment se cache-t-il dans son » passage et dérobe-t-il sa marche? ce sont » autant de questions dont la répónse fondée » sur l'observation, manque à l'histoire de » cet oiseau (1).

Il y a long-tems que Rédi a parlé de cet oiseau dans son ouvrage d'expériences sur les insectes, dont il indique l'existence en Italie sous le nom de *gallina pratajuola*, c'est-à-dire, poule des prés, ce qui équivaut à l'*anas campestris*, et *pratensis gallica*

---

(1) Encyclop. méth. Hist. nat. des Ois., tome II, prem. part. (*V. otuarde.*)

des naturalistes. Buffon a donc eu tort d'exclure entièrement la petite outarde de l'Italie, puisqu'elle y étoit connue et déjà désignée par ses naturalistes.

Quant aux questions faites par Mauduyt, je puis satisfaire à ses souhaits, en l'assurant que cet oiseau est constamment sédentaire en Sardaigne, où il niche et où il est pris très-souvent au milieu de l'hiver; et que par conséquent il est naturel à notre climat qui lui sert de retraite ordinaire, s'il est vrai qu'il aime à voyager et à passer d'un pays à l'autre. La description suivante prouvera si c'est la canepétière des français que nous possédons si abondamment en Sardaigne.

La longueur de son corps depuis l'extrémité du bec jusqu'à celui de la queue est de dix-sept pouces et quelques lignes, sur deux pieds et huit pouces et demi de vol. Ses ailes pliées n'arrivent qu'un peu au-delà des trois quarts de la longueur de la queue. Le mâle se distingue de la femelle par un double collier blanc et par quelques autres variétés dans les couleurs, celles de la femelle étant plus brillantes, contre l'ordinaire des oiseaux; mais celles de la partie supérieure du corps sont presque les mêmes

dans les deux sexes, et sont beaucoup moins sujettes à varier dans les différens individus.

Le mâle a le dessus de la tête couvert de plumes noires, marquées d'une ligne rougeâtre sur la longueur de la tige. Les côtés de la tête et de la gorge sont d'un rouge-clair tacheté de noir; le dos, les plumes scapulaires, les petites couvertures du dessus des ailes et de la queue et le croupion sont d'une couleur fauve, taché en zig zags, de noir, de rouge et d'un peu de blanc. Les grandes couvertures de dessus la queue, la poitrine, le ventre et la partie des jambes, qui est couverte de plumes, sont blanches: les grandes couvertures du dessus des ailes sont noirâtres terminées de blanc; le bec est d'un gris-brun; le bas des jambes et des pieds, tout-à-fait ressemblans à ceux de la poule, sont gris.

La femelle a le dessus de la tête varié de noir et de rougeâtre: le cou est d'un fond rouge marqué de brun sur le milieu de chaque plume; la gorge d'un blanc rougeâtre; la gorge, la poitrine, les pennes de la queue et des ailes d'un blanc roussâtre variés de bandes noires, tant la tête du mâle que celle de la femelle sont parfaitement semblables à celle d'une poule ordinaire.

Linnée, mettant ensemble sous l'article d'*Otis* l'outarde et la canepetière, attribue à toutes les deux la langue fourchue, *lingua bifida*. Buffon a contredit ouvertement cette observation (1). Je ne puis rien dire sur la langue de l'outarde que ce naturaliste prétend être dure et pointue par le bout, puisque je n'ai pas encore eu occasion de l'observer ; mais je puis assurer, d'après l'examen de plusieurs canepetières que j'ai eues sous mes yeux, que la langue de cet oiseau est parfaitement fourchue de la manière que Linnée l'a dit.

§. XIII.

La Perdrix.

De toutes les espèces de perdrix dont Buffon nous a laissé une histoire très-complette, il n'existe en Sardaigne que celle à laquelle il a donné le nom de perdrix rouge d'Eu-

---

(1) Cette langue est dure et pointue par le bout; mais elle n'est pas fourchue, comme l'a dit Linnæus, trompé sans doute par une faute de ponctuation qui se trouve dans Aldrovande, et qui a été copiée par quelques autres. Buffon, Hist. des Ois. tome III, pag. 35, édit. cit.

rope, et que les Sardes appellent *perdizi* et *pradixi*. Mais ce défaut d'espèces est compensé abondamment par la quantité prodigieuse que nous en avons.

S'il est vrai ce qu'Athenée nous a transmis, qu'une seule paire de perdrix portée dans la petite île d'*Anaphe* (aujourd'hui Nanfio), y pullula tellement, que les habitans furent sur le point de leur céder la place (1) : si on ne peut pas mettre en doute ce que Tournefort a confirmé à ce sujet, que ce séjour leur est si favorable qu'encore aujourd'hui l'on est obligé d'y détruire les œufs par milliers vers les fêtes de Pâques, de peur que les perdrix qui en viendraient ne détruisissent entièrement les moissons ; et que ces œufs, accommodés à toutes sauces, nourrissent les insulaires pendant plusieurs jours (2) ; il faut convenir aussi que le climat de la Sardaigne est des plus propres à la propagation de cet oiseau, car effectivement l'abondance en est telle, depuis plusieurs siècles, que les statuts de la ville de Sassari, prévoyant qu'on pouvait commettre

(1) Athén. Deipnosoph, lib. IX.

(2) Tournefort, Voyage du Levant, tom. I, pag. 275.

des abus, ou que l'on en avait déjà commis sur la vente des perdrix qu'on y considère comme viande ordinaire soumise à un tarif de la police, avait déjà ordonné dès 1322, qu'une perdrix ne put être vendue au marché plus de quatre deniers (3). Aujourd'hui que l'observation de cette loi municipale n'est plus en vigueur, une perdrix des plus grosses n'est jamais vendue plus de deux sous et demi de notre monnaie.

Ceux qui jugent de la bonté d'une chose par la cherté du prix, comme Martial l'a très-bien remarqué à propos des perdrix (4), croiront, sans doute, que celles que nous avons en Sardaigne doivent être moins bonnes, parce qu'elles sont à si bon marché; mais il est démontré, par l'expérience, que si leur qualité n'est pas meilleure que celle du continent, elles sont au moins d'une égale bonté. Quant à l'abondance, il suffira de dire que, dans le Campidano, où on a la

---

(1) Nullus vendat in Sassari, vel districtu perdices ultra denarios quatuor unam. Stat. Cir. Sassar. anni 1322, c 4.

(2) Carior est perdix, sic sapit illa magis. Martial Xenia 73.



coutume de les prendre au filet (1), il n'est pas rare qu'on en attrape jusqu'à cinq cents dans un jour. Cetti assure, de plus, que deux chasseurs qu'il avait connus particulièrement à *S. Giovanni di Sinis*, en avaient tué, à coups de fusil, dans un seul jour, cent-sept.

A la bonté de nos perdrix répond la grosseur, qui en augmente l'utilité pour la subsistance de l'homme. Le poids ordinaire d'une bonne perdrix est de quatorze à seize onces; sa longueur, depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, est de dix-sept pouces. Son bec est rouge comme du corail; les jambes et les pieds également rouges, mais d'une couleur moins vive.

Les caractères qui distinguent cet oiseau des autres sont si connus, que je crois superflu de les indiquer. Je dirai seulement que le mâle se distingue de la femelle par un éperon obtus qu'il a à chaque pied, et par une marque noire, en forme de croissant, qu'il a sous le ventre, et que la femelle n'a pas. Le chant du mâle est aussi plus fort et plus traînant que celui de la femelle, et par conséquent plus

---

(1) Ce filet est à peu près le même dont on use en France, appelé *la tonelle*.

aigre et plus ressemblant au bruit d'une scie ; ce qui a engagé les mythologistes à imaginer que l'inventeur de cet instrument, si désagréable à l'ouie, avait été métamorphosé en perdrix (1).

§. XXIV.

La Caille.

La caille est connue en Sardaigne sous le nom de *circuri*, qu'on lui donne dans la partie méridionale de l'île, et de *trespodres* ou *trepedré*, dans la partie septentrionale. Cet oiseau ne présente chez nous aucune particularité différente de celles qui sont connues dans toute l'Europe, comme oiseau de passage ; ainsi je crois inutile d'en donner une description, qui n'aboutirait, tout au plus, qu'à répéter ce que les ornithologistes ont écrit à ce sujet.

Les auteurs de la Zoologie Britannique

---

(1) Ovid. Métamorphos. lib. VIII, 3, ibid.

Hunc miseri tumulo ponentem corpora nati,
Garrula ramosa prospexit ab ilice perdix :
.... Ferroque incidit aceto
Perpetuos dentes ; et serræ reperit usum,
Primus, etc.

assurent qu'une partie seulement de celles qu'on voit en Angleterre quitte entièrement l'île, et que l'autre partie y reste, en se contentant de changer de quartier (1). Je rapporte cet exemple pour appuyer l'observation que j'ai faite en Sardaigne, où une partie des cailles séjourne toute l'année, sans chercher à passer les mers.

§. XXV.

Le Pigeon.

La quantité prodigieuse de pigeons sauvages dont nos bois et nos rochers sont remplis, dans toutes les saisons de l'année, est peut-être la cause du peu de soin que les Sardes mettent à établir des colombiers dans leurs maisons, comme on le fait dans les autres pays du continent; aussi voit-on rarement, en Sardaigne, le pigeon domestique, auquel on donne le nom de *Columba.*

Le pigeon sauvage, ou le *biset* des naturalistes, et suivant Buffon, le pigeon dans l'état libre, ou probablement la souche de

(1) Bristich, zoology, pag. 87.

toutes

toutes les variétés de cette espèce, produites par la domesticité, est connu, en Sardaigne, sous deux noms différens. Celui qui habite ordinairement les bois est appelé *Tidòne*, dans la partie septentrionale de l'île, et *Tidus*, dans la partie méridionale ; l'autre, qui n'habite que les rochers au bord de la mer, ou ceux de terre, porte le nom de *columba aresta*, c'est-à-dire, sauvage. Quoique d'un nom différent, et habitans de deux endroits divers, ces deux pigeons ne sont pas moins de la même espèce.

La longueur ordinaire, depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue, est de douze à quatorze pouces ; leurs jambes sont d'un rouge écarlate, le bec noir, les narines blanchâtres. La couleur dominante du plumage est cendrée, tirant sur le bleu. La gorge est changeante, d'un vert doré assez brillant ; le croupion est couvert de plumes blanches ; les ailes sont cendrées, mais traversées par une double bande noire. La queue est également cendrée, mais noire dans son extrémité.

Ces pigeons sont si faciles à prendre par nos chasseurs, principalement en hiver, qu'on en voit très-souvent des charrettes

remplies, apportées au marché de Cagliari, où on les vend à deux sous la pièce.

§. XXVI.

La Tourterelle.

Nous n'avons en Sardaigne qu'une seule espèce de tourterelle sauvage, connue sous le nom de *Turtura*. Cet oiseau n'est que de passage chez nous, où il arrive au commencement d'avril, et en part au commencement de septembre.

Il a onze pouces, du bout du bec jusqu'à celui de la queue, sur un pied et huit pouces de vol; et ses ailes pliées ne s'étendent qu'aux trois quarts de la longueur de sa queue. Le dessus de la tête et le haut du cou sont cendrés; le dos, le croupion, et le dessus de la queue sont bruns; les couvertures des ailes sont variées de brun foncé et de rougeâtre; le devant du cou et le haut de la poitrine sont d'une couleur rougeâtre: le bas de la poitrine et les côtés sont gris-brun; le ventre, les couvertures du dessous de la queue et les jambes sont blanches; les pennes des ailes sont brunes, bordées de blanc à l'extrémité; celles de la queue, en dessus, sont d'un gris-

brun, terminé de blanc. L'iris est jaunâtre ; le bec d'un brun bleuâtre, les pieds rouges et les ongles noirs.

§. XXVII.

L'Alouette.

Quoique l'alouette soit trop connue pour qu'il soit nécessaire de la décrire, je crois cependant à propos de donner une idée des différentes espèces comprises dans son genre, et que nous avons abondamment en Sardaigne.

La première qui se présente est la calandre, connue en Sardaigne par le même nom. Cette espèce, qui est la plus grande des alouettes, est sédentaire, et habite régulièrement toutes les contrées de l'île; ce qui est contraire à l'opinion de Linnée, qui la croit seulement familière à l'Afrique et à l'Amérique (1). Mais Buffon, qui a été plus exact à s'assurer des faits, a reconnu que cet oiseau se trouvait en Italie, vers les Pyrénées et en Sardaigne (2).

---

(1) Habitat in America et Africa. Linn. in System. nat.

(2) A l'égard de l'Allemagne, de la Pologne, de la



Trois caractères distinguent particulièrement la calandre des autres alouettes; savoir, la grosseur de son corps, celle de son bec, et le collier noir qu'elle a autour du cou. Sa longueur ordinaire est de sept pouces et demi, depuis le bout du bec, qui a neuf lignes, jusqu'à l'extrémité de la queue; de deux pouces et un tiers, sur treize pouces et demi de vol. Tous les champs à blé de la Sardaigne abondent de calandres; elles y sont sédentaires et y font leurs nids à terre comme les autres alouettes. La calandre sarde est conforme à l'*alauda magna* de Linnée, que Catesby avait vu en Amérique, quant à sa grosseur, égale à celle d'une grive, *magnitudine turdi*, de même qu'au collier, dont nous avons parlé, *pectus macula magna nigricante lunari;* mais elle en diffère considérablement par son plumage.

La partie inférieure de notre espèce est tout-à-fait blanche, tandis que celle de Linnée l'a très-jaune, *corpus.... totum subtus flavissimum.* La nôtre a une seule des

---

Suède et d'autres pays du Nord, il ne paraît pas qu'elle (la candre) y soit fréquente : on la trouve en Italie, vers les Pyrénées, en Sardaigne. Buffon, Hist. des Ois. tome IX, pag. 75, éd. cit.

pennes qui couvrent la queue de chaque côté, blanche, tandis que la sienne en a trois de chaque côté, qui ont cette couleur, *rectrices tres laterales maximam partem albœ*. Mais quoique cette variété soit constante, je n'ose pas prononcer pour cela qu'elle soit d'une espèce différente, car la diversité du climat a pu opérer cette altération de couleurs.

Nous avons aussi une autre espèce d'alouette à laquelle les Sassarais, qui appellent la première ci-dessus *calandra reale*, donnent le nom simple de *calandra*; mais les habitans de la partie méridionale de l'île la nomment *pispanti*. Ayant observé dans cet oiseau la même figure et toutes les habitudes de la calandre, quoiqu'il soit un peu plus petit, je le regarde comme une variété de l'espèce précédente, quoiqu'en dise Cetti, qui en forme une espèce différente sous le nom de *panterana*, sans en donner aucune raison.

Le nom d'*accucadita*, que les Sardes donnent à une autre espèce d'alouette, est pris de celui d'*accucare*, qui exprime l'action de se percher, le caractère le plus remarquable de cet oiseau étant celui de se percher partout où il se trouve au moindre bruit qu'il entend.

Cette habitude, jointe à la couleur de son plumage ; à la longueur de son corps qui est de six pouces sur neuf de vol, à la queue un peu fourchue, composée de douze pennes et qui dépasse les ailes d'environ treize lignes ; à son chant qui ressemble beaucoup à celui du rossignol, fait juger que notre *accucadita* n'est que le *cujelier* décrit par Buffon, ou l'*alauda arborea* des naturalistes.

L'*alauda pratensis* de Linnée, ou la *farlouse* de Buffon, se trouve aussi abondamment en Sardaigne, tant en hiver que dans la belle saison, et par conséquent elle est sédentaire. Les Sardes n'ayant pas donné un nom particulier à cette espèce d'alouette, on lui donne le nom italien de *lodola pratense.*

Une autre espèce d'alouette, qui se trouve aussi communément chez nous, est la *spipolette* des Florentins, à laquelle Buffon a conservé son nom. Elle est aussi sédentaire en Sardaigne que les autres espèces, desquelles elle diffère par ses propres caractères distincts, ainsi que par le nom qu'on lui donne de *piuli.*

§. XXVIII.

La Grive.

Des quatre espèces de grive qu'on trouve en Europe nous n'en connoissons que deux en Sardaigne ; ce sont celles que Buffon à décrites sous les noms de *draine* et de *litorne*.

La draine qui est le *turdus major maximus viscivorus* des naturalistes, est appelée par les Sardes, *turdu suerinu*, parce qu'elle habite, de préférence, sur les arbres de liége qui portent le nom de *sueru*. Les naturalistes anciens regardaient la draine ou leur *viscivore* comme un oiseau de passage ainsi que toutes les autres espèces de grives (1) : mais les modernes ornithologistes ont prouvé, par l'expérience, que cet oiseau est presque partout sédentaire, du moins dans la plus grande partie de l'Europe.

Nous le voyons aussi en Sardaigne dans toutes les saisons de l'année et dans tous les endroits de l'île très-abondamment.

---

(1) Arist. Hist. animal. lib. VIII, cap. 16. Plinius, Hist. nat. lib. X, cap. 24. Varro de re rustica, lib. III, cap. 5.

La litorne, connue des anciens sous le nom de *turdus pilaris*, parce qu'elle a autour du bec des espèces de poils ou des barbes noires qui reviennent en avant, et qui sont plus longues que dans la draine, n'est qu'un oiseau de passage en Sardaigne où on l'appelle *turdu*.

Outre ce nom il en a un autre qui lui est commun avec d'autres oiseaux, tels que la draine et le merle, que l'on vend ensemble morts, et qui leur vient probablement de la couleur pâle de la graisse dont ils sont couverts; ce nom est *smortitu*, expression empruntée probablement de Martial, qui donnait la préférence aux grives lorsqu'elles étaient de cette couleur (1).

Pour avoir une idée de l'abondance de ces grives, que l'on prend chez nous pendant les mois d'hiver, par le moyen des filets placés dans les bois, au travers des arbres, il suffira de dire qu'on a coutume de les vendre mortes enfilées par le bec, au nombre de huit, pour le prix de cinq sous chaque paquet, auquel on donne le nom de *taccola*.

---

(1) Si mihi picena turdus palleret oliva. Martial. lib. IX, cap. 159.

Quelquefois, après avoir fait bouillir quelque tems ces oiseaux, on les enduit de graisse de cochon, et on les enferme dans des barils, pour les conserver toute l'année, ou les envoyer à l'étranger.

C'est au commencement de l'automne que cet oiseau arrive en Sardaigne, du côté de la Toscane et de la Romagne. Il y arrive très à propos pour s'engraisser promptement, puisqu'il y trouve prêtes les graines du lentisque, les olives, le genièvre, le myrthe, le laurier et tant d'autres fruits ou baies sauvages dont nos bois et forêts sont remplis.

§. XXIX.

Le Merle.

Quoique le merle s'éloigne du genre des grives, non-seulement par la couleur du plumage et par la différente livrée du mâle et de la femelle, mais encore par le chant dont tout le monde connaît la différence, et par quelques-unes de leurs habitudes, il est cependant compris en Sardaigne, mais seulement le merle ordinaire, sous le nom général de *smortitu*, qui est aussi commun aux grives, en conservant néanmoins l'autre

dénomination de *merula*, sous laquelle il est aussi généralement connu.

Sous cette dénomination de *smortitu*, le merle mérite la préférence sur les autres grives, comme ayant la chair plus délicate, la graisse plus assaisonnée et d'un goût plus exquis : aussi, dans la vente des *smortiti* on met toujours quelques merles parmi les autres grives qui composent la *taccola* pour en augmenter le prix. C'est peut-être parce que le merle est sédentaire en Sardaigne, que sa chair est plus agréable au goût, puisqu'il a tout le tems de s'engraisser à son aise, sans être exposé aux fatigues du voyage.

Tout le monde connaît assez la figure, le plumage, le chant et les autres habitudes du merle ordinaire pour que je me dispense d'en donner la description. Pline prétend que le plumage du merle change de couleur en hiver et prend du roux (1). Un des meilleurs naturalistes italiens, *Olina* (2), dit que cela arrive en automne : soit que ce change-

(1) Merula ex nigra rufescit. Plin. His. nat. lib. X, cap. 29.

(2) Olina uccelliera, pag. 29.

ment de couleur soit un effet de la mue, ou de toute autre cause naturelle, le fait est constant en Sardaigne, où la couleur de cet oiseau change en noir-roux, en automne, et ne reprend le noir foncé que vers le mois de mars.

Un merle blanc a passé parmi les anciens pour une rareté, digne d'être présentée à un héros, ou à un bienfaiteur de l'empire, qui pouvait mériter la reconnaissance des romains (1); Aristote a cru que cet oiseau, né en Arcadie, était une merveille toute particulière au mont Cillène (2) : son existence n'est plus si rare, ni réservée à une seule contrée, depuis que les naturalistes modernes l'ont découvert dans plusieurs endroits de l'Europe; tels que la Savoie, l'Auvergne, la Silésie, les Alpes, les Appenins et la Sardaigne (3).

C'est dans cette dernière où j'ai vu deux merles blancs comme la neige, dont

---

(1) Varro de re Rustica, lib. III, cap. 9.

(2) Circa cillenam arcadiæ familiare, nec unquam alibi nascens. Aristot. Hist. animal. lib. IX, cap. 19. Pline n'a fait que copier ce passage d'Aristote pour dire la même chose. Hist. nat. lib. X. cap. 30.

(3) Willughby, ornithol. pag. 140.

les becs et les yeux étaient rougeâtres ; mais du reste parfaitement conformes au merle noir, soit pour la forme du corps, soit pour les habitudes ; preuve évidente que le merle blanc n'est qu'une dégénération de la couleur noire du merle ordinaire.

Tel est le sentiment de Buffon, qui s'explique, à ce sujet, dans les termes suivans : « Quoique le merle ordinaire soit l'oiseau » noir par excellence, et plus noir que le » corbeau, cependant on ne peut nier que » son plumage ne prenne quelquefois du » blanc, et que même il ne change en entier » du noir au blanc, comme il arrive dans » l'espèce du corbeau et dans celle des cor- » neilles, des choucas et de presque tous les » autres oiseaux, tantôt par l'influence du » climat, tantôt par d'autres causes plus par- » ticulières et moins connues (1). »

La Sardaigne possède aussi le merle d'eau, le long des rivières, principalement du côté de *Cagliari*, où il est très-commun et sédentaire, sous le nom de *Mirla de Riu* et *Merula di Riu*. Quoique cet oiseau n'ait ni le bec ni les pieds du merle ordinaire, et au-

---

(1) Buffon, Hist. des Ois. tom. VI, pag. 13, éd. cit.

cune de ses habitudes, puisqu'il en suit de totalement opposées, l'usage a néanmoins consacré pour lui, d'après sa taille et la couleur noire de son plumage, un nom qui en donne une très-fausse idée.

C'est à cause de cette dénomination, quoiqu'improprement donnée, que j'indique cet oiseau parmi les merles. Mauduyt a fait de même, dans son Ornithologie, où il en donne un excellent détail, malgré le sentiment dans lequel il était que cet oiseau n'occupait pas justement sa place parmi les merles. Mais au lieu de s'étonner, comme il dit, *qu'aucun ornithologiste n'ait encore proposé ce changement nécessaire*, il me paraît qu'il aurait dû le faire lui-même, s'étant trouvé avec tous les moyens et dans l'occasion de l'exécuter, puisqu'il traitait la matière en grand; et d'autant plus qu'il a écrit après les ornitholistes qui l'avaient déjà placé parmi les oiseaux plongeurs, et après Buffon, qui le premier a détaillé la marche de cet oiseau sous l'eau.

Cetti, nonobstant la méthode qu'il avait adoptée depuis le commencement de son ouvrage, de diviser ses oiseaux en terrestres et en aquatiques, a cru devoir détacher le merle d'eau, qu'il appelle *merla acquajuola*,

et le mettre dans la classe des étourneaux, par la seule raison, dit-il, que Linnée l'indique sous le nom de *sturnus niger pectore albo*; et cela, en avouant lui-même d'y trouver peu de ressemblance avec les premiers (1). Cetti aimait donc en imposer à sa plume, en lui faisant écrire ce qu'il ne croyait pas lui-même; et, dans ce cas, je crois qu'il aurait mieux fait de classer sa *merla acquajuola* parmi les lavandières, puisque le même Linnée l'avait déjà appelée *Motacilla pectore albo*, *corpore nigro* (2).

Nous connaissons aussi, en Sardaigne, deux espèces d'oiseaux que Cetti appelle solitaires, avec la distinction de solitaire bleu et de solitaire noir. Je suivrai la méthode de Buffon, qui a classé ces deux oiseaux parmi les merles, sous le nom de merle bleu et de merle solitaire.

Le merle bleu se trouve abondamment dans nos îles adjacentes de la Madeleine et

---

(1) La merla acquajuola, la unisco allo stornello a cui la unisce Linneo con il nome di *sturnus niger pectore albo*, benchè in verità io trovi assai scarsa somiglianza. Cetti uccelli di Sardegna, pag. 187.

(2) Linnæus Fauna svevica, n. 216.

de Saint-Etienne, ainsi que dans les lieux et rochers escarpés du continent de l'île, où il niche et se tient pour l'ordinaire. La teinte de la partie supérieure de son corps, y compris la tête, est d'un bleu obscur; celle de la partie inférieure est plus claire; les pennes de la queue sont noirâtres; celles des ailes un peu brunes avec quelques petites taches blanches vers l'extrémité; les yeux entourés d'un cercle jaune; le dedans de la bouche jaunâtre, le bec et les pieds noirs.

Le merle solitaire y est connu dans plusieurs endroits de l'île, comme à *Sassari*, sous le nom de *solitariu*. L'on entend les bois résonner partout du chant de cet oiseau, qui a une voix facile, pure et légère. Il est en effet, par cette qualité, si généralement estimé que, suivant Hasselquist, il se vend à Constantinople et à Smyrne, de cinquante jusqu'à cent piastres (1). Mais son chant est encore plus agréable lorsque, réduit en état de domesticité, ce qui est très-facile, on a l'adresse de lui apprendre à chanter avec art, cet oiseau étant susceptible d'instruction,

---

(1) Venditur Constantinopoli et Smyrnæ interdum à 50 ad 100 piastris. Hasselquist in actis Upsal. Annorum 1740 et 1750.

et la souplesse de son organe se prêtant à tout, soit aux airs, soit aux paroles; car il apprend aussi à parler. Il chante même pendant la nuit, dès qu'il voit la lumière de la chandelle ou les rayons de la lune.

Cet oiseau est un peu moins gros que le merle ordinaire; mais il a le bec plus fort et plus crochu par le bout, et les pieds à proportion plus courts. Sa longueur ordinaire est de huit à neuf pouces, du bout du bec jusqu'à celui de la queue, sur douze à treize de vol. Les ailes repliées s'étendent un peu plus de la moitié de la queue; le plumage est d'un brun foncé avec quelques petites taches blanches: la partie inférieure de la gorge et la poitrine sont tachetées de jaune; l'iris est jaune orangé; les bords du bec échancrés, près de la pointe, comme dans les merles; l'intérieur de la bouche, jaune.

Quoiqu'habitant des bois, le merle solitaire s'approche sans crainte des lieux fréquentés; il niche sur les tours et sur les toits des villes, où il reste toute l'année comme dans les campagnes; il ne va jamais en troupe ainsi que tant d'autres espèces d'oiseaux, et on le voit toujours seul, peut-être pour ne pas démentir le prophète qui paraît avoir parlé

parlé de cet oiseau lorsqu'il dit : *vigilavi, et factus sum sicut passer solitarius in tecto* psalm 101.

§. XXX.

L'Étourneau.

Cet oiseau, très-commun et répandu d'une extrémité du globe à l'autre, est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en faire une description détaillée. Son plumage, qui varie comme celui de plusieurs espèces d'oiseaux, par des causes particulières et individuelles, a donné lieu en Sardaigne, à croire que nous avions deux espèces d'étourneau différentes ; mais leurs caractères et leurs habitudes étant constamment égales et communes, il faut convenir que les différences apparentes que l'on remarque et qui ont produit les différentes dénominations vulgaires, ne sont que des variétés simples et insuffisantes pour produire une diversité d'espèces.

Tels sont les étourneaux qui habitent constamment notre île. L'un est parfaitement noir avec quelques petits points blancs autour du cou et de la partie inférieure de la poitrine, et auquel nous donnons le nom de *struneddu negra* et qui paraît être le *sturnus*

rostro flavescente, *corpore nigro*, *punctis albis* de Linnée : il a le plumage tout pointillé de blanc rougeâtre sur un fond brun changeant en vert foncé, avec des reflets plus clairs, et un mélange de pourpre; on l'appelle en Sardaigne *struneddu pinctu ou grandinadu*, c'est-à-dire *peint* ou *grêlé*. Au reste, tous les deux sont d'une forme alongée, de huit pouces et demi, du bout du bec à celui de la queue, sur quatorze pouces et six lignes de vol.

§. XXXI.

Le Gros-bec.

La grosseur extraordinaire du bec, en proportion du corps, est peut-être l'origine de la dénomination presque générale de cet oiseau. Tel est du moins en Sardaigne son nom comme en Français, puisque nous l'appelons *picu grossu*, c'est-à-dire, gros bec. Les Sassarais cependant, n'ayant aucun égard à ce caractère distinctif de son bec, n'ont considéré que la grande uniformité des couleurs du plumage de cet oiseau avec celui du *pinson*, qu'on appelle *alipintu* en langue du pays ; et sur ce principe, le croyant plus gros que celui-ci, ils ont donné au premier

le nom de *re d'alipinti*, c'est-à-dire, *roi des pinsons ;* ce qui s'accorde avec la notice donnée par Buffon, que dans le Maine on l'appelle aussi *pinson royal*, ainsi qu'en Saintonge *gros pinson* ou *pinson d'Espagne.*

Cet oiseau a le bec haut à sa racine ; de huit lignes et demi sur trois lignes et trois quarts de longueur. Cette grosseur de bec est bien remarquable sur un corps, qui n'a que six pouces et neuf lignes de long, depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue. La couleur du dessus de la tête et des joues est d'un marron clair ; le dessus du cou cendré ; le dos et les plumes scapulaires d'un marron foncé : le croupion grisâtre ; le dessus de la queue marron ; la gorge et le tour des yeux noirs : le devant du cou, la poitrine et le ventre sont d'un fauve vineux : le reste du dessous du corps blanc. Les petites couvertures sont noirâtres, les grandes sont noires changeantes en violet. La queue est brune au milieu, noire sur les côtés, terminée de blanc. L'iris est cendré, le bec gris-rougeâtre, les pieds et les ongles couleur de chair.

Cet oiseau est sédentaire en Sardaigne, mais on en voit moins en hiver ; preuve qu'il y en a un passage toutes les années.

§. XXXII.

Le Verdier.

La quantité d'orangers et de citroniers que produit la Sardaigne est peut-être la cause de l'abondance du verdier. Il y est sédentaire, puisque c'est sur ces arbres que cet oiseau se plait de vivre et de nicher. C'est par la couleur verdâtre de son plumage qu'il a reçu partout le nom de verdier, et c'est pour la même raison qu'on l'appelle chez nous *verdone*.

Sa longueur totale est de cinq pouces et demi sur neuf pouces de vol. Tout le dessus de son corps est vert d'olive, mêlé d'une légère teinte de cendré : le dessous de la gorge et de la poitrine, sont d'un vert mêlé de jaunâtre : le bas ventre est blanc-jaunâtre ; la queue est un peu fourchue : la partie supérieure du bec est brune, l'inférieure blanchâtre ; les pieds couleur de chair, les ongles bruns.

Cet oiseau est très-facile à élever : il imite le chant des serins, avec lesquels il s'accouple facilement, d'où résultent des serins verdâtres ; ils sont les plus estimés, à cause de la force et de l'éclat de leur chant.

§. XXXIII.

Le Proyer.

Si les Italiens ont eu raison de donner le nom de *strilozzo* (1) au proyer des Français, à cause du cri désagréable qu'il répète toujours en prononçant *tirter tireiitz*, *tirter tireiitz*, les Sardes n'en ont pas moins eu de lui donner celui de *macottu*, c'est-à-dire, *petit fou*, puisqu'en se perchant sur les branches isolées des arbres, à découvert, et en criant sans cesse, depuis le matin jusqu'au soir, il donne dans tous les pièges, par une espèce d'insouciance de lui-même et de sa propre conservation, et c'est assurément la plus grande marque de folie, même dans les animaux.

Sa longueur ordinaire est de sept pouces et demi, de l'extrémité du bec à celle de la queue qui est un peu fourchue, et dépasse les ailes de dix-huit lignes. Son vol est de onze pouces un tiers. Le dessus de la tête et de son corps sont variés de brun et de rouge :

(1) Probablement du verbe *strillare* ou *stridere*, c'est-à-dire, *crier* avec force.

la gorge et le tour des yeux, d'un roux-clair : la poitrine et tout le reste du dessous du corps d'un blanc jaunâtre, tacheté de brun clair, sur la poitrine et les côtés : le bec et les pieds d'un gris-brun. Cet oiseau est sédentaire chez nous et il y abonde dans tous les endroits de l'île.

§. XXXIV.

Le Pinson.

De toutes les espèces de pinson, dont les ornithologistes modernes ont rendu compte, nous ne connaissons, en Sardaigne, que le seul pinson commun, sous le nom d'*alipintu*. Cet oiseau y est permanent, à cause peut-être de la quantité d'oliviers que nous avons, et sur lesquels le pinson aime à nicher de préférence à tout autre arbre; au reste, notre pinson, qui est de la race généralement connue en Europe sous le nom de commun, ne présente aucune particularité qui mérite d'être décrite.

§. XXXV.

Les Moineaux.

La Sardaigne n'a que deux espèces de moineaux, savoir, le moineau franc, autre-

ment dit moineau vulgaire, domestique, ou de maison; et le moineau sauvage : tous les deux portent le nom de *curculeus* dans le cap de *Cagliari*, de *Furfuragiu* et de *Biddisò* dans le cap de *Sassari*.

Les premiers, connus dans toute l'Europe, ne se trouvent ni dans les forêts, ni dans les campagnes éloignées des habitations : ils vivent autour de nos demeures et dans les villes; ils s'y rendent incommodes par leur nombre, désagréables par le son perçant de leur voix monotone, très-importuns par leur hardiesse et leur pétulence, et fort nuisibles par le tort qu'ils font à nos fruits et à nos grains.

Le plumage de cette espèce est sujet à plusieurs variations : on en trouve de tout blanc, cendré sale; d'autre d'un blanc mêlé de couleurs noirâtres et brunes, quelquefois des noirâtres avec quelques taches d'un blanc sale. Au reste il ne présente rien de particulier qui mérite une description.

Le moineau sauvage n'habite que les bois, ce qui lui a fait donner, par la plûpart des naturalistes, le nom de *moineau des bois*; aussi les Italiens l'appellent *passera alpestre*. Belon lui donne le nom de *moineau à la*

soucie, parce qu'il a les yeux ombrés d'une tache blanche sur les sourcils à chaque côté de la tête. Buffon, en le classant parmi les moineaux, l'appelle simplement *la soulcie* sans en dire la raison.

La forme et l'habitude générale de cet oiseau ressemblent beaucoup au moineau domestique; mais il en diffère essentiellement par la couleur constante de son plumage; et par quelques habitudes particulières. La couleur des parties supérieures est d'un gris clair, varié de taches noires longitudinales, placées au milieu des plumes; et sur les parties inférieures d'un blanc cendré et de gris clair. Une tache jaune placée sur le haut et le devant du cou nuancé de citron relève les couleurs un peu sombres de son corps; et c'est de cette tache jaune qu'il a tiré le nom que quelques-uns lui donnent de moineau à *collier jaune*. Le bec est gris-blanc, et un peu brun à son bout; les pieds gris-clair; les ongles noirs.

Bomare, au sujet de cet oiseau, dit: le *moineau à collier jaune, ou à la souci.... est fort rare*. Si cela est, on peut regarder la Sardaigne, où il est très-commun, comme son pays natal, et quelques soucis vus dans les continens peuvent s'être déta-

chés de notre île : c'est alors qu'on pourrait donner à cet oiseau le nom de *moineau sarde*, comme on l'a donné au moineau des *Canaries* et d'*Esclavonie*.

§. XXXVI.

La Linote.

Cetti a prétendu faire une troisième espèce de moineau de son *fanello*, par la seule raison que les Sardes lui donnent le nom de *passericu*, c'est-à-dire *petit moineau* ; il a d'autant plus tort que Buffon l'avait déjà fait connaître en le plaçant parmi les linottes, puisque le *fanello* des Italiens n'est que la véritable *linotte*. Que mes compatriotes donc se désabusent de cette erreur, et qu'ils reconnaissent dans les deux variétés de notre *passericu* la linotte brune, et la linotte rouge.

La première a la tête couverte d'un plumage cendré et noir ; le dos mêlé de noir et de roux, la poitrine blanche, le croupion jaunâtre, le haut de la gorge et le bord des ailes rougeâtres, les pieds bruns. Sa nourriture la plus recherchée est la graine de lin, d'où lui est venu probablement son nom.

La seconde, plus petite que la précédente, a le haut de la tête et la poitrine teints d'un beau vermillon : les plumes du dos et de la queue, cendrées, sont terminées de blanc ; les plumes des ailes, du second rang, sont blanches ; les pieds noirs ; le bec court, fait en forme de cône, avec les bords coupans et le bout très-pointu. Le ramage, très-agréable, imitant beaucoup celui des serins.

Toutes les deux sont sédentaires dans notre île, et très-communes partout, principalement dans les jardins fruitiers et dans les vignes.

§. XXXVII.

Le Chardonneret.

Il n'y a point d'oiseau, en Sardaigne, qui soit plus commun que le chardonneret, auquel nous donnons le nom de *cardellino* ou *caldiddina*. Il y est aussi remarquable par la beauté de son plumage que par celle de son chant ; mais il lui manque d'être rare, et de venir d'un pays éloigné pour être estimé ce qu'il vaut. Cet oiseau est trop connu de tout le monde pour qu'il soit nécessaire de le décrire.

Je remarquerai seulement que les Sardes

donnent le nom d'*imperiale* à un chardonneret que l'on trouve rarement, et qui est un peu plus gros que l'ordinaire; il a une bande noire autour du cou, en forme de collier; mais il est dans tout le reste si semblable à l'autre, qu'on ne peut le regarder que comme une variété accidentelle de l'espèce commune.

§. XXXVIII.

La Lavandière.

La lavandière, après avoir passé l'été dans plusieurs contrées de l'Europe, s'en retourne en Afrique pour y jouir de la douceur de l'hiver (1). Le climat de la Sardaigne étant moins froid que celui du continent, elle s'y arrête depuis le mois de septembre jusqu'à la fin de mars, et, pendant cet intervalle, elle y prend le nom de *culisaida* qui approche beaucoup de celui de *culicilega* de Belon.

Comme cet oiseau ne nous appartient pas en propre, n'étant que de passage, et que d'ailleurs il est connu de tout le monde, je

(1) Sonnini dit que les lavandières sont répandues dans toute l'Égypte, et paraissent y rester constamment. Voyage en Égypte, tome I, pag. 367.



me dispenserai d'en donner un détail, et j'ajouterai seulement que les espèces généralement vues en Sardaigne sont celles que Linnée désigne sous le nom de *motacilla pectore nigro*, et l'autre qu'il appelle *motacilla pectore abdomineque flavo*. Malgré cette différence marquée dans le plumage, je crois que toutes les deux ne forment qu'une seule espèce; car j'ai trouvé mâle la lavandière à poitrine noire, et femelle celle à poitrine et ventre jaunes.

§. XXXIX.

Le Rossignol.

Cet oiseau célèbre, dont la voix mélodieuse et le ramage ravissant annoncent le retour du printems, dont il est le coryphée, et qui nous rappelle la fantaisie bisarre de l'empereur Héliogabale, qui se plaisait à manger les langues des individus de cette espèce, n'est que de passage en Sardaigne comme dans toute l'Europe. Il y arrive au commencement du printems, se place dans des vallées fertiles, où il y a des fontaines, des ruisseaux et beaucoup d'arbres qui rendent les lieux sombres, et il quitte notre île en au.

tomne. Nous lui donnons généralement le nom de *russignolu ;* mais dans les contrées d'*Iglesias*, où il se trouve plus abondamment qu'ailleurs, on l'appelle, sans pouvoir en deviner la cause, *passavillanti.*

L'auteur du *Traité du Rossignol* est porté à croire que cet oiseau ne passe point la mer, et qu'il se tient l'hiver, caché à l'abri du froid, sans quitter le pays. Si cet oiseau, dit-il (1), quittait nos contrées, en automne, pour se retirer dans les pays plus chauds, ce devrait être en Italie, en Espagne et dans les parties de l'Afrique qui bordent la Méditerranée : or, nous savons, ajoute-t-il, qu'il ne se trouve ni en Italie ni en Espagne, non plus qu'en France, depuis la fin de septembre au plus tard, jusqu'au commencement d'avril. Quant à l'Afrique, on sait par les voyageurs, qu'il n'y a point du tout de rossignols dans cette partie du monde ; d'où il faut conclure que, dans les mois où le rossignol ne paraît point, il se tient caché dans le pays, ou bien, ce qui n'est néanmoins nullement probable, qu'il passe dans des régions plus froides, vers le Nord.

Cette opinion, appuyée d'un argument

(1) Traité du Rossignol, pag. 21.

aussi frivole, a été aveuglément adoptée par Bomare, dans son dictionnaire, et par Mauduyt dans son ornithologie; car tous les deux sont entrés dans le même sentiment.

Sans m'arrêter à démontrer l'inconséquence de ces naturalistes, je me bornerai à copier ici l'observation judicieuse faite à ce sujet par Sonnini, dans son voyage d'Egypte (1).

« C'est donc mal à propos que l'on a as-
» suré qu'il n'y avait point de rossignols en
» Afrique; il s'en trouve au moins dans la
» contrée la plus orientale de cette partie du
» monde. Ils y arrivent en automne, pour la
» quitter au printems, et, chantres de la na-
» ture, venir dans nos bois en célébrer la re-
» naissance. Il paraît qu'ils se répandent plus
» volontiers en Syrie et dans d'autres can-
» tons de l'Asie. Hasselquitz, cité par Gue-
» nau de Montbeillard, avait déjà dit que
» ces oiseaux se trouvaient dans les saussaies
» et parmi les oliviers de la Judée. L'on ne
» sait trop pourquoi l'on avait affecté de je-
» ter des doutes sur son assertion, ni pour-
» quoi l'on aimait mieux répéter que l'on
» ignorait les lieux où les rossignols se reti-

(1) Sonnini, Voyage dans la Haute et Basse-Égypte, tome II, pag. 57.

» raient l'hiver. Il ne peut plus y avoir d'in-
» certitude ; j'en ai vu en Egypte, où ils
» étaient communs ; et je me suis trouvé de-
» puis, à l'époque de leur passage, dans les
» îles de l'Archipel, où ils se reposaient pour
» se rendre vraisemblablement en Asie. »

Cetti, qui aimait à créer de nouvelles espèces d'oiseaux, a cru en trouver une dans celui auquel il a donné le nom italien d'*usignolo di Fiume*, c'est-à-dire, rossignol de *rivière*. Il paraît qu'il n'a eu d'autre motif pour l'appeler ainsi, que parce qu'il lui a trouvé tant soit peu de ressemblance avec le rossignol, quoiqu'il avoue lui-même qu'il en est différent par la grosseur et par d'autres caractères du plumage (1). Mais, se défiant un peu de ses réflexions, il s'appuie de l'autorité de Belon, auquel il suppose avoir dit que les Grecs modernes ont donné le nom de *potamida* à cette espèce de rossignol (2).

---

(1) *L'usinnolo di Fiume :* un uccello e nella figura, e nel suo color rossigno assai simile all' usignolo suol qui udiosi per gli alberi in riva ai fumi ; non differisce esso quæsi dall' usignuolo se non in quanto *è minore di grandeeza, e non ha quei cerchietti* bigi al ginocchio. *Cetti ucceiii di Sardegna*, pag. 216.

(2) Non v' è nome per quest' uccello nel idioma

Buffon avait déjà discuté ce fait, en faisant voir que la *potamida* des Grecs n'était que la fauvette babillarde ; et Belon, bien loin d'avoir dit ce que Cetti lui suppose, dit tout le contraire, dans les termes suivans :

« Quelques auteurs grecs et modernes ont » mis *potamida* de nom vulgaire, pensant » exprimer le *rossignol ;* toutefois nous » sommes bien assurés que potamida n'est » pas rossignol ; car lorsque nous étions en » Crète, nous trouvâmes le nid de cet oiseau, » qu'ils nomment *potamida*, sur une pelouse » de *Teucrion*, et lequel pûmes reconnaître » que c'était de l'oiseau que notre vulgaire » nomme une *fauvette brune*.... Ce n'est » pas sans raison que le vulgaire de la Grèce » la nomme *potamida ;* car elle suit communément les ruisselets, parce qu'elle y » trouve mieux sa pâture, qu'elle prend de » vermine en vie (1). »

Sardo, et forse è desso guella spezie, che i Greci presenti, al riferir di Bellonio, chiamano *Potamida*. E ascrivono frai usignuoli. Il nome certamente di *Potamida* indica, che l' uccel greco ama i fiumi, e l' ascriverlo frai usignuoli, mostra che agli usignuoli esso si assomiglia. *Cetti ioc. cit.* Peut-on tirer des conséquences aussi singulières, lorsqu'on a bien réfléchi ?

(2) Belon, nat. des oiseaux, pag. 340.

fauvette

D'après ce passage de Belon, chacun peut voir combien Cetti s'est trompé dans ses observations, et que c'est en conséquence de ces mêmes paroles : *non v'è nome per quest' uccello nell' idioma sardo*, que je crois que son *usignolo di fiume* n'est que le rossignol ordinaire, connu partout comme habitant de lieux où il y a des fontaines et des ruisseaux ; et que si cet oiseau existe en Sardaigne, avec les caractères de la *potamida*, ce ne peut être qu'une espèce de fauvette, de celles que nous allons décrire, ou la *babillarde* de Buffon.

§. X L.

Les Fauvettes.

Parmi les espèces de fauvettes que nous connaissons en Sardaigne, il faut donner la première place à celle que les naturalistes appellent fauvette à tête noire, les Italiens *capinero*, et à laquelle les Sardes donnent le nom de *filomena*, peut-être à cause de la beauté de son chant, plus agréable et plus continu que celui du rossignol : nos compatriotes veulent sans doute rappeler le trait de la mythologie que les grecs nous ont

transmis dans l'histoire de *Philomèle*, fille de *Pandion*, roi d'Athènes, métamorphosée en oiseau (1).

Cet oiseau s'élève facilement en cage, où il se rend encore plus agréable, soit par la facilité qu'il a d'apprendre tous les ramages des autres oiseaux, même celui du rossignol qu'il imite parfaitement, soit par la gaîté qu'il fait paraître dans l'état de domesticité, s'attachant à celui qui le soigne et lui donnant des marques surprenantes d'attachement et de sensibilité (2). C'est de cette agréable fauvette que mademoiselle Descartes a dit : *n'en déplaise à mon oncle, elle a du sentiment.*

La longueur ordinaire de cet oiseau est de cinq pouces et cinq lignes, sur huit pouces et six lignes de vol. Une calotte noire couvre dans le mâle le derrière de la tête et

---

(1) Virgil. eclog. 6. Ovid. Metamorphoseon.

(2) Fra gli altri uccelletti di gabbia, è di natura allegra, di canto soave e dilettoso, di vista vaga e grazioza. Giovanetti presi alla ragna faranno il verso boscareccio e piglieranno altre sorte di versi, di fanelli imparati, ovvero d' altri uccelli, imparendo li nidiaci tutto quello che li viene insegnato.

Olina uccelleria del capinero, pag. 9.

le sommet, jusqu'à deux lignes de distance des yeux : la femelle a le dessus de la tête d'un marron clair. Le derrière du cou et le dessus du corps sont d'un brun teint d'olivâtre-obscur. Les couvertures du dessus des ailes, ainsi que les pennes des ailes et de la queue, sont d'un gris-brun bordées de brun-olivâtre à l'extérieur. Les joues, la gorge, le devant du cou et le dessous du corps sont d'un gris qui se dégrade en blanchâtre, depuis le bas de la poitrine jusqu'au dessous de la queue. Le bec est brun; les pieds de couleur plombée et les ongles noirâtres.

La seconde espèce de fauvette est de la même forme et couleur noirâtre que la précédente; mais elle en diffère, en ce qu'elle est plus petite : son chant n'a rien de particulier qui puisse la faire remarquer, et elle a un cercle rouge autour des yeux. Elle se fait voir partout près des lieux habités; elle voltige autour des routes sur les arbres et les buissons. Au reste, elle a beaucoup des caractères de la fauvette babillarde de Buffon, dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent à l'occasion du merle de rivière supposé par Cetti : elle n'a point de nom particulier parmi nous.

La troisième espèce de fauvette est l'*hippolaïs* de Linnée, appelée en Sardaigne *moschita* ou *noschita*. En considérant tous les caractères et toutes les habitudes de cet oiseau, je le juge celui que Buffon a décrit pour la première espèce de fauvettes. C'est dans le nid de cet oiseau que l'on croit généralement chez nous que le coucou dépose ses œufs pour les faire couver (1). L'opinion de Buffon à ce sujet n'est pas bien décidée, comme on le verra dans le passage suivant.

« Par quel charme donc, s'il en faut croire » la multitude des oiseleurs, et même des » observateurs, se peut-il faire que la fau» vette couve l'œuf que le coucou dépose » dans son nid, après avoir dévoré les siens; » qu'elle se charge avec affection de cet » ennemi qui vient de lui naître, et qu'elle » traite comme sien ce hideux petit étranger? » Au reste, c'est dans le nid de la fauvette » *babillarde*, que le coucou, dit-on, dépose » le plus souvent son œuf; et dans cette

---

(1) Questo uccellino (Moschita) è rinomato in Sardegna, in quanto esso passa per l' uccello preso di mira dall' impotente cuculo per farsi covare il sus vovo. *Cetti uccelli di Sardegna*, *pag.* 219.

» espèce, le naturel pourrait être diffé-
» rent, etc. (1). » Au reste, ce fait n'est pas encore assez vérifié par un nombre d'expériences suffisantes pour l'assurer. L'expression d'Aristote même, qui est le premier à nous l'avoir indiqué, est trop générale pour l'appliquer plus à cette espèce d'oiseaux qu'à une autre : *in nidis minimarum avium* (2).

§. X L I.

Le Rouge-gorge.

Cet oiseau est connu en Sardaigne sous trois différens noms singuliers qui n'ont aucun rapport ni à sa figure, ni à ses habitudes. Du côté de Sassari on l'appelle *fraddi-gavinu*, à Alguer *consigliere*, à Oristano *occhio di bue.* Il s'y trouve par tout autour des habitations, dans les jardins, dans les bois et sur les routes (3). De tous

(1) Buffon, Hist. des Oiseaux, tome IX, pag. 174, éd. cit.

(2) Arist. Hist. animal. lib. VI, cap. 7.

(3) Per esser quest' uccello gentilissimo e nemico degli eccessi, si di caldo, che di freddo, però l'estate si ritira alla macchia, o al monte, dove si ha verdura

les oiseaux qui vivent dans l'état de liberté, celui-ci est peut-être le moins sauvage; aussi c'est toujours le premier oiseau qu'on prend à la pipée et qui se trouve pris dans tous les filets que l'on tend à d'autres oiseaux.

Sa longueur ordinaire est de cinq pouces et neuf lignes sur huit pouces de vol. Tout le dessus du corps est d'un gris-brun : le devant du front, la gorge, le devant du cou sont d'un roux-jaunâtre presque orangé qui s'étend jusqu'au haut de la poitrine, dont le bas est cendré vers les côtés, et blanc dans le milieu, ainsi que le ventre : les pennes des ailes sont d'un gris brun et olivâtre, du côté extérieur ; mais les moyennes sont terminées par une petite tache rousse. Les pennes de la queue sont également d'un gris-brun, mais les deux du milieu ont une teinte olivâtre : le bec est noir, les pieds et les ongles bruns.

Cet oiseau sédentaire est très-délicat à manger, surtout en automne, tems auquel il s'engraisse, comme les grives, parmi lesquelles il est très-souvent pris.

---

e fresco; e l'inverno s'accosta all' abitato, facendosi vedere sulle fratte, et per gli orti, massine dove batte il sole, che va diligentemente cercando. *Olina uccelleria. Pettirosso. pag. 16.*



§. X L I I.

Le Zizi ou Bruant de haie.

C'est d'après son cri ordinaire, avec lequel il prononce ce mot de *zizi* que cet oiseau a reçu en Sardaigne, comme dans plusieurs autres pays, le nom de *zizi*, ainsi que Buffon l'appelle, en lui ajoutant la dénomination de *bruant de haie*. Cet oiseau est sédentaire chez nous; il niche partout, dans les maisons, dans les jardins, dans les champs, et même sur le fumier des écuries et des étables.

Sa longueur ordinaire est de six pouces et un quart, du bout du bec à celui de la queue, sur neuf pouces et deux tiers de vol. Tout le dessus de son corps, depuis la tête jusqu'à la queue, est brun-foncé : la poitrine et le ventre blanchâtres tachetés d'un roux-sale : le bec fin et délicat est noir, ainsi que les jambes et les pieds. Cet oiseau est chez nous très-commun.

§. X L I I I.

Le Bec-Figue.

Je ne connais, en Sardaigne, qu'une seule espèce de bec-figue, auquel nous donnons à Sassari, le nom de *punteri*, sans savoir

pourquoi. Cetti prétend en connaître des espèces différentes ; mais comme il ne donne point de preuves caractéristiques pour en démontrer la diversité réelle, je suivrai l'opinion de Buffon, qui n'en connaît qu'une seule espèce, quoiqu'on ait donné ce nom à plusieurs autres : car, comme il dit très à propos : « si l'on voulait nommer *bec-figue* » tout oiseau que l'on voit dans la saison » béqueter les figues, les fauvettes, et pres- » que tous les oiseaux à bec fin, plusieurs » même d'entre ceux à bec fort, seraient » de ce nombre. » C'est ainsi que cette observation a été exprimée dans un proverbe italien très-juste et applicable à la Sardaigne: *nel mese d'agosto ogni uccello è beccafigo*, où j'ai vu tous les petits oiseaux, y compris les merles et les grives très-gourmands des figues et des raisins en automne. Et à ce propos je demanderai comme Martial, pourquoi ce petit oiseau, qui becquette également les raisins et les figues, a pris de ce dernier fruit son nom, plutôt que du premier ? (1).

---

(1) Cum me ficus alat, cum pascar dulcibus uvis,
Cur potius nomen non dedit uva mihi ?

C'est peut-être par la même réflexion de Martial que

La longueur ordinaire de notre bec-figue, depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue est de cinq pouces sur sept pouces et quatre lignes de vol. Toute la partie supérieure de son corps est d'un gris-brun : le tour des yeux d'un blanc-roussâtre : la gorge et la poitrine d'un gris-blanc : le ventre, le dessous de la queue et des ailes d'un blanc-roussâtre : les plumes des ailes sont brunes, terminées de blanc : celles de la queue noirâtres, terminées d'un gris brun : le bec, les pieds et les ongles noirâtres. Cet oiseau est sédentaire chez nous et très-commun dans toutes les contrées de l'île, mais principalement du côté de Sassari, à cause de la quantité de figuiers et de vignes dont le sol est couvert.

§. XLIV.

Le Motteux ou Cul-blanc.

C'est par l'habitude qu'on a remarqué dans cette espèce d'oiseau de se tenir sur les mottes, dans les terres fraîchement la-

---

cet oiseau est appellé en Borgogne et en Piémont *vinette*; parce qu'il y fréquente les vignes et se nourrit de raisins.

bourées, pour y chercher les vermisseaux dont il se nourrit, que, selon Buffon, il a reçu le nom de *motteux*; et c'est par la partie blanche du derrière de son corps qu'on lui donne en Sardaigne comme en Italie celui de *cul-bianco*, quoique nous lui connaissions la même habitude de se tenir dans les terres labourées pour le même besoin des vermisseaux, et des insectes découverts par la charrue.

Sa longueur ordinaire du bout du bec jusqu'à celui de la queue est de cinq pouces et six lignes sur neuf pouces et dix lignes de vol. Le dessus de son corps est d'un gris légèrement teint de fauve; mais les couvertures du dessus de la queue sont blanches : le bas ventre et le dessous de la queue sont blanchâtres : le cou et la poitrine roussâtres : les pennes des ailes noirâtres. Les douces pennes de la queue sont blanches à leur base, et noires à l'extrémité. Le bec, les pieds et les ongles noirs. Cet oiseau est sédentaire et très-commun dans toute l'île.

§. XLV.

Le Troglodyte.

Si Buffon a cru devoir rendre à cet oiseau le nom que les anciens lui avaient

donné de troglodyte, parce que ce mot signifie habitant des antres et de cavernes, comme Aldrovande l'avait remarqué (1) d'après Aristote (2), les Sardes paraissent aussi lui avoir donné un nom analogue à ses habitudes en l'appelant *puzzone de veranu*, c'est-à-dire, *oiseau du printems*, puisque c'est dans cette saison qu'il se fait entendre le premier par un chant assez agréable sur les toits des maisons et sur les banderoles des clochers, où il ne reste qu'un instant et se dérobe vite ou sous le couvert d'une maison, ou dans le trou d'une muraille.

Sa longueur ordinaire du bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, est de trois pouces et neuf lignes, sur cinq pouces et demi de vol.

Tout le plumage du dessus du corps est peint de zones transversales, ondées de brun-foncé et de noir : le dessous est mêlé de blanchâtre et de gris. Le bec, les pieds et les

---

(1) Troglodyten dicunt à subeundis troglis, id est cavernis, ut etiam populus troglodytes. Aldrov. Ari. tome II, pag. 655.

(2) Trochilus et fruteta, et foramina, capi dificilis, fugax. Arist. Hist. animal. lib. IX, cap 2.

ongles sont noirâtres. Il est sédentaire et très-commun chez nous.

§. XLVI.

Les Hirondelles.

C'est une question agitée parmi les anciens et les naturalistes modernes que de savoir ce que deviennent les hirondelles pendant l'hiver, ou pour mieux dire, si elles sont des oiseaux sédentaires en Europe ou de passage. Les uns, tels qu'Aristote, Pline et Claudien ont dit qu'elles se cachent dans les trous des murailles et des arbres où elles perdent les plumes qui ne repoussent que lorsqu'elles sont prêtes à reparaître (1):

(1) Nec omnes ad loca tepidiora abeunt, sed quibus loca ejusmodi sunt vicina solitæ sedi.... quæ autem procul ejusmodi locis morantur, non mutant sedem, sed se ibidem condunt. Jam enim visæ sunt multæ hirundines in angustiis convallium nudæ atque omnino deplumes. Arist. Hist anim. lib. VIII. cap. 12 et 16.

Abeunt et hirundines hybernis mensibus sola carne vescens avis ex iis quæ aduncos ungues non habent: sed in vicina abeunt, apricos secutæ montium recessus: inventæque jam sunt ibi nudæ atque deplumes. Plin. Hist. nat. lib. X, cap. 24.

Vel qualis gelidis, pluma labente, pruinis
Arboris immoritur trunco brumalis hirundo.

CLAUDIANUS.



d'autres tels qu'Olaus Magnus et Kirker, assurent qu'elles vont se percher sur des roseaux aquatiques dans des étangs, où elles se mettent en tas, forment une espèce de môle, et se laissent tomber au fond des eaux où elles restent engourdies sans mouvement jusques au retour du printems.

Linnée lui-même a jugé à propos d'appuyer l'opinion de ce phénomène inconcevable (1), et Klein, qui a donné dans la même absurdité, est allé jusqu'à produire des certificats favorables à son hypothèse, mais qui ne sont que des preuves incomplètes et peu décisives (2); d'autres enfin disent, et c'est selon moi le plus vraisemblable, qu'elles passent à la fin de l'automne, de l'Europe en Afrique (3).

La contrariété de ces opinions oblige de suspendre son jugement, d'autant plus que toutes les observations faites à ce sujet mé-

---

(1) Rustica et urbica autumno demergitur vereque emergit. Linnæus, Syst. nat. Aves. n. 101.

(2) Klein, Syst. nat. Aves genre VIII.

(3) De ce nombre sont Marsigly, Ray Willugbhuy, Catesby, Callinson, Tesdorf, Lottingner, Valisnieri, et tous les auteurs de l'ornitologie italienne.



ritent d'être vérifiées, car elles sont trop contre la règle ordinaire pour qu'on doive les croire sans autre examen. Buffon qui a paru embarrassé à démêler la vérité parmi ces opinions différentes, a cru pouvoir concilier les faits, en disant que l'hirondelle qui s'engourdit n'est pas la même que celle qui voyage; que ce sont deux espèces différentes que l'on n'a pas distinguées faute de les avoir soigneusement comparées (1).

Montbeillard, collaborateur de Buffon pour l'histoire des oiseaux, après avoir démontré l'impossibilité physique dans laquelle se trouvait l'hirondelle de pouvoir vivre dans l'eau pendant les mois d'hiver, s'exprime à cet égard dans les termes suivans. « Puisque » donc les hirondelles (je pourrais dire tous » les oiseaux de passage) ne cherchent point, » ne peuvent trouver sous l'eau un asile » analogue à leur nature contre les incon- » véniens de la mauvaise saison, il en faut » revenir à l'opinion la plus ancienne, la » plus conforme à l'observation et à l'expé- » rience ; il faut dire que ces oiseaux ne

---

(1) Buffon, Hist. des Oiseaux, tome I, pag. XXV. Plan de l'ouvrage.

» trouvant plus dans un pays les insectes » qui leur conviennent, passent dans des » contrées moins froides qui leur offrent, » en abondance, cette proie, sans laquelle » ils ne peuvent subsister (1).

La Sardaigne a aussi ses partisans sur l'engourdissement des hirondelles en hiver, qu'on croyait s'opérer dans les cavernes de l'île de l'*Asinara*, et dans les grottes maritimes d'*Orosei* ; mais ayant été moi-même pour vérifier ce fait, dont plusieurs personnes m'avaient assuré, je n'ai trouvé à la place des hiverdelles que des grouppes de chauve-souris sous les voûtes de ces cavernes, à la fin de novembre, et ce sont sûrement elles qu'on avait pris pour des hirondelles.

Elles commencent à paraître en Sardaigne au commencement de mars. Nous en connaissons les espèces suivantes, dont quelques-unes sont très-communes dans le continent d'Europe, mais les autres sont rares, et ne paraissent régulièrement que dans notre île.

---

(1) Voyez l'Histoire des Oiseaux de Buffon, tome XII, pag. 213.

La première espèce est l'hirondelle de cheminée ou l'hirondelle domestique de Buffon et de Montbeillard (1) ou l'*hirundo rustica*, *rectricibus*, *exceptis duobus intermediis*, *macula alba notatis*, de Linnée (2). Elle est connue en Sardaigne sous la dénomination générale de *Rundine*.

La seconde espèce est celle que nous appellons *conca de moru* ou *cabu di moru*, c'est-à-dire, tête de maure. C'est l'hirondelle au croupion blanc ou l'hirondelle de fenêtre de Montbeillard (3), ou l'*hirundo urbica rectricibus immaculatis*, *dorso nigro coerulescente*, *tota subtus alba* de Linnée (4). Selon Aldrovande, cette espèce serait inconnue en Italie (5) : mais je puis assurer de l'avoir vue communément dans tous ses pays et même à Bologne qui était la patrie de cet écrivain : ce qui est confirmé par les auteurs de l'ornithologie italienne qui font mention de cette espèce sous les

(1) Hist. des des Oiseaux, tome XII, pag. 326.

(2) Linnæus, Syst. nat. éd. XIII. gen. 117. sp. 1.

(3) Hist. des Ois. tome XII, pag. 357.

(4) Linnæus, Syst. nat. loc. cit. sp. 3. pag. 344.

(5) Caret hujusmodi hirundine Italia ; vel saltem hic mihi numquam observare licuit. Aldrov. Ornit. lib. XVII, cap. 7.

noms

noms de *rundine domestica minore, o balestruccio commune* (1).

La troisième espèce est appelée *barbarottu*; c'est le martinet noir de Montbeillard (2) ou l'*hirundo nigra tota, gula albicante, digitis omnibus quatuor auticis* de Linnée (3).

La quatrième espèce y est connue sous différens noms : on l'appelle *vargia* ou *barzia* dans presque toute l'île ; mais à Sassari, à cause de son ventre blanc, elle y est nommée *paparottu panza bianca*. C'est le grand martinet à ventre blanc de Montbeillard (4) et l'*hirundo fusca, gula, abdomineque albis melba* de Linnée (5).

Klein et d'autres naturalistes l'ont appellés, sans raison, hirondelle du détroit de Gibraltar, *hirundo maxima freti herculei*, et cela par le seul motif que l'individu dont Edwards a donné le premier la description avait été tué sur les rochers de Gibraltar. Cette hirondelle niche dans les rochers es-

---

(1) Ornitholog. ital. pag. 408.

(2) Hist. des Ois. tome XII, pag. 399.

(3) Linnæus, Syst. nat. loc. cit. pag. 344.

(4) Hist. des Ois. tome XII, pag. 423.

(5) Linnæus, Syst. nat. loc. cit. pag. 345.

carpés, aux bords de la mer; et vraisemblablement c'est de cette espèce dont Pline fait mention en parlant de certains oiseaux *apodes* qui se voyaient souvent en pleine mer à toutes distances des côtes, jouant et voltigeant autour des vaisseaux (1). Le passage de Pline a paru obscur à plusieurs naturalistes qui n'avaient pu trouver l'oiseau auquel put convenir la description qu'il en donne; mais tout ce que Pline dit des habitudes de son *apode* convient parfaitement à notre *vargia*.

La cinquième espèce est *l'hirondelle de rivage* de Montbeillard (2), et l'*hirundo cinerea, gula abdomineque albis* de Linnée (3). Nous la connaissons sous le nom de *rundine marina*, parce qu'elle habite les rivages de la mer et les bords des rivières où elle niche dans des trous de roches,

---

(1) Plurimum volant, quæ Apodes, quia careant usu pedum, ab aliis cypseli, appellantur, hirundinum specie: nidificant in scopulis: hæc sunt, quæ toto mari cernuntur: nec unquam tam longo naves, tamque continuo cursu recedunt à terra, ut non circumvolitent eas apodes, etc. Plinius, Hist. nat. lib. X. cap. 39.

(2) Hist. des Ois. tome XII, pag. 383.

(3) Linnæus, Hist. nat. loc. cit. gen. 117. sp. 4.

dans les berges, et les falaises escarpées, ainsi que dans les terrains sabloneux autour des étangs : aussi en voit-on une grande quantité dans les rochers de *Scala di Ciocca* près de Sassari, et sur tous les bords de la rivière de *Mascari*.

§. XLVII.

L'Engoulevent.

Passalitorta est le nom sous lequel les Sardes connaissent l'engoulevent de Montbeillard, qui a su, avec beaucoup de raison, rejeter les noms vulgaires que plusieurs naturalistes avaient adoptés pour désigner cet oiseau, en l'appelant les uns *crapaud-volant*, les autres *tête-chèvre*, ceux-ci *corbeau de nuit*, ceux-là *hirondelle à queue quarrée*. Du nombre des derniers est notre naturaliste Cetti, qui a cru nécessaire de former une sixième espèce d'hirondelles connues en Sardaigne, à cause de quelque ressemblance qu'il dit avoir trouvé dans cet oiseau avec celui-ci (1). Mais dans le tems où

(1) Se il Calcabotto, (Passalitorta) appartiene alle Rondini, come sembra ragione, atteso il suo becco corto e schiacciato, la immensa bocca, gli occhi e il

il a écrit, il ne pouvait ignorer que Montbeillard avait déjà suffisamment démontré l'incongruité des différens noms donnés à cet oiseau, dans les termes suivans.

« J'ai pareillement rejeté les autres noms,
» parce que l'oiseau dont il est ici question,
» n'est ni un crapaud, ni un merle, ni un
» corbeau, ni une chouette, ni même une
» hirondelle, quoiqu'il ait avec cette der-
» nière espèce plusieurs traits de ressem-
» blance, soit dans la conformation exté-
» rieure, soit dans les habitudes; par exem-
» ple, dans ses pieds courts, dans son petit
» bec suivi d'un large gosier, dans le choix
» de sa nourriture, dans la manière de la
» prendre: mais, à d'autres égards, il en
» diffère, autant qu'un oiseau de nuit peut
» différer d'un oiseau de jour, autant qu'un
» oiseau solitaire peut différer d'un oiseau
» social; et encore par son cri, par le nom-
» bre de ses œufs, par l'habitude qu'il a de
» les déposer à crud sur la terre, par le tems
» de ses voyages...... Enfin j'ai conservé à
» cet oiseau le nom d'*engoulevent* qu'on

---

capo grandi, e le gambe cortissime: sarà il calcabotto la sesta spezie di Rondini di Sardegna. Cetti uccelli, pag. 236.

» lui donne en plusieurs provinces, parce » que ce nom, quoiqu'un peu vulgaire, » peint assez bien l'oiseau, lorsque les ailes » déployées, l'œil hagard et le gosier ou- » vert de toute sa largeur, il vole, avec un » bourdonnement sourd, à la rencontre des » insectes dont il fait sa proie, et qu'il sem- » ble *engouler* par aspiration (1). »

§. XLVIII.

Les Bécasses.

Parmi les oiseaux qui concourent à augmenter en Sardaigne la quantité du bon gibier, il faut compter les diverses espèces de becasses dont elle abonde singulièrement.

La première espèce que nous y connaissons, est celle à laquelle Linnée donne le nom de *scolopax rostro recto leni, pedibus cinereis, femoribus tectis, fascia frontis nigra ...... rusticola* (2). Elle est appelée généralement dans presque toute l'île *pudda de matta*, c'est-à-dire, poule de bruyère ou de buisson, nom peut-être imité de l'italien *gallina a reiera o rusticella.* Mais dans le Campi-

(1) Hist. des Oiseaux, tome XII, pag. 221.

(2) Linnæus, Syst. nat. gen. 77. sp. 7.

dano, eu égard à l'habitude de cet oiseau de fréquenter, de préférence, les arbustes de Ciste, qui portent le nom de *murdegu* ou *murdeju*, on l'appelle *cabone de murdegu* ou de *murdeju*.

Quoique les bécasses soient considérées de plusieurs naturalistes comme des oiseaux sédentaires, dont les voyages sont bornés à passer l'été sur les hautes montagnes et à en descendre vers le milieu d'octobre pour passer l'hiver dans les plaines (1), il est certain qu'en Sardaigne les bécasses sont de vrais oiseaux de passage dans toute l'étendue du mot, puisqu'on n'en trouve pas une seule en été dans les montagnes de Genargento, de Limbara et de Villanova, qui sont comme les Alpes sardes, et qu'on ne commence à en voir dans toute l'île qu'à la fin d'octobre, et qu'on n'en voit plus nulle part à la fin de mars.

La seconde espèce est la bécassine de Buffon (2), ou le *scolopax rostro recto, apice tuberculato, pedibus fuscis, lineis frontis fuscis quaternis ...... gallinago* de

(1) Buffon et Mauduyt. V. Becasse.

(2) Buffon, Hist. des Ois. tome XIV, pag. 252.

Linnée (1). Cette espèce est connue en Sardaigne sous le nom de *becaccino reale* : elle y arrive en grand nombre et se place toujours au bord des rivières, parmi les broussailles et les joncs des marais et des étangs.

La troisième espèce est la barge commune de Buffon (2) ou le *scolopax rostro levi, pedibus fuscis, remigibus macula alba ; quatuor primis immaculatis limosa* de Linnée (3). Cet oiseau n'a point de nom particulier en Sardaigne, et il n'y est connu que sous celui de *beccacino*.

Nous avons une autre espèce de bécassine qu'on appelle généralement *ziriolu* : elle est peut-être une variété de l'espèce précédente, de laquelle elle ne diffère, en apparence, que par la couleur blanche dont sa gorge et son ventre sont teints : au reste elle a les mêmes habitudes et habite les mêmes endroits que la bécassine.

La quatrième espèce est le becasseau de Buffon (4) connu vulgairement sous le

---

(1) Linnæus, Syst. nat. gen. 73. sp. 11.

(2) Buffon, Hist. des Ois. loc. cit. pag. 278.

(3) Linnæus, loc. cit. sp. 12.

(4) Buffon, Hist. des Ois. tome XIV, pag. 329.

nom de cul-blanc de rivage, que les Sardes ont aussi adopté en l'appelant *culibiancu*. Quoique cet oiseau passe une partie de l'été sur les bords des rivières et des ruisseaux où on le trouve communément, il ne paraît pas cependant qu'il niche dans nos contrées, puisqu'aucun de nos plus habiles chasseurs et oiseleurs n'a pu indiquer les lieux où il fait sa ponte.

Cetti a voulu réduire cet oiseau à l'espèce de *tringa hypoleucos* de Linnée, qui est la *guignette* de Buffon (1), tandis que le becasseau correspond à la *tringa rostro lævi, pedibus virescentibus, corpore albo punctato, pectore subalbido. Glareola* du naturaliste Suédois (2), caractères qui conviennent parfaitement à notre *culibiancu*.

§. XLIX.

Le Vanneau.

Le vanneau, première espèce de Buffon appelé vulgairement *dix-huit* (3), est connu en Sardaigne sous trois différens noms. Dans toute l'étendue du Canpidano

---

(1) Buffon, loc. cit. pag. 338.
(2) Linnæus, Syst. nat. gen. 78. sp. 11.
(3) Hist. nat. des Ois. tome XV, pag. 76, éd. cit.

on l'appelle *lepere d'arzola*, dans d'autres contrées de l'île *cor-in-cucura*, ou *pipia ghena*; et à Sassari *gavi-gavi*, parce que ces deux syllabes expriment son cri ordinaire, que dans plusieurs langues on a cherché à rendre également par des sons imitatifs, comme en France par celui de *dix-huit*, en Allemagne *kiebz* ou *bigitz*.

Cet oiseau est étranger à notre île où il arrive en troupes de centaines à la fois qui s'éparpillent dans les terres labourées et marais aqueux pour y chercher les vers qui font leur principale pâture. Quoique la chair de cet oiseau soit généralement estimée, les Sardes n'en font aucun cas, et le vanneau quitte la Sardaigne sans payer aucun tribut aux chasseurs, qui se croient plus utilement occupés à la poursuite des grives et des becasses.

§. L.

Le Chevalier aux pieds rouges.

Un oiseau qui se trouve en Sardaigne, autour des eaux et le long de la rivière d'Oristano, porte le nom de *Crucuglioni*. Sa figure et ses habitudes me font croire que c'est le chevalier aux pieds rouges de

Buffon (1), et la gambetta d'Aldrovande (2). La longueur de son corps est de onze pouces, depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, sur dix-sept de vol. Ses ailes pliées arrivent jusqu'à l'extrémité de la queue. Tout le dessus de son corps est couvert de plumes brunes, bordées de gris: le croupion est tout à fait blanc. La gorge et le dessous du corps sont d'un fond blanc varié d'un gris-brun; les pennes des ailes sont noirâtres, bordées de blanc. L'iris est jaune verdâtre. Le bec est rouge vers la première moitié de sa longueur, noirâtre dans l'autre moitié : les jambes longues et les pieds rouges, les ongles noirs. La chair de cet oiseau est assez bonne, mais on en trouve rarement hors du Campidano et du territoire d'Oristano, où il paraît presque exclusivement et plus en hiver qu'en été.

§. L I.

Les Pluviers.

La première espèce de ces oiseaux que nous connaissons en Sardaigne, est le plu-

(1) Buffon, Hist. des Ois. tom. XIV, pag. 299.

(2) Aldrov. Avi. tome III. pag. 421.

vier doré de Buffon (1), auquel les Sardes donnent le nom italien de *piviere*. Cet oiseau n'est que de passage dans notre île ; il y arrive en automne, et s'étend partout où il y a des eaux et des étangs, qu'il abandonne au printems. Cette espèce est remarquable par le beau plumage de tout son corps qui est d'un fond brun parsemé de taches rondes d'un beau jaune assez ressemblant à l'or, d'où il a pris la dénomination de *doré ;* aussi les Espagnols l'appellent *dorada* : l'iris est d'un rouge foncé : le bec, les pieds et les ongles noirâtres.

La seconde espèce est le pluvier à collier de Buffon (2), ou le *charadrius pectore nigro, fronte nigricante, lineola alba, vertice fusca* de Linnée (3). Cet oiseau a deux différens noms en Sardaigne : du côté d'Alger on l'appelle *urineglia de riu*, c'est-à-dire, hirondelle de rivière. Dans les contrées du Campidano, on lui donne celui de *ziriolù*, qui est aussi commun à l'espèce suivante. Les Français le distinguent avec

---

(1) Buffon, Hist des Ois. tom. XV, pag. 142.

(2) Buffon, Hist. des Ois. tom. XV, pag. 142.

(3) Linnæus, Syst. nat. gen. 79. sp. 2.

raison par le mot de *collier*, puisqu'il a réellement un collier blanc autour de la partie supérieure du cou, et un autre collier noir et plus large au-dessous.

L'habitude remarquable de cet oiseau, de ne point faire de nids et de pondre sur le gravier des rivages où il se tient constamment, ainsi que de se cacher dans les trous et les avances des rives, le font reconnaître pour le fameux *charadrios* d'Aristote, qui le fait habitant des rives rompues des torrens, d'un plumage et d'une voix désagréables (1).

La troisième espèce est le grand pluvier de Buffon (2), vulgairement appelé par les Français, *courlis de terre*, d'où il paraît avoir pris en Sardaigne le nom de *ciurliu*, quoique, comme le précédent, on lui donne aussi celui de *ziriolu*. La description que Linnée en donne, en le nommant *charadrius griseus, remigibus primoribus duobus nigris, medio albis, rostro acutò pedibus cinereis.... œdic-*

(1) Colunt aliæ loca fragosa, et saxa, et cavernas, ut quem à præruptis torentium alveis *Charadrium* appellamus (quasi Hiaticulam dixeris) prava hæc avis, et colore et voce. Arist. Hist. anim. lib. IX. cap. 11.

(2) Buffon, Hist. des Ois. loc. cit. pag. 164.

nemus, convient parfaitement à l'espèce que nous avons sédentaire en Sardaigne, nonobstant la différence de la couleur des jambes et des pieds qui, au lieu d'être cendrés, sont, dans notre espèce, de couleur jaunâtre, ce qui peut être causé par le climat.

§. LII.

La Grue.

Cet oiseau, si connu de tout le monde, en partant toutes les années, en automne, des parties les plus reculées du nord de l'Europe pour passer l'hiver dans les régions méridionales, s'arrête aussi en Sardaigne. Il y trouve le climat assez propre pour y séjourner jusqu'au printems, sans changer de nom ni aucune de ses habitudes assez connues pour me dispenser de les décrire. Quoique les grues, à leur arrivée, se répandent généralement sur toute la surface de l'île, elles s'arrêtent cependant en plus grand nombre dans la plaine de *Marguine*, du côté de *Sedilo*.

C'est aux sources du Nil que, selon Aristote, les grues se portaient annuellement, en troupes réglées pour combattre les pygmées, espèce de petits hommes montés sur de

petits chevaux, et qui habitaient des cavernes (1). Pline peint ces mêmes hommes, armés de flèches, portés par des béliers, et les fait descendre au printems des montagnes de l'Inde, où ils habitent, pour venir vers la mer orientale, soutenir pendant trois mois la guerre contre ces oiseaux, briser leurs œufs, et enlever leurs petits; sans quoi, ajoute-t-il, ils ne pourraient résister aux troupes toujours plus nombreuses des grues, qui même finiraient par accabler les pygmées (2).

Le même naturaliste, en parlant d'un oiseau qu'il suppose particulier à la Sardaigne, auquel il donne le nom de *gronphena*, et qu'il dit semblable à la grue, ajoute que cet oiseau est également inconnu aux Sardes: *gronphenam avem in Sardinia narrant grui similem, ignotam jam etiam Sar-*

(1) Ea loca sunt quæ Pygmei incolunt, ut aiunt, ipsi, atque etiam equi, cavernasque habitant. Arist. Hist. anim. lib. VIII, cap. 15.

(2) Fama est insidentes (pygmæos) arietum caprorumque dorsis, armatos sagittis, veris tempore, universo agmine ad mare descendere et ova pullosque eorum alitum consumere; ternis expeditonem eam mensibus confici; aliter futuris gregibus non resisti. Plinius, Hist. nat. lib. VII, cap. 11.

dis (1). Si Pline a eu raison de dire que les Sardes ne connaissent point son oiseau *gron-phena*, puisqu'il n'a jamais existé, que je sache, aucun oiseau de ce nom, il a eu grand tort d'imaginer qu'ils ne connaissent pas la grue, puisque, de tout tems, ses habitudes de parcourir les terres ensemencées, et d'y chercher les grains que la herse n'a pas couverts, ont été l'objet principal des poursuites et de la chasse continuelle qu'on en fait pour s'en délivrer.

§. LIII.

Le Héron.

Buffon a divisé le genre nombreux des hérons en quatre familles, savoir : celle du *héron proprement dit*, celle du *butor*, celle du *bihoreau*, et celle des *crabiers*. De toutes les espèces qui composent ces familles, nous n'en connaissons que quatre en Sardaigne, toutes sédentaires et distinguées par des noms particuliers. La première espèce est le héron commun de Buffon (2), ou l'*ar-*

(1) Plinius, Hist. nat. lib. XXX, cap. 15.

(2) Hist. des Ois. tom. XIV, pag. 50.

dea occipite crista pendula ..... ardea cinerea de Linnée (1). S'il y a un nom donné à propos, d'après l'habitude la plus remarquable d'un animal, c'est sans doute celui de *perdezornadas*, c'est-à-dire, *perd journées*, par lequel les Sardes désignent cet oiseau, ce qui convient parfaitement au caractère par lequel Buffon l'a distingué dans les termes suivans.

« Le héron nous présente l'image de cette
» vie de souffrance, d'anxiété, d'indigence;
» n'ayant que l'ambuscade pour tout moyen
» d'industrie ; il passe des heures, des jours
» entiers à la même place, immobile au
» point de laisser douter si c'est un être
» animé ...... Il paraît comme endormi,
» posé sur une pierre, le corps presque droit
» et sur un seul pied, le cou replié le long
» de la poitrine et du ventre, la tête et le
» bec couchés entre les épaules qui se haus-
» sent et excèdent de beaucoup la poitrine;
» et s'il change d'attitude, c'est pour en
» prendre une encore plus contrainte en se
» mettant en mouvement (2). »

La seconde espèce est le bihoreau de

---

(1) Syst. nat. gen. 76, sp. 10.

(2) Loc. cit. pag. 52.

Buffon

Buffon (1), ou l'*ardea crista occipitis tripenni dependente, dorso nigro abdomine flavescente ..... nicticorax*, de Linnée (2). Cet oiseau n'est pas bien répandu en Sardaigne : on le voit fréquenter les rivages de la mer non habités et les rivières ou les marais de l'intérieur de l'île qui sont éloignés des villages : c'est pourquoi il n'a pas un nom particulier parmi le peuple, et il n'y a que les personnes instruites qui le distinguent par le nom de *netticorace*.

Le mâle de cette espèce se distingue par trois plumes très-déliées, d'un blanc de neige qu'il porte sur la nuque du cou et qui ont jusqu'à cinq pouces de longueur.

La troisième espèce est le *butor* de Buffon (3), ou l'*ardea capite leviusculo, supra testacea maculis transversis, subtus pallidior maculis oblongis fuscis .... Ardea stellaris* de Linnée (4). Si cet oiseau a mérité le nom de butor à cause de sa voix

---

(1) Hist. loc. cit pag. 185.

(2) Syst. nat. gen. 76, sp. 9.

(3) Hist. des Ois. loc. cit. pag. 150.

(4) Syst. nat. gen. 76, sp. 16.

effrayante, comme le dit Willaghby (1), ou d'*ardea stellaris* que les anciens lui donnaient suivant Scaliger, du vol du soir, par lequel il s'élance droit en haut vers le ciel, et semble se perdre sous la voûte étoilée, les Sardes ne paraissent pas avoir eu moins de raison pour lui donner le nom de *corvu ambidastru*, c'est-à-dire, corbeau des anguilles, à cause de la chasse continuelle que cet oiseau donne aux anguilles dont il fait sa pâture la plus recherchée.

C'est pourquoi il se tient caché au milieu des broussailles, autour des rivières et des étangs qui sont peuplés d'anguilles. Les Alguerais cependant sont les seuls qui l'appellent *gargia*, peut-être par quelque ressemblance qu'ils ont cru lui trouver avec l'espèce suivante à laquelle quelques naturalistes ont donné le nom de *garza*.

La quatrième espèce est le héron blanc de Buffon (2), ou l'*ardea capite lævi*, *corpore albo*, *rostro rubro .... Ardea alba* de Linnée (3), et c'est le même que la *garza* ou *garzetta bianca* des Italiens. Cet oiseau se voit

(1) Botorus, quod boatum tauri edat. Willughby, ornith. pag. 207.

(2) Hist. des Ois. tome XIV, pag. 83.

(3) Syst. nat. gen. 76, sp. 17.

assez fréquemment en Sardaigne du côté d'Oristano, où il est connu sous le nom de *caumarinu*.

Cetti, en donnant, à son ordinaire, la description de cet oiseau, prétend avoir remarqué une particularité dans la couleur jaune du bec, qu'il suppose avoir été inconnue aux autres naturalistes; mais il n'apporte d'autres raisons pour le croire ainsi, que parce qu'il a trouvé dans Linnée l'expression de *rostro rubro*, et dans Aldrovande et Wyllughby le bec noir (1). Si notre naturaliste, avant de s'imaginer d'avoir fait une découverte, eut examiné les ouvrages de Brisson (2) et de Buffon (3), il aurait trouvé

(1) In quanto al colore del beco la garza nostra non concorda con veruna delle garze menzionate dagli autori dame veduti, nè colla loro garza grande, nè col garzetto. Linneo il quale non riconosce altra garza bianca fuorchè la grande, fa alla garza sua il becco rosso *rostro rubro*; presso Aldrovandi e Villughbejo, il garzetto ha il becco nero; e la garza nostra ebbe il becco giallo, etc. Cetti uccelli di Sardegna, pag. 276.

(2) Ardea in toto corpore alba.... rosero oroceo flavicante, etc. Brisson, ornithol. tome V, pag. 428.

(3) Tout son plumage est blanc, le bec est jaune, et les pieds sont noirs. Buffon, Hist des Oiseaux, tome XIV, pag. 85.

que les individus décrits par ces deux naturalistes, avaient, comme ceux de notre espèce, le bec jaune.

§. L I V.

Le Râle.

La Sardaigne possède trois espèces de râles sédentaires et qui y sont connus sous trois noms différens.

La première espèce est le râle de terre ou de genet de Buffon (1), ou le *rallus alis rufo ferrugineis* de Linnée (2). Nous l'appellons *re delle guaglie*, comme on l'appelle vulgairement en français *roi des cailles*. C'est peut-être par la raison que cet oiseau, ainsi que les cailles, habite les prairies, et par quelque ressemblance, dans le plumage, quoique plus brun, qu'on l'a supposé le conducteur, et le roi des cailles, étant un peu plus gros. Quoiqu'il en soit de cette dénomination, on voit cet oiseau dans toutes les saisons dans notre île, mais il n'y est pas assez commun pour avoir mérité un nom particulier dans notre langue.

---

(1) Hist. des Ois. tome XV, pag. 225.

(2) Syst. nat. gen. 83, sp. 1.

La seconde espèce est le râle d'eau de Buffon (1), ou le *rallus aquaticus* de Linnée (2) que nous connaisons sous le nom de *paddighinna de matta*, c'est-à-dire, petite poule de broussailles. Cet oiseau se tient ordinairement le long des eaux stagnantes, caché dans les broussailles et les joncs, d'où il ne sort que pour traverser les eaux à la nage, lorsqu'il est poursuivi par les chasseurs.

C'est aussi à l'égard de cet oiseau que notre naturaliste Cetti se croit fondé de reprocher à Linnée l'expression de *rostro luteo*, dont il se sert, puisqu'il dit avoir trouvé dans notre espèce le bec rouge (3). Si Cetti eut lu Buffon avant d'écrire, il se serait désabusé de son idée, et il y aurait trouvé en même tems la réponse à la critique qu'il a prétendu faire de Gesner et de

(1) Hist des Ois. loc. cit. pag. 237.

(2) Syst. nat. gen. 83, sp. 2.

(3) E primieramente Linneo fa a quest uccello il becco, ch' è lungo quasi due pollici, dicolor giallo, *rostro luteo*, laddove io l' ho sempre trovato rosso come un corallo nella mascella inferiore, e nella superiore quando rosso, quando fosco, ma giallo non mai. Cetti uccelli di Sardegna, pag. 279.

Belon, sur la prétendue couleur des jambes de cet oiseau (1). Voilà ce que Buffon a écrit à cet égard, en peu de mots : « il est à peu » près de la grosseur du râle de terre, mais » il a le bec plus long, *rougeâtre* près de la » tête, il a les pieds d'un rouge obscur. Ray » dit que quelques individus les ont jaunes, » et que cette différence vient peut-être de » celle du sexe. (2). »

La troisième espèce est la poule d'eau de Buffon (3) ou la *fulica fronte calva, corpore nigro, digitis simplicibus* ..... *Chloropus* de Linnée (4). Cet oiseau étant très-commun en Sardaigne, et partout où il y a des rivières et des étangs, il a reçu trois

---

(1) Gesnero e Bellonio fanno veramente all' uccello in quistione il rostro rosso, ma poi estendono quel colore ancora alle gambe, le quali secondo essi sono parimente rosse, ed à cio pure si oppone la osservazione mia : gambe rosse propiamente non ho vedute mai in questi uccelli; livide e biancastre le ho trovate sempre; alcuna volta citravvidi una leggier tinta di rosso, ma non tale da bastare a chiamarle rosse. Cetti loc. cit.

(2) Hist. des Ois. loc. cit. pag. 240.

(3) Hist. des Ois. tome XV, pag. 263.

(4) Syst. nat. gen. 82, sp. 2.

différens noms selon les dialectes des contrées où il se trouve plus fréquemment : aussi à Alguer y est-il appelé *puglietta*, à Sassari *giaddina d'eva*, dans le reste de l'île *pudda d'aba*, qui correspondent à poule d'eau.

§. L V.

La Foulgue.

Cet oiseau, appelé par Linnée *Fulicà atra* (1), est connu en Sardaigne sous le nom de *puliga*. Partout où il y a des rivières et des étangs on voit paraître toutes les années, au commencement de l'automne, une quantité prodigieuse de Foulgues qui y séjournent jusqu'au mois de mars, qui est le tems de leur départ. L'abondance de ces oiseaux est si grande, principalement à l'étang de Cagliari, que les chasseurs ont trouvé le moyen de les prendre au filet comme les poissons, en quantité si prodigieuse, que très-souvent on les vend à un sou la pièce. Les étangs de Sassu, de Cabras et de Sante-Giusta en sont également fournis; mais la

(1) Syst. nat. gen. 82, sp. 1.

chasse qu'on y en fait n'est pas si considérable.

Quoique les foulgues se nourrissent ordinairement des insectes qu'elles trouvent dans l'eau, elles en sortent souvent pour parcourir les terres ensemencées et y ronger les blés; ce qui est contraire à l'observation de Buffon qui assure qu'il est très-rare de voir la Foulgue à terre, où il dit qu'elle paraît si dépaysée que souvent elle se laisse prendre à la main (1). La chair de cet oiseau est assez bonne, mais non pas si estimée que celle du gibier fin : la cause en est peut-être dans son abondance et dans la modicité de son prix. Quoiqu'il en soit, les Sardes ne la mangent pas en maigre, comme ailleurs, et il n'y a que le bas peuple qui s'en nourrit.

§. LVI.

Le Plongeon.

De toutes les espèces de plongeons décrites par les naturalistes, nous ne connaissons en Sardaigne que les deux suivantes.

La première espèce est le grand plongeon

(1) Hist. des Ois. tome XV, pag. 329.

de Buffon (1) que nous appelons *margone*, qui correspond à *mergus major* de Brisson (2). Cet oiseau n'est pas commun dans toute l'île; on en voit quelques-uns dans les eaux de Sassari et de Tempio.

La seconde espèce, qui est le petit plongeon de Buffon (3) et le *mergus minor* de Brisson (4) étant très-commune dans toute la Sardaigne, a elle dû recevoir plusieurs noms dans les différens endroits qu'elle habite. A Sassari on l'appelle *soriggu di riu*; à Alguer, *cabuzó*; à Bosa, *cucumarzolu*; à Oristan, *coaciou*.

La longueur ordinaire de cet oiseau, qui est sédentaire dans nôtre île, est de deux pieds deux pouces depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des doigts : son vol est de deux pieds onze pouces : les ailes pliées sont à peu près de la longueur de la queue. Tout le dessus du corps est d'un cendré brun, varié de deux lignes blanchâtres sur chaque plume : le devant du cou est blanc,

---

(1) Hist. des Ois. loc. cit. pag. 390.

(2) Brisson, Ornithol. tome VI, pag. 105.

(3) Loc. cit. pag. 394.

(4) Loc. cit. pag. 108.

varié de cendré clair : la poitrine et le dessous du corps sont blancs, les grandes pennes des ailes brunes ; les moyennes sont cendrées, marquées de deux lignes blanchâtres : le bec gris-brun, les pieds et les doigts bruns.

§. LVII.

L'Avocette.

L'espèce de cet oiseau n'est pas bien commune en Sardaigne, où elle ne paraît qu'en très-petit nombre dans le fleuve d'Oristano, sous le nom singulier qu'on lui donne de *Filippa*. Tous les naturalistes désignent cet oiseau par le caractère frappant du renversement de son bec, dont la courbure tournée en haut présente un arc de cercle, relevé d'une substance tendre et presque membraneuse à sa pointe, mince, faible, grêle, comprimé horisontalement, incapable d'aucune défense et d'aucun effort (1). Aussi c'est une espèce isolée, un des essais de la nature, suivant l'expression de Buffon (2), dont elle n'a pas multiplié les variétés.

---

(1) Recurvirostra albo nigroque varia.... fere coriaceum, apice membranaceum... Avocetta. Linnæus, Syst. nat. Gen. 80, sp. 1. Idem Fauna svecica, n. 137.

(2) Buffon, Hist. des Ois. tome XVI, pag. 279.

§. LVIII.

Les Goëlands.

Des six espèces de goélands dont Buffon a donné l'histoire très-détaillée (1), nous ne connaissons en Sardaigne que les trois suivantes.

La première est le goéland à manteau noir de Buffon (2), ou le *larus albus*, *dorso nigro*, *larus maximus* de Linnée (3), que nous connaissons sous trois noms différens. Dans la côte septentrionale de l'île, où l'on n'a fait attention qu'à sa grande voracité, on l'appelle, quoique mal à propos, *corvo marino* : dans l'occidentale il porte le nom de *gavine* peut-être du latin *gavia* que quelques naturalistes lui donnent : dans d'autres endroits il a pris la dénomination génoise d'*Oca marina*.

Cet oiseau paraît en grand nombre au tems de la pêche des thons, dans toutes nos madragnes pour s'y repaître des entrailles

---

(1) Tome XVI, pag. 16 et suiv.

(2) Pag. 187, loc. cit.

(3) Syst. nat. gen. 69, sp. 3.

de ces poissons que l'on jette à la mer, ainsi que des autres débris de la pêche.

Cette habitude, ou pour mieux dire cette voracité est sans doute la seule cause pour laquelle les anciens, au rapport d'Oppien (1) attribuaient à ces oiseaux de l'amitié pour l'homme : ils s'approchent en effet si près des pêcheurs dans le tems qu'ils éventrent les thons, qu'on est obligé de les chasser à coups de bâton pour se délivrer de leur importunité qui va jusqu'à se poser sur les barques, sur les têtes et les épaules des ouvriers. Malheureusement leur chair n'est pas bonne à manger et leur plumage n'a aucune valeur qui puisse engager d'en faire la chasse, ce qui serait très-facile.

La seconde espèce est le goéland varié, ou le grisard de Buffon (2), le *larus major* d'Aldrovande (3). Cet oiseau ne se voit que du côté d'Oristano où on l'appelle *coagliedda*.

La troisième est le goéland à manteau gris et blanc de Buffon (4); ou le *gavia*

(1) Oppien in excut.
(2) Hist. des Ois. loc. cit. pag. 200.
(3) Avi tome III, pag. 64.
(4) Loc. cit. pag. 213.

grisea de Brisson (1) : comme cet oiseau, à la couleur près, paraît être une variété du précédent, il n'a pas reçu parmi nous un nom particulier, et on ne le connaît que sous la dénomination de *coaghedda* petite, car il est plus petit que l'autre, et aussi plus rare.

§. LIX.

Le Flammant ou le Phénicoptère.

La couleur de feu dont les ailes de cet oiseau sont teintes et qui lui fit donner par les Grecs le nom de *phœnicopteros* ; son bec d'une forme extraordinaire, applati et fortement fléchi en dessus vers son milieu, épais et quarré en dessous, comme une large cuiller ; ses jambes de la longueur démesurée de vingt pouces ; son cou long et grêle ; son corps plus haut monté, quoique très-petit, en proportion de la hauteur qui est d'environ six pieds, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des doigts, offrent une figure d'une forme assez bizarre et très-distinguée parmi les oiseaux de rivage que nous connaissons en Sardaigne.

---

(1) Ornithol. tome V, pag. 171.

Il y arrive toutes les années, en grand nombre, des côtes d'Afrique, vers le commencement de l'automne, et se place de préférence dans les étangs de la partie méridionale de l'île qu'il habite pendant six mois.

Il s'avance jusqu'à l'étang de *Sassu*, mais la plus grande partie d'entr'eux s'arrêtent à l'étang de la *Scaffa* près la ville de Cagliari; et aux étangs salés de *Quartu* à l'est de l'île.

Les Sardes lui donnent deux noms divers: généralement il est appelé *mangone*, mais les Oristanais le nomment *gentarubia*, c'est-à-dire gens-rouges, ou corps-rouges à peu près comme *bessarous* des Arabes, selon le rapport de Sonnini (1). Ainsi, Aldrovande, en donnant la figure de cet oiseau, qu'il dit avoir reçu de Sardaigne, se trompe en supposant que nous lui donnons le nom de *fiamingo*, comme il s'est trompé en exprimant les caractères du bec, bien différens de ceux qui existent réellement.

Les anciens ont parlé de cet oiseau comme d'un gibier exquis. Caligula, devenu assez fou pour se croire un dieu, avait choisi le phénicoptère avec le paon et le méléagris ou la pintade pour les victimes précieuses qu'on

---

(1) Voyage en Égypte, tome II, pag. 222.

devait immoler à sa divinité (1). Philostrate le compte parmi les délices de la table (2). Et Apicius, ce fameux gourmand, dont la voracité, selon l'expression de Pline, engloutissait les races futures (3) ayant découvert à la langue du phénicoptère cette saveur qui la fit rechercher depuis comme le morceau le plus rare, donna la manière savante et très-détaillée de l'assaisonner (4).

Lampridius met au nombre des excès d'Héliogabale celui d'avoir fait paraître à sa table des plats remplis de cervelles et de langues de phénicoptères (5). Suétone dit que Vitellius rassemblant les délices de toutes les parties du monde, faisait servir à la fois dans ses festins les foies des scares, les laites de murènes, les cervelles des faisans et les langues de phénicoptères; et que son intempé-

---

(1) Hostiæ erant Phoenicopteri, Pavones, etc. Sueton. in Caligula.

(2) In vita Apollon. lib. VIII.

(3) Phoenicopteri linguam præcipui esse saporis Apicius docuit, nepotum omnium altissimus gurges. Plinius, Hist. nat. lib. X, cap. 48.

(4) De Obson. et condim. lib VI, cap. VII.

(5) Exibuit Palatinis ingentes dapes extis et cerebellis Phoenicopterorum refertas. Apud Lampridium.

rance était aidée par l'usage de vomir (1). Juvénal reprochait aux Romains leur luxe déprédateur, et de couvrir leurs tables d'oiseaux rares de Scythie, et du superbe phénicoptère (2). Martial fait dire à cet oiseau que son plumage avait frappé les yeux des Romains, mais que sa langue était devenue la proie des gourmands (3).

J'ai mangé plusieurs fois de cette cervelle et de ces langues; la première n'a rien de plus délicat que celle de veau ou d'agneau, et les secondes n'ont rien de supérieur au goût ordinaire de celles des autres oiseaux. Peut-être que mon palais n'est pas fait à la romaine, ou que nos phénicoptères ne sont pas de la bonté des anciens.

Cet oiseau se nourrit de coquillages, de frais de poissons, d'insectes aquatiques qu'il cherche assidûment en enfonçant son bec dans la vase, et la remuant continuellement

(1) Epulas interdum quadrifariarias dispartiebat... facile omnibus sufficiens vomitandi consuetudine. Sueton. Vitellius.

(2) Sat. IX.

(3) Dat mihi penna rubens nomen; sed lingua gulosis
Nostra sapit: quid, si garrula lingua foret?

MART. lib. III, p. 671.

avec

avec les pieds qu'il agite en les levant et les baissant sans cesse.

C'est un beau spectacle que de voir les phénicoptères, qui vont toujours en troupes, se former en file lorsqu'ils veulent pêcher ; ce qui, de loin, présente une vue singulière, comme d'un escadron rangé en bataille, ou d'un grand mur de briques au milieu des eaux.(1).

§. LX.

La Piette, ou *le petit Harle huppé*.

De toutes les espèces d'harles dont Buffon rend compte dans son Histoire des Oiseaux (2); nous ne connaissons en Sardaigne que la piette ou le petit harle huppé, sous le nom générique d'*Anitra*, à cause de quelque ressemblance qui se trouve entre cet oiseau et le canard, quoiqu'il soit d'une

(1) Mirando la mattina da Cagliari verso gli stagni ; a chi par di vedere in quelle acque un argine di mattoni, chi crederà vavvitarvi una grandissimæ guantità di fogli galleggianti ; e non son altro se non in fenicotteri, che vi stanno in fila, e cagionan l' illusiane colle loro rosèe ale. Cetti uccelli di Sardegna, pag. 303 et 304.

(2) Tome XV, pag. 414.

espèce tout à fait différente. Il habite les rivières et les étangs; mais il n'est que de passage dans notre île, où on ne le voit qu'en hiver, en très-grand nombre.

Sa longueur ordinaire, depuis la pointe du bec jusqu'au bout de la queue, est d'un pied quatre pouces, sur deux pieds de vol. Tout le dessus de son corps est d'un beau blanc, mais à chaque côté de la tête, il a une tache ronde d'un noir changeant en vert. Il a sur le sommet de la tête des plumes longues et étroites qui forment une huppe très-élégante, variée de blanc et de vert noirâtre. Le dos et le croupion sont d'un noir velouté; la poitrine et le dessous du corps blancs, excepté les côtés qui sont variés d'un brun foncé. Les plumes scapulaires et les couvertures du dessus des ailes sont variées de noir et de blanc. Le bec, la partie nue des jambes, les pieds, les doigts et leurs membranes sont d'un noir verdâtre, et les ongles noirs.

§. LXI.

Le Cygne.

La nature n'a répandu sur aucune autre espèce d'oiseaux autant de ces graces nobles

et séduisantes qui nous rappellent l'idée de ses plus beaux ouvrages, qu'elle l'a fait en donnant au cygne un corps élégant et majestueux, relevé d'une blancheur éclatante et pure, avec des formes arrondies, des contours délicats, et tous les attraits de la beauté. Tout annonce dans cet oiseau la volupté et l'amour, et c'est pour cela qu'Horace attelle des cygnes au char de Vénus (1). Tout dans ce bel oiseau justifie le choix que le plus puissant des dieux fit de sa forme pour donner la vie à la plus belle comme à la plus fameuse des femmes de l'antiquité. Aussi Euripide, pour peindre la beauté d'Hélène, en faisant en même tems allusion au mystère de sa naissance, la désigne par l'épithète de *forma cygnea* (2).

Fier de sa noblesse et de sa beauté parmi tous les oiseaux aquatiques, le cygne ne se laisse voir toutes les années en Sardaigne que de passage, et en petit nombre, dans

(1) Quæ Gnidon..............................
Fulgentesque tenet Cycladas, et Paphon,
Iunctis visit Oloribus.

HOR. Carm. lib. III.

(2) Euripides in Oreste act. V.

les étangs d'*Oristano ;* quelquefois aussi à l'embouchure de la rivière de Bosa, où il conserve le nom italien de *cygno*, et où les chasseurs n'osent attenter ni à sa vie, ni à sa liberté en faveur de son naturel doux, de ses mœurs innocentes, et de ses habitudes paisibles qui avaient déjà frappé les plus anciens observateurs (1).

§. LXII.

Les Oies.

Ces oiseaux, qui, par leur vigilance, méritèrent à Rome la fixation d'une somme annuelle pour fournir à leur entretien, et procurèrent en même tems aux chiens la peine du fouet (2), ce qui fait dire à Columelle

(1) Suapte natura mites et pacati. *Ælian. de nat. anim.* Nec probitate vietus, morum, probis, senectutis vacant. *Arist. Hist. anim.* Mirabili vitæ prolitate et innocentia est, moresque ejus mites admodum placidique. *Bartholin.*

(2) Est et Anseri pervigil cura, Capitolio testata defenso per id tempus canunm silentio proditis rebus; quamobrem cibaria Anserum Censores locant. Eadem de causa suplicia annua canes pendunt inter ædem juventutis et summani, vivi in sambuca arbore fixi. Plinius, Hist. nat. lib. X. cap. 22.

qu'ils sont les meilleurs et les plus sûrs gardiens d'une ferme (1); ces oiseaux qui, par la chaleur de leur duvet, concourent à garantir l'espèce humaine de l'inclémence des saisons; ces oiseaux, qu'on peut nourrir à peu de frais et élever sans beaucoup de soins, puisqu'ils s'accommodent de la vie commune des volailles, et souffrent d'être renfermés avec elles dans la même basse-cour (2); les oies enfin, malgré ce qu'elles procurent depuis long-tems à l'homme, sont néanmoins entièrement négligées en Sardaigne. Elles n'y sont connues que sous le nom italien d'*oca*, et on les laisse dans leur état naturel de sauvages et de passagères, sans se donner la moindre peine pour les

(1). Anser rusticis gratus, quod solertiorem curam præstat quam canis, nam clangore prodit insidiantem. Columella de re rustica, lib. VIII, cap. 33.

(2) Non magnam curam poscit; obid rusticis grata. Schaseneckfeld de ovib. Siles. p. 212.

Les bonnes ménagères, sachant bien que la nourriture des oies est de moult grand profit, en font grande estime, pour ce qu'elles ne font aucune dépense; et pour les avoir meilleures le font choisir de grande corpulence et de blanche couleur. Belon, nat. des Oiseaux; pag. 156.

fixer dans notre île en les réduisant, comme ailleurs, en état de domesticité.

Que ceux qui pourraient nous taxer d'indolence sur un objet qui paraît important à plusieurs pays de l'Europe, apprennent, et c'est l'unique excuse que nous pouvons fournir pour l'honneur national, que nos chiens sont assez vigilans pour garder nos fermes ; et que si quelquefois ils méritent nos châtimens, ce n'est qu'en conséquence du trop de zèle qu'ils montrent à défendre la maison de leurs maîtres ; que d'ailleurs la température de notre climat éloigne de nos lits le besoin des duvets que les oies fournissent aux pays septentrionaux ; et enfin que l'abondance des différentes espèces de bon gibier dont nos campagnes sont couvertes, nous empêche de profiter de la chair indigeste et peu agréable des oies qui viennent hiverner toutes les années dans nos étangs.

§. LXIII.

Les Canards.

Parmi les naturalistes qui ont cherché à mettre de l'ordre et à établir quelques divisions générales et particulières dans la grande

famille des canards, Willughby est celui qui a divisé leurs nombreuses espèces en canards *marins* et canards *fluviatiles* (1); mais il n'a ni indiqué les caractères distinctifs sensibles ni les autres espèces, celles qui ont été observées et qui fréquentent également les eaux salées et les eaux douces.

Buffon paraît avoir mieux fait, en partageant les canards en raison de leur grandeur, c'est-à-dire, ceux qui par leur taille égalent ou surpassent le canard ordinaire, et ceux dont la taille est au-dessous : il laisse aux premiers le nom générique de canards, et il applique aux seconds celui de sarcelles (2).

Je crois inutile d'adopter quelques-unes de ces méthodes en parlant des canards qui habitent les eaux de la Sardaigne, puisque nous ne connaissons que sept espèces de toutes celles qui composent leur genre : aussi en en donnant une idée simple, je ne ferai que rapporter chaque espèce à celles que les ornithologistes ont décrites.

---

(1) Anates vel marinæ sunt vel fluviatiles, etc. Willughby, Ornithol. pag. 277.

(2) Buffon, Hist. des Ois. tome XVII, pag. 235.

Les Sardes, qui par les mêmes raisons que j'ai indiquées en parlant des oies, négligent également de réduire en état de domesticité les canards sauvages qui visitent les contrées méridionales de l'Europe en hiver, se contentent de les laisser jouir de tous les avantages que la douceur de notre climat leur procure ; et ils ne payent d'autre tribut pour l'agréable asile qu'ils y trouvent, que de fournir quelques individus à l'avidité de certains chasseurs paresseux, qui trouvent sans beaucoup de peine, dans le nombre infini de ces oiseaux qui peuplent nos rivières, nos étangs et nos côtes maritimes, à se procurer un gibier généralement peu estimé et qui n'est d'aucune valeur.

La première espèce que nous trouvons est le canard simplement dit de Buffon (1) ou le *boschas* de Linnée (2), connu en Sardaigne sous le nom italien d'*Anitra* ou de *capoverde*; ou de *colloverde.*

Les caractères distinctifs de ce canard sont d'avoir la tête, la gorge et la moitié du cou d'un vert brillant, changeant en violet, surmonté d'une zone blanche étroite

(1) Hist. des Ois. loc. cit. pag. 168.

(2) Syst. nat. Gen. 61. sp. 34.

en forme de collier. Le bas du devant du cou et la poitrine sont d'un marron obscur. Le croupion est noir changeant en vert foncé ; les ailes traversées d'une large bande de violet, changeant en vert, avec des taches blanches qui forment une bande étroite. La queue est marquée de noir changeant en vert, bordée de gris-brun et de blanc. Le bec est d'un vert jaunâtre, les jambes, les pieds, les doigts et les membranes d'un jaune orangé, les ongles des trois doigts antérieurs noirs, et celui du doigt postérieur rougeâtre.

La seconde espèce est celle que les Sassarais appellent *cabizoni*. Elle est moins grosse que la précédente : son plumage est varié de brun et de gris-roussâtre : elle a sur l'aile deux bandes transversales qui tirent sur le violet ; le demi bec supérieur est rougeâtre, tacheté de noir ; l'inférieur entièrement rougeâtre. Au reste elle ressemble entièrement au canard sauvage dans tous ses caractères et habitudes, ce qui me fait croire qu'elle n'est que la femelle de celui-ci.

La troisième espèce est le canard musqué de Buffon (1), ou l'*anas moschata* de Lin-

---

(1) Hist. des Ois. loc. cit. pag. 237.

née (1), que les Italiens appellent *anitra d'India*, *o di Libia*. Les Sardes, en la croyant originaire d'Afrique, lui ont donné le nom d'*anitra di barberia*, *o germano di barberia*. Tout son plumage est noir-brun, lustré de vert sur le dos, avec une large tache blanche sur les couvertures des ailes. Il a au-devant de la tête une plaque en peau nue, rouge et semée de papilles, qui lui couvre les joues, s'étend jusqu'en arrière des yeux et s'enfle sur la racine du bec en une caroncule rouge semblable à une cerise. Le mâle de cette espèce a derrière la tête un bouquet de plumes en forme de huppe, que la femelle n'a pas.

La quatrième espèce est le chipeau ou le ridenne de Buffon (2) ou l'*anas strepera* de Linnée (3), ainsi appelée selon Gesner *a vocis strepitu graviore* (4). Ce canard n'a point vulgairement de nom propre parmi nous qui le distingue des autres espèces; aussi les personnes instruites lui donnent le nom d'*anitra strepera*. La tête de cet oi-

---

(1) Syst. nat. Gen. 61, sp 13.

(2) Hist. des Ois. pag. 270.

(3) Syst. nat. Gen. 61, sp. 18.

(4) Gesner apud Aldrov. tom. III, pag. 234.

seau est marquée de brun foncé et de blanc, ainsi que la poitrine; le dos et les flancs festonnés de ces deux couleurs. Ses ailes sont marquées de trois bandes, l'une blanche, l'autre noire, et la troisième d'un beau marron rougeâtre. Le bec est noir, les pieds jaunâtres, les membranes des doigts noires.

La cinquième espèce est le canard siffleur de Buffon (1) auquel Linnée a donné le nom de la plus fidelle des épouses célébrée par le plus grand des poëtes, en l'appelant *pénélope* (2). Cet oiseau n'a pas non plus un nom particulier en Sardaigne, il y est confondu sous le nom générique d'*anitra*, et il n'y est distingué que par la beauté de son plumage. Le sommet de sa tête est d'un fauve clair. Le dos et le croupion sont rayés transversalement de blanc et de noir en zigzags. Les ailes sont noires changeantes en un beau vert doré. La poitrine et le ventre blancs, les pennes de la queue sont marquées d'un beau noir du côté extérieur, et vers le milieu d'un gris cendré, avec quelques lignes blanchâtres. Le bec, les jambes et les pieds sont plombés, les ongles noirs.

---

(1) Hist. des Ois. loc. cit. pag. 247.

(2) Syst. nat. Gen. 61, sp. 24.

La sixième espèce est la petite *sarcelle* de Buffon (1), ou l'*anas crecca* de Linnée (2). Dans plusieurs endroits de la Sardaigne on donne à cet oiseau le nom d'*anadone*, c'est-à-dire, *petit canard*, mais à Alguer on l'apelle *crabedu*, diminutif du mot *crabu* par lequel on désigne les canards de grosse espèce. Les plumes du sommet de la tête sont d'un marron-brun bordé de roussâtre : au-dessus du cou il a une large tache d'un vert doré qui s'étend tout le long de cette partie de chaque côté. La gorge est brune : le haut du dos est rayé de blanc et de noir. La queue noire changeant en vert doré bordée de roussâtre. Le bas de la poitrine et le ventre sont blancs ; le bec noir, les jambes, les pieds et les membranes sont gris, les ongles noirs.

La septième espèce est le petit morillon de Buffon (3) ou l'*anas crista fuligula* de Linnée (4). Nous l'appelons *capo negro* à cause de sa tête tirant sur le violet noir, sur laquelle brillent de beaux yeux avec l'iris

(1) Hist. des Ois. loc. cit. pag. 381.

(2) Syst. nat. Gen. 61, sp. 29.

(3) Hist. des Ois. pag. 331, loc. cit.

(4) Syst. nat. Gen. 61, sp. 39.

d'un beau jaune. Les plumes de l'occiput sont longues et forment une huppe qui pend en arrière. Le haut du dos et les plumes scapulaires sont noirs : le bas du dos, le croupion et la queue sont d'un brun foncé avec des nuances d'un vert obscur. La poitrine et le haut du ventre d'un blanc argenté : tout le reste est brun noirâtre très-brillant. Le bec est cendré bleu-foncé ; la pointe noire, les jambes et les pieds plombés, les membranes et les ongles noirâtres. Cette espèce est la seule de toutes celles que nous avons décrites qui ne fréquente pas nos rivières et nos étangs ; elle n'abandonne jamais les bords de la mer où elle se trouve en grand nombre.

§. LXIV.

Le Pélican.

Cet oiseau, appelé par ce nom de tous les naturalistes, est plus remarquable par la hauteur de sa taille et par le grand sac qu'il porte sous son bec, que par la célébrité que l'histoire ancienne a voulu lui donner dans les emblêmes religieux, en représentant sous sa figure la tendresse paternelle qui se déchire le sein pour nourrir de son sang sa famille affamée. Cet oiseau n'étant pas fixé en Sardaigne, où il y arrive de passage,

des côtes d'Afrique, n'y a pas obtenu un nom particulier; aussi n'y est-il connu que sous le non de *pelicano*. J'ai jugé à propos de donner la description de celui que j'ai examiné au moment qu'il avait le sac enflé, parce que j'y ai trouvé quelque différence avec ceux que d'autres naturalistes ont décrit.

La longueur de cet oiseau est de cinq pieds et cinq pouces, depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue : l'envergure ou le vol est de onze pieds. Son bec a près d'un pied et demi de long et un pouce et demi de large. Le demi bec supérieur est d'une seule lame osseuse terminé par un crochet : la partie inférieure est composée de deux branches flexibles qui se prêtent à l'extension de la poche membraneuse de couleur jaunâtre qui lui est attachée.

C'est à cause de cette poche membraneuse qu'il porte sous le bec, et qui lorsqu'elle est remplie, a quelque ressemblance avec les outres pleines d'eau dont on charge les chameaux, que les habitans de la Haute-Egypte, selon Sonnini, l'appellent, *chameau d'eau*(1).

(1) Voyage dans la Haute et Basse-Égypte, tome III, pag. 209.

Tout son corps est couvert de plumes blanches. Les grandes pennes des ailes sont noires, les moyennes blanches, ainsi que celles de la queue. L'iris est d'un gris jaunâtre. La partie supérieure du bec rougeâtre vers son origine, et jaunâtre dans le reste de sa longueur : le demi bec inférieur est entièrement d'un rouge pâle : les pieds, les doigts et leur membrane sont plombés, les ongles gris. La manière de voler de cet oiseau a quelque chose de singulier. Sonnini, qui a observé avec exactitude tout ce qui se présentait à sa vue dans son excellent voyage, nous en a donné un détail bien exat dans les termes suivans : « Je vis des pélicans raser la » surface de l'eau, et je remarquai que le » vol de cet oiseau est entrecoupé, c'est-à- » dire, qu'il bat des ailes huit à dix fois » de suite, puis il plane, ensuite il bat des » ailes de nouveau, et ainsi alternativement » pendant la durée de son vol (1). »

(1) Loc. cit. pag. 345 et 346.

CHAPITRE VI.

LES POISSONS.

La quantité prodigieuse de corps marins, dont les terres de la Sardaigne sont couvertes, même aux endroits les plus reculés des rivages de la mer, ainsi que sur les sommets des plus hautes montagnes ; les coquillages que l'on y trouve enfoncés dans les rochers qui servent de première base aux marbres les plus durs, prouvent évidemment que cette île était jadis au fond de la mer.

La nature, en lui donnant une nouvelle existence sur la surface du globe, non contente d'avoir comblé son sol d'une infinité de productions qu'elle avait refusé à d'autres contrées, a voulu également se signaler, en comblant ses rivages et ses mers de richesses innombrables, tant pour nourrir la curiosité des naturalistes, que pour satisfaire les besoins des habitans. Je traiterai le premier de ces deux objets relativement aux poissons tant d'eau douce que de mer(1), et je

(1) Linnée a réuni les poissons cartilagineux avec les

donnerai

donnerai des détails sur le second dans l'article suivant, en parlant des pêches de cette île, ainsi que de quelque branche de l'industrie nationale sur les produits de la mer (1).

La Sardaigne a trois différens endroits qui lui fournissent abondamment du poisson, les rivières, les étangs et la mer. Ces trois endroits méritent d'être considérés séparément par les diverses espèces qu'ils renferment, et dont l'énumération peut rendre plus intéressante l'histoire naturelle de ma patrie.

---

animaux quadrupèdes ovipares et les serpens dans une même classe, sous la dénomination d'amphibies. Linnée ne les avait séparés que parce qu'il croyait qu'ils avaient des poumons et des ouies. Cette erreur a été détruite par le savant Lacépède dans l'introduction à l'Histoire Naturelle des quadrupèdes Ovipares. Cetti, en suivant la méthode de Linnée, a aussi adopté ces diverses classes de poissons. Je préfère le système adopté par le rédacteur de l'Histoire des Poissons, inséré dans le tome III de l'Histoire Naturelle de l'Encyclopédie méthodique, qui, en supprimant la classe de Linnée, a réuni les poissons cartilagineux aux autres poissons.

(1) Lorsque le tems et les circonstances me le permettront, je donnerai, dans un ouvrage séparé, la conchiliogie de la Sardaigne, dont je prépare les matériaux depuis long-tems.

§. Ier.

Poissons des rivières.

Les rivières de la Sardaigne n'étant pas assez considérables pour nourrir plusieurs espèces des poissons qui se trouvent dans les grands fleuves des continens ; ne renferment en général que des truites et des anguilles. La truite, appelée en langue du pays *trotta*, ressemble à celle du lac de Genève par les taches noires et épaisses qu'elle a sur le dos, et par sa queue fourchue dont Artedi donne la description en ces termes : *salmo cauda bifurca, maculis solum nigris, sulco longitudinali in ventre* (1) ; d'où il paraît que c'est le même poisson dont Rondelet fait aussi mention (2). Ce poisson paraît proportionné à la petitesse de nos rivières, puisque on en trouve rarement de plus gros que ceux du poids de deux livres, mais il est en échange d'un goût esquis, principalement celui qu'on pêche à la rivière d'Oziéri.

L'anguille, autre poisson ordinaire à tous

(1) Artedi Synon. Ictiologia Pise, pag. 25.

(2) Rondelet de piscib. masinis parte II, page 161.

tes nos rivières qui en abondent prodigieusement dans toutes les saisons, et que nous appelons *anghidda* ou *ambidda*, surpasse rarement la grosseur de quatre à cinq livres de poids, mais elles sont d'un goût excellent et point du tout indigestes.

On trouve aussi chez nous des anguilles dans des fossés remplis d'eau, quoique éloignés des rivières; et les paysans très-souvent en bêchant la terre en découvrent des pelotons que les Sardes appellent *mols*; ce qui n'est pas extraordinaire à ces animaux, selon Mosely, qui assure avoir vu des anguilles se traîner dans les prairies, comme autant de serpens, et passer d'un fossé dans un autre, soit pour changer de demeure, soit pour attraper des limaçons qui étaient cachés dans l'herbe (1).

Nos paysans ont encore la faiblesse de croire aux contes fabuleux que les anciens naturalistes (2) et quelques modernes ont débité sur la génération des anguilles : contes et conjectures qui ne coûtaient rien dans un

(1) Encyclop. méthod. V. Anguille.
Aristote, Hist. animal. lib. 6. c. 14.

(2) Abulam Mylius, et Rondelet, Hist. des Poissons.

tems où l'on était persuadé que plusieurs espèces d'animaux étaient le produit de la putréfaction. C'est ainsi qu'on prend, en Sardaigne, un insecte appelé par Linnée *dytiscus*, et qu'on trouve dans nos rivières, pour la mère des anguilles, et auquel on donne par cette raison le nom de *mamma de sas ambidas* (1).

Le défaut d'espèce de poissons sédentaires dans nos rivières est compensé par deux autres espèces qui s'y introduisent régulièrement de la mer et en augmentent les richesses. Ce sont le *muge*, appelé en langue du pays, *muzzulu*, et l'*aloze*, que nous connaissons sous le nom espagnol de *saboga*. La première espèce y est très-petite et peu nombreuse : la seconde remonte toutes nos rivières, en abondance, depuis le mois de mars et n'en sort qu'à la fin de juin. C'est pendant ce séjour que l'alose fait dans les rivières qu'elle y fraye, contre l'opinion d'Al-

---

(1) Quoique ce point d'Histoire Naturelle ne soit pas encore bien éclairci, cependant les plus fortes raisons d'analogie me font croire que la reproduction des anguilles est soumise aux mêmes lois que celle des autres espèces d'animaux. Voyez Elsner Ephemer d'Allemagn. Décurie I. an I, pag. 242.

drovande, qui s'appuyant de l'autorité de Strabon, assure que l'alose dépose ses œufs dans la mer après avoir quitté les rivières et vers la fin de l'été (1), mais Willughby et Baster confirment notre observation (2).

La grosseur ordinaire de l'alose que l'on pêche dans nos rivières est de huit à dix livres : celles qui habitent la rivière d'Utta sont de meilleure qualité que les autres, selon le témoignage de Vico (3). La bouche de ce poisson est grande, pointue et sans dents ; ses yeux brillans, son dos de couleur blanche-jaunâtre ; ses côtés et son ventre argentins ; ses nageoires dont les rayons sont assez mous, sont petites à proportion de sa grandeur ; sa langue est noirâtre.

---

(1) Pariunt in fine æstatis non in fluminibus, sed in mari, quæmadmodum Strabo testatur, et usus comprobat : in fluviis enim neque récens natæ, neque effoetæ nullæ, sed majores omnes in utero habentes fœminæ, aut mares semine pleni capiuntur. Aldrov. de Pisc. lib. IV. cap. 14.

(2) Historia Piscium.

(3) En este rio de Utta se crian las majores sabogas que en otro ninguno....y con tener fama de may buenas lasque se pescan en Tortosa en Cataluna, affirmarè dezir que nollegan de mucho estas a las del rio de Utta. Vico Historia de Sardeña, parte I, cap 4.

Ces poissons vont en troupe, en nageant à fleur d'eau et en poussant un certain *grognement*, pareil à celui des pourceaux. On en pêche souvent à la fois un très-grand nombre, ils se laissent prendre facilement et ils ne se défient pas des piéges qu'on leur tend pour les attrapper.

§. II.

Poissons des étangs.

Tous les étangs de la Sardaigne communiquent avec la mer dont ils prennent les eaux et les poissons. Une grande partie de ces poissons s'y fixent, et se livrent ensuite aux pêcheurs qui les attrapent avec la plus grande facilité, sans peine et à peu de frais, par le moyen des écluses que l'on pratique avec des cannes, dans le canal de communication. L'étang de Cagliari est célèbre par la quantité d'aloses et de spares qu'on y pêche. Celui d'Alger nourrit beaucoup de dorades et de brochets d'une grosseur prodigieuse. Celui de Sorso est très-abondant en muges; celui d'Oristano est riche aussi en muges, mais plus encore en anguilles d'une grosseur énorme.

L'étang de Cabras qui est le plus consi-

dérable (1), est aussi le plus abondant de tous, en muges qu'on y pêche dans toutes les saisons de l'année, principalement à l'endroit appelé *Mare-pontis*, où l'on a pratiqué pour cet objet des canaux qui aboutissent à la mer, et où il y a plusieurs écluses ou bourdigues pour prendre les poissons au gré des pêcheurs. Les muges de cet étang arrivent jusqu'à la grosseur de vingt-cinq livres de poids sarde; leur chair est agréable au goût, mais peu saine et difficile à digérer (2).

---

(1) Cet étang appartenait en totalité au marquis Pasqua Vivaldi, que ses ancêtres achetèrent en 1652 pour la somme de 143,090 écus sardes, du roi d'Espagne Philippe IV, qui aliénait ses domaines pour faire face aux frais de la guerre contre les Catalans. Aujourd'hui un tiers de cet étang appartient au duc de St. Pierre. La pêche y est affermée 6000 écus par an.

(2) Sonnini, à qui rien n'a échappé dans son Voyage d'Égypte, tome II, pag. 296, observe avec raison que le nombre de cinq rayons qu'Artedi donne, ainsi que Linnæus et Hasselquitz à la première nageoire dorsale du muge n'est point la même que celle qu'il a observé sur les individus de cette espèce qu'il a vus en Égypte, puisqu'il n'a trouvé que quatre rayons dans la même nageoire, ainsi que je l'ai observé dans nos muges de Sardaigne. Voyez ci-après l'article *muge*, cinquième classe, § III.

Outre la quantité prodigieuse de muges qu'on y sèche à la fumée, à la façon des harangs de Yarmouth, on compose aussi avec ses œufs de la boutargue que l'on fait de la manière suivante. On prend les œufs des plus gros muges que l'on saupoudre de sel : on les couvre pendant quatre ou cinq heures, afin que le sel y pénètre, après quoi on les met en presse entre deux planches, on les lave ensuite et on les fait sécher au soleil pendant quinze jours, où on les fume. Cette salaison réussit parfaitement chez nous et produit de meilleures qualités que les boutargues tant vantées du levant (1).

§. III.

Les Poissons de mer.

Toutes les espèces de poissons que l'on connaît dans la méditerranée se trouvent

(1) Selon Aulus Gellius, lib. 10, cap. 20, l'usage de faire la boutarque est plus ancien que nous ne pensnos. Boutargue *Salsamentum Piscium* : Τάρίχος, *œufs de poissons sechés et salés.* Il faut lire dans ce passage ἀμμοταριχον, de *αμμοσ sable*, et τάριχον salaison, parce que les boutargues, après avoir été salées, étaient mises sur le sable pour sécher.

aussi dans les mers de la Sardaigne; mais plusieurs d'entr'elles s'étant préférablement fixées sur les côtes, comme on peut le conjecturer d'après la continuité de leur abondance, tandis qu'on les trouve rarement ailleurs ou en très-petit nombre, elles méritent en conséquence une description particulière, soit pour satisfaire la curiosité des naturalistes, soit pour augmenter l'idée de la richesse de nos productions maritimes.

Pour facititer l'intelligence des espèces de poissons que je veux considérer dans leurs caractères distinctifs, je suivrai la méthode adoptée par l'illustre auteur de cette partie de l'histoire naturelle insérée dans l'encyclopédie méthodique de Daubenton, comme la plus simple et la plus facile pour mettre chaque poisson dans la classe que la nature paraît lui avoir destiné, soit par sa conformation extérieure soit par ses habitudes (1).

(1) En traçant le caractère des genres, Linnée n'a point suivi des plans uniformes; il s'est borné à donner un caractère pris tantôt dans la conformation du corps et de la tête, tantôt de la disposition des nageoires ou du nombre des rayons de la membrane branchiostège. En décrivant les espèces, il s'est attaché uniquement à donner la seule différence, spécifique, sans désigner ni la couleur, ni la longueur, ni les autres caractères

Je divise en conséquence les poissons que nous connaissons en Sardaigne en cinq classes différentes. La première comprend les poissons *cartilagineux*, et les quatre autres classes renferment les poissons épineux.

La seconde classe contient les poissons *apodes*, c'est-à-dire, qui n'ont point de nageoires inférieures sur la gorge, sur la poitrine, ni sur le ventre.

La troisième classe sera des poissons *jugulaires*, ou qui ont des nageoires inférieures sur la gorge.

La quatrième classe, sous le nom de *pectoraux*, embrasse les poissons qui ont des nageoires inférieures au-dessous des nageoires pectorales.

La cinquième classe, dite des *abdominaux*, contient les poissons qui ont des nageoires inférieures sur le ventre.

---

qui, en abrégeant les recherches, conduisent sûrement à la connaissance du poisson. Cetti, qui a suivi entièrement les observations et les découvertes de Linnée, a mis de la confusion dans ses descriptions. Je tâcherai de suppléer aussi, autant qu'il me sera possible, à toutes les omissions qui ont échappées à ses recherches.

PREMIÈRE CLASSE.

Poissons cartilagineux.

§. Ier.

La Torpille.

Tous les fonds bourbeux de la mer autour de la Sardaigne nourrissent la Torpille, et principalement dans la partie orientale de l'île on en fait une pêche considérable. Les Sardes l'appellent *tremolosa*, par la raison très-juste de l'espèce d'engourdissement qu'elle produit dans les membres de celui qui la touche. La propriété électrique de ce poisson était connue des anciens, et a fourni matière aux spéculations des philosophes de tous les âges. Le bras qui touche cet animal est aussitôt privé de mouvement. Selon Appien, la main du pêcheur reçoit la commotion, malgré la distance du poisson et la longueur de la ligne. Cet effet est très-souvent éprouvé par nos pêcheurs, et il faut convenir, à la suite de cette expérience universelle, que la torpille est une de ces pro-

ductions de la nature, dont les merveilles quelquefois exagérées par le vulgaire, et réduites à leur juste valeur par les savans, ont encore de quoi exercer toute la sagacité de l'esprit humain (1).

La figure distinctive de la torpille, que les naturalistes ont rangé parmi les raies, est d'un poisson plat très-arrondi, cartilagineux, à peu près de la figure d'une raie; son corps est lisse, sans écailles; le museau très-obtus, la queue presque découpée en deux ailerons à son extrémité; ses yeux sont très-vifs, petits, et en partie recouverts par une membrane; ses narines sont placées au-dessus de la bouche et en forme de croissant : sa bouche est armée de petites dents aiguës. Le fond de la couleur de son dos est d'un jaune sale donnant sur le rouge, ayant quelquefois des taches en forme d'yeux bleus obscurs, entourés de deux cercles concentriques, appelés par Gesner *torpedo oculata*, et de l'espèce sans doute à laquelle les Romains donnent le nom d'*occhiatella*, et les Anglais de *the crampfisch*, mais ordinaire-

(1) M. de Reaumur a tâché de découvrir la cause de cet effet surprenant. Voyez les mémoires de l'Acad. des sciences, année 1714.

ment sans aucune tache ; le ventre est tout à fait blanc : sa grosseur ordinaire est de huit à dix livres de poids. La chair de ce poisson n'est pas d'un goût fort agréable ; c'est une matière molle, fade, et ayant toujours l'odeur de la fange.

§. II.

La Raie, ou *Raye*.

La raie est un poisson plat, large, cartilagineux, très-commun dans nos mers, et connu dans nos poissonneries sous le nom de *zirulia*. La description que Linnée donne de ce poisson, *raia*, convient en général aux espèces de raies que l'on pêche en Sardaigne : le corps applati, ses côtés terminés par des nageoires qui suppléent à celles de la poitrine ; la queue grosse et alongée, la tête applatie, les yeux en dessus et la bouche en dessous du corps ; les évents sur la poitrine, un peu au-dessous de la bouche ; quatre ou six nageoires. Cette sorte de poisson est fort féconde et très-commune, peut-être parce qu'il n'y a presque point de poisson, excepté la lamie, qui ait la bouche assez grande pour avaler les raies ; de plus, leurs

aiguillons font qu'aucun poisson n'ose en approcher.

Rondelet, qui paraît avoir fait de grandes études sur les raies, nous a donné la description de quinze espèces différentes (1); Linnée les a réduites à cinq dans son système naturel. Aldrovande prétend que quelque espèce manque absolument de dents (2); Linnée au contraire distingue ses espèces précisément par la différence des dents, qu'il reconnaît dans toutes, en mettant dans une classe les raies qui ont des dents aiguës, et dans l'autre celles à dents obtuses. Le mépris avec lequel nous regardons en Sardaigne ce poisson qui sent le sauvagin et une odeur très-désagréable de mer, fait qu'on se soucie fort peu de le pêcher ; et dans l'idée que ses aiguillons sont venimeux, la première opération des pêcheurs est de leur couper le museau et la queue.

C'est par cette raison que notre observateur Cetti n'a pu reconnaître dans nos espèces ainsi mutilées que la raie ondée ou cendrée de Rondelet, *raia ondulata;* la lisse

(1) Rondelet, de Piscibus mar. I, pag. 436.

(2) De Pisci. lib. 3, c. 48.

ordinaire, *raia læris ;* celle appelée par les naturalistes anciens et modernes *pastenague*, que nos pêcheurs prennent assez souvent, et à laquelle nous donnons à peu près le même nom de *Pastinagga*. Linnée attribue à cette espèce une double scie, *aculeis duobus postice serratis ;* les nôtres n'en ont qu'une, et l'aigle *aquila*, que nous nommons *ratto di mare*, qui est la seconde espèce de *pastenague* de Rondelet.

Les raies se nourrissent de petits poissons, et habitent dans les endroits fangeux et bourbeux de la mer, tout près des rivages. Je ne sais pas si c'est une espèce-différente, ou le transport des raies de l'Océan, que l'on trouve à Paris, qui rendent ce poisson d'un très-bon goût : j'ai été fort étonné à mon arrivée dans cette capitale, de voir que l'on servait dans les meilleures tables un poisson aussi méprisé chez nous : j'en ai mangé, et je l'ai trouvé excellent, principalement en hiver.

§. III.

La Baudroie.

La baudroie, connue par les naturalistes sous le nom de *rana piscatrix*, à l'exception

de Linnée, qui l'appelle *lophius de pressus capite rotondetto*, est un poisson cartilagineux qui abonde dans les mers de la Sardaigne où l'on a adopté sa dénomination latine de *rana pescatrice*.

La figure de ce poisson est monstrueuse. Son corps est applati, avec des appendices charnues horisontales, disposées sur sa circonférence : la tête large, obtuse, ou terminée par un bec ; la mâchoire inférieure plus avancée, et garnie de deux rangées de dents ; celle d'en haut en a trois : au devant des yeux, et sur le dos, elle a de longues houppes de matière cornée, avec lesquelles on prétend que ce poisson attire sa proie. Les nageoires du ventre ont la forme d'une main, et sont placées sous celles de la poitrine. La partie supérieure de son dos est brunâtre, armée de cinq aiguillons. L'inférieure est tout à fait blanche ; les bords garnis de plusieurs petites appendices vermiculaires. Sa grosseur ordinaire est de vingt à vingt-cinq livres de poids sarde ; sa chair est aussi méprisée que celle des raies. Elle habite les mêmes endroits bourbeux.

§ IV.

§. IV.

Le Chien de Mer.

Le chien de mer, le même poisson auquel Linnée et autres naturalistes donnent le nom de *squalus*, est connu en Sardaigne sous celui de *squadro*.

Ce poisson qui est de l'espèce des cartilagineux, paraît réunir la conformation des chiens, dans sa tête et dans la queue, à celle des raies dans le milieu de son corps qui est très-applati. La tête se termine en pointe, ses yeux sont grands, l'ouverture de sa bouche, armée sur les côtés de deux files de dents, se trouve à la partie antérieure de la tête : il a deux trous au lieu de narines, deux ouies découvertes aux côtés, comme dans les autres poissons longs et cartilagineux ; deux nageoires près des ouies, et deux autres près de l'anus ; son corps finit par une queue ronde et charnue, comme celle des chiens ; sa peau a le grain fort dur, mais moins rond que celui du chagrin ; sa chair est très-dure et peu estimée ; la grosseur ordinaire de ce poisson, que l'on pêche dans nos côtes, où il se trouve en abondance, est de vingt-cinq à trente livres de poids.

On pêche aussi très-souvent dans les mers de la Sardaigne, les espèces suivantes, que les naturalistes ont mises dans la classe des chiens de mer, ou des squales.

La roussette, autre chien de mer, nommé par Artedi, n° 10, *squalus ex rufo varius, pinna ani medio inter anum et caudam pinnatam ;* par Rondelet *Canicula*, et par Aldrovande *Catulus*, duquel s'approche beaucoup le nom que les Sardes lui donnent, de *gatuzzu*. Ce poisson est aussi couvert chez nous, comme la roussette des naturalistes, d'une peau très-rude au toucher, et moucheté, comme celle du léopard, de taches noires sur un fond de couleur rousse.

L'émisole de Rondelet, ou *squalus mustelus* de Linnée, autre espèce de chien de mer, nommé par Artedi p. 2. *squalus dentibus obtusisis, seu granulosis*, se trouve abondamment dans les mers de Sardaigne sous le nom de *mussola*. L'humantin ou la *centrina* des naturalistes, appelé par les Sardes *pesce porco*, et le *galeus spinax* auquel on donne le nom de *noccivolo*, y sont pêchés très-rarement.

Le requin ou le *canis carchasias* de Rondelet et le *squalus dorso plano, dentibus serratis* de Linnnée, connu en Sardaigne

sous le nom de *lamia*, est non-seulement l'ennemi de l'homme, qu'il dévore toutes les fois qu'il peut l'approcher, étant le plus vorace des chiens de mer, mais il est aussi la terreur des madragues où il entre quelquefois à la poursuite des thons pour y causer des dégâts affreux, et mettre le désordre et l'effroi parmi ces timides poissons.

On en a pris quelquefois embarrassés dans les filets des madragues, de la grosseur énorme de trois mille livres sardes de poids: ceux que l'on trouve dans l'Océan ont généralement vingt-cinq pieds de long et pèsent quatre milliers. Duglas raconte qu'au combat naval du 12 avril 1782, le feu ayant pris au *César*, vaisseau de ligne français, un grand nombre de matelots qui s'étaient jetés à la mer pour se dérober aux flammes, furent saisis par des requins qui s'étaient assemblés entre les deux flottes: il vit, à plusieurs reprises, deux de ces monstres voraces saisir chacun une jambe d'un de ces malheureux, se disputer leur proie, en tirant chacun de son côté, et enfin disparaître en les entraînant au fond de la mer.

C'est de la peau du requin qu'on fait le *chagrin*; on trouve en Sardaigne un grand nombre de ses dents pétrifiées, semblables à

celles qu'on trouve dans l'île de Malthe, et auxquelles les naturalistes ont donné le nom de *glossopètres*. Dans ce nouvel état, ces dents n'ont rien perdu, aux yeux du vulgaire, de leur vertu prétendue pour arrêter l'effet de toutes sortes de poisons; aussi elles sont mises au rang des amulettes.

CLASSE SECONDE.

Poissons apodes.

§. Ier.

La. Murène.

LA murène, comprise dans le premier genre des poissons apodes de Linnée, est très-connue en Sardaigne sous le nom de *murena*, où ce poisson est très-abondant et très-exquis, principalement en automne. Il est considérable par sa grosseur qui arrive jusqu'à douze livres de poids.

C'est la murène, ce fameux poisson que les Romains nourrissaient à grands frais dans des viviers, et pour lequel deux célèbres orateurs, Hortentius (1) et Crassus (2) ont eu tant de faiblesses, l'un en versant des larmes sur la perte d'une murène qu'il avait apprivoisée, l'autre en prenant le deuil pour la mort de la sienne.

(1) Pline. Hist. nat. lib. 32, c. 2.

(2) Macrob. in saturnal.

La murène approche beaucoup de l'anguille par sa forme, mais elle a le corps plus large, le museau plus allongé, plus comprimé et terminé en pointe plus aigue. Sa couleur est d'un roux-noirâtre panaché de jaune ; l'ouverture de sa bouche est très-spacieuse ; le bord de chaque mâchoire est garni d'une seule rangée de très-petites dents : au milieu du palais se trouvent deux autres dents plus fortes, plus allongées et mobiles vers le dedans de la bouche. On remarque encore dans la partie inférieure du palais une rangée de très-petites dents qui descend vers le fond de la bouche, où se trouvent quatre os alongés et dentés.

Il n'a ni nageoires ventrales ni pectorales; il s'avance dans l'eau par des mouvemens tortueux semblables à ceux du serpent. Bomare, dans son dictionnaire d'histoire naturelle A. murène, attribue la force que la muréne a au bout de sa queue à une cause tout à fait contraire à l'expérience de tous les pays. Il croit que cela vient de ce qu'il suppose faussement « que la grande arrête
» de ce poisson est renversée du haut en bas,
» en sorte que les arrêtes, qui dans tous les
» autres poissons sont penchées vers la
» queue, sont rebroussées dans celui-ci ; elles

» remontent du côté de la tête. » Le fait est, que la muréne en Sardaigue a ses arrêtes placées précisément au contraire de ce que dit Bomare, et de même que les autres poissons.

S. I I.

Le Congre.

Le congre, appelé en Sardaigne *crongu*, est le même que le *conger* de Plaute, de Térence, d'Ovide, de Pline, et que Linnée a caractérisé par ces mots : *rostro teutaculis duobus, linea laterali ex punctis albida.* Ce poisson, qui a beaucoup de ressemblance avec l'anguille, en diffère par sa longueur et sa grosseur ; par la couleur de son dos qui est cendré, tacheté de petites pointes noirâtres et par celle des yeux plus grands, et dont l'iris est argenté. Le congre a les ouies recouvertes d'une peau et non d'opercules osseux, avec deux petites ouvertures pour recevoir l'eau ; en quoi il se rapproche encore de l'anguille. Ses narines sont petites, rondes et situées auprès des yeux. On voit quelques points sur la mâchoire inférieure. La langue est aigue, et la bouche garnie intérieurement de petites dents serrées les unes contre

les autres. La chair de ce poisson est très-blanche, mais elle n'est pas si délicate que celle de la murène, et sa grosseur ordinaire est de quinze à vingt livres de notre poids.

§. III.

Le Serpent marin.

Les naturalistes ont donné à ce poisson le nom de serpent à cause du rapport qu'ils ont trouvé dans sa forme avec celle du serpent de terre: les Sardes au contraire, malgré cette ressemblance, lui ont ôté ce nom odieux pour lui donner celui d'anguille de mer *ambidda* ou *anghidda de mare*, qui ne lui convient en aucune manière, puisqu'il a les yeux gros et fendus, au point que leurs bords paraissent se toucher, et en outre sa mâchoire antérieure est plus longue que l'inférieure, ce qui est tout le contraire dans l'anguille.

Le corps de ce poisson, qu'on prend rarement en Sardaigne, est arrondi; sa queue est aigue, dépourvue de nageoire. Il a autour des mâchoires des espèces de points, dont trois surtout sont situés, de part et d'autre, un peu au-dessous des angles de sa bouche:

sur les côtés s'étendent aussi deux files de points, qui commencent à l'occiput et se prolongent presque jusqu'à l'extrémité de la queue, en suivant les mêmes inflexions. Le dos est teint d'un jaune sale; le ventre blanchâtre, le sommet des nageoires du dos et de l'anus noir.

On pêche quelquefois aussi en Sardaigne une autre espèce de serpent marin auquel Linnée a donné le nom de *murena myrus*, et que nous appelons *pesce fico* ou *smiro*. Ce poisson, qui est très-bon à manger, et presque dénué d'arêtes, n'a qu'un demi-pied de longueur. Il a deux barbillons ou antennes vers l'extrémité de la mâchoire supérieure et auprès des narines. Il est plus court au moins d'un tiers à proportion de son volume: son museau est moins allongé et la bouche moins fendue que celle du serpent marin. C'est au printems qu'on en pêche beaucoup dans nos mers.

S. IV.

L'Espadon.

L'espadon, appelé par Linnée, *xiphias gladius*, a un rapport si frappant avec une

lame d'épée, par la forme de son museau, que les noms qu'il porte dans les diverses langues expriment tous cette ressemblance. Cette même ressemblance a persuadé les habitans de la Sardaigne qui en prennent quelquefois, à lui donner aussi le nom de *pesce spada*.

La forme de ce poisson est allongée, arrondie, plus épaisse du côté de la tête, et se rétrécissant insensiblement vers la queue. Sa peau est rude et mince; le dessus du corps d'une couleur noire, et le dessous est blanc argenté: la bouche d'une ouverture médiocre et dépourvue de dents. La mâchoire supérieure forme une espèce de bec très-semblable à une lame d'épée à deux tranchans, dont la longueur est environ le tiers de celle du poisson entier. La mâchoire inférieure n'a que le quart de la longueur de celle d'en haut et forme un angle très-aigu: les yeux sont saillans et assez grands, mais non pas assez proportionnés au volume de l'animal. Sa chair est très-blanche et assez agréable au goût lorsqu'il est d'une médiocre grosseur. On en prend quelquefois qui surpassent trois cents livres de poids sarde.

Pline rapporte que l'espadon perce les vaisseaux avec l'espèce de lame dont son

museau est armé (1). Il est plus facile de croire ce que dit Rondelet (2), qu'il rompt les filets où il se sent pris. Ce qui se vérifie malheureusement assez souvent dans nos madragues de Sardaigne, dans lesquelles il s'introduit à la suite ou poursuite des thons, et où il cause plus de dommages aux pêcheurs que de profit. C'est par cette raison que les anciens Grecs, qui avaient la même crainte, faisaient des sacrifices à Neptune avant de commencer la pêche du thon, pour le prier d'éloigner de leurs filets le poisson appelé *xïphias* ou porte-épée, qui les déchirait (3).

(1) Plin. Hist. nat. lib. 32.

(2) Rondelet, Hist. Piscium.

(3) Athenæus, lib. XVII, cap. 297.

CLASSE TROISIÈME.

Les Poissons jugulaires.

§. Ier.

L'Uranoscope.

Ce poisson, qui forme lui seul le second genre des jugulaires dans le systême de Linnée, sous le nom d'*Uranoscopus*, a été ainsi appelé par les naturalistes anciens, à cause de la position de ses yeux qui sont placés sur la partie supérieure de sa tête, et dirigés en haut, en sorte qu'il paraît observer le ciel. Les Sardes l'appellent *cuccu*, sans que je sache par quel motif, puisqu'il ne ne ressemble en rien à l'oiseau qui porte le même nom.

Le corps de ce poisson est oblong, conique, rude au toucher, et couvert de petites écailles. Sa tête est presque carrée, applatie, plus grosse que le corps; les mâchoires inégales, des barbillons dans la bouche, les dents aiguës, recourbées et égales. La chair de ce poisson, qui se trouve abondamment

en Sardaigne, n'est pas très-estimée, étant dure et d'une odeur désagréable.

§. I I.

La Vive.

La vive, autrement dite par les naturalistes dragon de mer, araignée de mer, est appelée aussi en Sardaigne *ragno*, peut-être par la qualité malfaisante de ses aiguillons, dont la première nageoire du dos est garnie, et qui occasionne des tumeurs et même la fièvre à ceux qui en sont piqués. Ce poisson, très-abondant dans nos mers, est fort estimé par le goût exquis de sa chair, qui est ferme sans être dure.

Son corps et un peu allongé et comprimé par les côtés; le dos droit et le ventre courbe. La tête est d'une grosseur médiocre, plane en dessus, un peu applatie latéralement, et légèrement concave entre les yeux. L'ouverture de la bouche est très-ample; la mâchoire inférieure un peu plus longue que celle d'en haut, terminée en forme de tubercule, l'une et l'autre garnies de petites dents qui les rendent âpres au toucher. Tout le corps est couvert de petites écailles minces; les côtés

sont marqués de lignes ; les unes jaunes, les autres obscures, qui descendent obliquement, du milieu du dos vers le ventre qui est blanc.

§. III.

La Mole.

La mole, appelée par Linnée *blennius piscis*, est un poisson très-commun en Sardaigne, et auquel on donne le nom de *mollia*, à cause de la mollesse de sa chair ; ce qui rend ce poisson peu estimé quoiqu'il y soit très-abondant.

Sa grosseur ordinaire surpasse rarement cinq livres de poids. L'ouverture de sa bouche est ample, et ses mâchoires, ainsi que le palais et le gosier sont garnis de dents. Il a les yeux très-ouverts, les iris blancs ; un barbillon sous la mâchoire inférieure, et une petite appendice de chaque côté, près de l'ouverture extérieure des narines qui sont doubles. La couleur du corps est noirâtre, celle de la tête tire sur le rouge, la queue est arrondie à son extrémité.

On trouve aussi, mais très-rarement dans nos mers, le *blennius ocellani seu pholis* de Linnée, auquel les Français donnent le nom

de *lièvres*, et les Italiens, de *mesoro*. Comme ce poisson est très-petit, il passe en Sardaigne sous le nom de tant d'autres petites espèces, que l'on prend au filet sans autre dénomination particulière.

QUATRIÈME CLASSE.

Les Poissons pectoraux.

§. Ier.

Le Boulerau.

Le boulerau, appelé par Linnée, *gobius niger*, en Sardaigne porte le nom de *mazzoni*, ou renard, sans qu'il ait la moindre ressemblance ni aucune des habitudes de ce quadrupède. Ce poisson, qui est très-abondant dans nos mers, et très-exquis, ne parvient qu'à la longueur de huit à dix pouces. Il a la tête applatie, et son corps, dont les côtés sont un peu comprimés, devient rond en s'approchant de la queue. Son dos est couvert de bandes noires; le ventre est jaune, et l'anus qui est au milieu du corps, est parsemé de petites taches noires et jaunes.

§. II.

Le Scorpion de mer.

Ce poisson, que Linnée nomme *cottus scorpius*, est appelé en Sardaigne, *capone*. Sa longueur

longueur ordinaire est d'un demi-pied jusqu'à neuf pouces : la tête et la partie extérieure de son corps forment un volume considérable, à raison de sa longueur ; mais il se rétrécit considérablement vers la queue. Sa tête est hérissée d'épines et d'aspérités, sillonnée entre les yeux par une cavité qui s'étend depuis le museau jusqu'à l'occiput, en augmentant de largeur à mesure qu'elle diminue de profondeur. Sur le bord de cette cavité on voit deux épines obtuses, dirigées verticalement, deux autres plus aiguës, au-delà des yeux, et deux autres, vers l'occiput, qui se rejettent en arrière, et s'appliquent sur le dos.

Le fond de la tête et du dos est noirâtre, les côtés bruns au-dessus de la ligne latérale, et d'un blanc marbré au-dessous. Le ventre blanc, dans les femelles, et jaune dans les mâles, avec des taches blanches ; les nageoires du ventre et de la queue, sont rayées de blanc et de noir dans les femelles, et d'un rouge incarnat, tacheté de blanc dans les mâles.

Ce poisson vit très-long-tems hors de l'eau, et on l'achète presque toujours en vie dans nos poissonneries. Lorsqu'il est cuit, tout son corps devient d'un rouge incarnat, mêlé de

bandes jaunes. On en fait d'excellent bouillon pour la soupe.

§. I I I.

La Scorpène.

Scorpina est le nom que les Sardes donnent à ce poisson, qui habite abondamment leurs mers, et c'est le même que la *Scorpæna porcus* de Linnée. Artedi et quelques autres naturalistes ont cru sans raison que la scorpena était la femelle du scorpion de mer; mais la différence entre ces deux espèces est si grande, qu'il n'y a pas le moindre doute à croire qu'ils se soient trompés dans leurs observations.

La tête de ce poisson est très-grosse relativement au volume de son corps. Son sommet, ainsi que les opercules des ouïes, sont garnis d'une multitude d'épines, que nos pêcheurs ne manquent pas d'arracher lorsqu'ils en prennent, parce qu'ils les croient venimeuses. On voit encore d'autres épines sur différens endroits de la tête; savoir, une petite, de part et d'autre vers les yeux, et quatre situées plus bas vers le museau; plusieurs d'entr'elles sont courtes, et d'une

consistance très-ferme entre les yeux et les lignes latérales.

Le corps est épais en proportion de sa longueur qui surpasse rarement, tout compris, celle d'un pied et quelques pouces; le ventre est saillant, le dos s'élève en forme de voûte, couvert de petites écailles, et va en s'éfilant vers la queue. Sa couleur est obscure, avec des teintes d'un jaune sale et des taches brunes; celles du ventre et des nageoires du ventre sont rougeâtres. La nageoire de la queue, lorsqu'elle est déployée, s'arrondit vers l'extrémité, en forme de demi cercle; elle est marquée par intervalles de lignes noires transversales.

§. IV.

Le Poisson Saint-Pierre.

Ce poisson, auquel Linnée a conservé le nom de *zeus Faber*, que les naturalistes anciens lui donnaient, est appelé en Sardaigne, *pesce San-Pietro*. On dit que ce nom lui est venu de l'opinion qui s'était répandue et accréditée parmi les pêcheurs italiens, que le poisson qu'avait pêché Saint-Pierre, de l'ordre du Sauveur, pour tirer de sa bouche la pièce de monnaie destinée à payer le tribut, était de cette espèce.

Il n'y a cependant rien dans le texte sacré qui ait pu faire naître cette idée, puisque le nom du poisson dont Dieu se servit pour remplir son dessein, n'y est point désigné. Willughby (1) conjecture que l'origine de cette opinion provient de la ressemblance qu'on a cru appercevoir, entre une pièce de monnaie et une belle tache ronde noire que ce poisson a sur chaque côté du corps.

Le corps de ce poisson est très-large, très-comprimé par les côtés, et par-tout à peu près de la même épaisseur. Sa tête est très-volumineuse, et beaucoup applatie latéralement; la bouche d'une grandeur démesurée; les mâchoires hérissées de petites dents. Les yeux sont très-ouverts, et ont de larges prunelles; les iris sont jaunes; ses narines sont près des yeux. La mâchoire supérieure est couverte d'une membrane semblable à une lèvre, et comme retroussée. Les parties latérales de la tête et les côtés du tronc sont mélangés de vert et de jaune; ces couleurs, vives par elles-mêmes, sont encore relevées par la teinte sombre du dos, et de la tache brune qu'on voit sur les côtés.

---

(1) De Historia Piscium.

Les nageoires de la poitrine et de la queue sont grises et rayées de jaune.

Sa chair est assez tendre, très-agréable au goût, et facile à digérer. Ce poisson se pêche partout dans nos mers, mais sa plus grande abondance se trouve dans la partie occidentale de l'île, où il est de vingt pouces de long.

§. V.

La Sole.

C'est sous le nom de *palaja* que nous connaissons en Sardaigne ce poisson, auquel Linnée a donné le nom de *pleuronectès solea*. On a comparé la forme de son corps à celle d'une langue, ou de la plante d'un pied; ce qui lui a fait donner par les naturalistes les noms de *lingulata*, *linguata*, *solea*. Les Sardes, en suivant aussi sa forme, ressemblant à une pelle, en italien *palà*, l'ont appelée *palaja*.

O n'a pas beaucoup de peine à se procurer de ce poisson délicat, qui fait les délices de la table des gourmets; on le pêche dans toutes nos côtes, mais plus abondamment dans les mers d'Oristan, et de l'île de

S. Antioco, où il arrive jusqu'au poids de quatre livres.

Le dessus du corps de la sole est cendré noirâtre, et le dessous tout à fait blanc. La peau est couverte de petites écailles bordées d'aiguillons à peine sensibles à l'œil. Les lignes latérales parcourent le milieu des côtés, en conservant la même direction. Le dessous de la tête est garni de petits barbillons vers l'ouverture de la bouche.

§. VI.

Le Sargue.

Saragu est le nom que nous donnons en Sardaigne au poisson que Linnée appelle *sparus sargus*. Son corps est aminci en forme de tranchant. Le fond de la couleur de son dos est d'un blanc-bleuâtre. La première nageoire de son dos a vingt-six rayons, dont les deux premiers sont épineux : les nageoires de la poitrine en ont chacune quatorze ; celles du ventre six ; ce qui est contraire à l'observation de Linnée qui n'en désigne que cinq dans son individu : celle de l'anus en a dix-sept, dont les trois antérieurs sont pareillement épineux. La queue est profondément échancrée, et a, comme

le dit Linnée, dix-sept rayons. L'abondance de ce poisson est étonnante dans nos mers ; on en pêche dans toutes les saisons : il se trouve plus particulièrement aux endroits où il y a des rochers et des écueuils, et ce sont les plus délicats, quoique plus petits que ceux que l'on pêche loin des rivages.

Elle est également abondante en Sardaigne l'autre espèce de spare, appelée par Linnée *sparus dentex*, que nous nommons *dentice*, et dans lequel Cetti a observé la même différence d'un rayon de plus à la nageoire du ventre, comme dans le sargue.

L'*oblade* des Français qui est le *sparus melanurus* de Linnée, autre espèce de spare, est aussi fréquemment pêché dans nos mers sous le nom d'*occhiata*, à cause du diamètre de ses yeux qui est plus considérable que dans les autres espèces de spares.

La *dorade* ou *sparus aurata* de Linnée, autre espèce de spare que nous appelons *canina* et *ovada*, habite nos étangs et se prend aussi à la mer.

Le pagel ou *sparus erythrinus* de Linnée que nous appelons aussi du nom français *pagello*, assez ressemblant à la dorade par la figure de son corps et par la situation, la forme et les rayons de ses nageoires,

dont celles de la poitrine ont leurs rayons antérieurs très-allongés, mais diffèrent par sa grandeur qui est beaucoup moins considérable que la dorade, par l'uniformité de sa couleur rougeâtre semblable à celle des fraises, d'où les Italiens lui ont approprié le nom de *fragolino*, et par la forme plus allongée de son museau.

Le pagre, ou *sparus pagrus* de Linnée, que les Sardes nomment *pagaru*, très-ressemblant au pagel, soit par sa forme, soit par sa couleur, mais d'une différence notable dans le volume de leur corps; le premier excédant rarement le poids d'une livre, au lieu que le pagre pèse jusqu'à dix livres. Ce poisson répand, au milieu des ténèbres, une lumière phosphorique semblable à celle des charbons ardens, propriété commune à d'autres poissons de mer.

La saupe, ou *sparus salpa* de Linnée, à laquelle les Sardes ont conservé le nom de *salpa*; ce poisson est plus fait pour plaire à l'œil par son aspect, étant garni de plusieurs bandes de couleur d'or qui s'étendent depuis la tête jusqu'à la queue, au nombre de onze, de part et d'autre, que propre à flatter le goût par les qualités de sa chair, très-fade, et en

général peu estimée comme aliment ; le peuple seul s'en nourrit, et à très-bas prix.

Une autre espèce de spare, que nos pêcheurs nomment *puntazzo*, et dont Linnée ne fait pas mention dans le genre des spares. On voit bien que ce poisson est de la même espèce que les précédens ; mais son museau est très-pointu, et la nageoire de la queue faite en forme de croissant et noirâtre.

§. VII.

Le Picarel.

Quoique ce poisson soit compris dans les spares de Linnée, qui l'appelle *sparus smaris*, il mérite cependant une description à part, à raison de son abondance étonnante en Sardaigne, où il porte le nom de *zarettu*. La pêche de ce petit, mais excellent poisson, est si copieuse, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars, que son prix ne peut être augmenté au-delà d'un sou la livre, la loi municipale ayant établi une amende contre les pêcheurs qui le vendraient davantage.

Son corps a une forme ovale ; sa tête est pointue, les mâchoires sont égales et garnies de dents incisives, tronquées à leur extrémité ; il y en a de plus petites intermédiaires,

et beaucoup plus serrées. L'iris est blanc de lait ; les nageoires de la poitrine et du ventre se terminent en pointe. Le fond de la couleur est argenté ; le dos tire sur le rouge. Ce poisson ne parvient jamais à la longueur d'une palme ; ce qui le distingue facilement de la *mendole* que les Sardes appellent *menola*, qui est plus grande, moins effilée et moins arrondie que le picarel, avec lequel on la pêche souvent mêlée.

Un autre poisson, qui rivalise pour l'abondance et la bonté avec le picarel, c'est la bogue, mise par Linnée dans l'espèce des spares sous le nom de *sparus boops*. Nous appelons aussi *boga* ce petit poisson qui n'excède jamais six onces de poids, et que l'on pêche aussi en hiver. Son corps est long, effilé et parfaitement cylindrique, ce qui est contraire à l'opinion de Linnée, qui prétend que les spares ont le corps applati, *corpus compressum*.

Les écailles qui recouvrent le corps de la bogue sont grandes : la couleur du dos change selon les différens aspects sous lesquels elle se présente à la vue, puisque par-dessus elle paraît olivâtre, et devient d'un jaune brillant, lorsqu'on la regarde de côté. Les parties lattérales du corps ont de part

et d'autre quatre lignes, dont les unes paraissent être dorées, les autres argentées ; ce qui est parfaitement d'accord avec l'expression de Linnée. : *Ibid. Lineis longitudinalibus obscuris, inferioribus quatuor aureis argenteisque.* Le ventre est d'un blanc argenté, et les nageoires de la poitrine ont des teintes de rougeâtre.

§. VIII.

La Girelle.

Ce poisson est le fameux *labrus julis* de Linnée, connu dans nos mers sous le nom de *zigurella*, et auquel ce naturaliste donne le titre de *formosissimus piscis europæorum ad colores varios*. La longueur du corps de la girelle est d'environ une palme ; sa bouche, médiocrement fendue, terminée en pointe aigue, est garnie, sur les deux mâchoires, d'une rangée de dents, dont les premières sont plus longues et plus grandes que les autres, surtout celles de la mâchoire supérieure, où l'on en voit deux qui dépassent de beaucoup les voisines.

Les yeux sont petits et ont leur iris d'un rouge enflammé. La partie supérieure de

son dos est noirâtre depuis le museau jusqu'à la queue. Les côtés sont divisés par une bandelette bleue qui s'étend sur toute leur longueur, et près de laquelle on en voit une autre qui lui est parallèle, et dont la couleur est dorée. Le bas du ventre est d'un blanc bleuâtre ; les nageoires du dos et de l'anus sont jaunes à leurs bâses, rouges au milieu, et bleues à leurs extrémités.

Cetti, qui dit avoir bien examiné ce poisson, ne l'a pas trouvé de la beauté éclatante dont Linnée lui fait honneur. Plusieurs individus que j'ai eu sous les yeux, soit dans l'eau, soit dehors, en différentes saisons, m'ont toujours donné les résultats qui correspondent parfaitement à la description de Linnée, en me présentant l'éclat des couleurs variées de l'Iris que l'on voit dans un prisme anglais exposé aux rayons du soleil. Ce poisson est très-abondant dans nos mers ; sa chair est tendre et très-estimée.

D'autres poissons de l'espèce de *labre* de Linnée se trouvent en Sardaigne, sous le nom général de poissons *rechiers* : tels sont le merle *labrus merula*, le paon *labrus pavo*, et tant d'autres dont nos côtes sont très-abondamment enrichies.

§. IX.

Le Thon.

Le thon semble lutter de générosité, en Sardaigne, pour augmenter les ressources déjà si multipliées que la mer offre continuellement à la nourriture nécessaire, et aux délices de ses habitans. Linnée, qui l'a mis dans l'espèce de scombre, lui donne le nom de *scomber thynnus*; les Sardes l'appellent *tonno*. Le thon était anciennement aussi recherché qu'il l'est aujourd'hui. On le servait sur les meilleures tables, et les Romains en étaient aussi friands que nous, principalement de celui qu'on appelle thon mariné (1).

La forme de ce poisson est arrondie et épaisse; il diminue insensiblement vers la queue, où il est très-mince, en proportion de la grosseur de son corps. La couleur du dos, qui est noirâtre, se change en azurée

(1) Porro Thynnorum abdomina salita (græci ἀμοτ ἀριχον vocant) apud veteres in deliciis habita sunt, ai facile intelligendum est ex Lucilii versibus apud Nonnium et Aulum Gellium, lib. 10, cap. 20.

Ad cænam adducam, et primum hic abdomina Thunni
Advenientibus prima dabo.

obscure, ou même verte, lorsqu'on le présente diversement aux reflets de la lumière. Le ventre et la moitié des côtés sont argentés. La peau est couverte de très-fortes écailles, qui se détachent facilement; le museau se termine en pointe; la mâchoire supérieure est plus avancée que l'inférieure, et toutes les deux sont garnies de très-petites dents. La bouche est spacieuse, et noire à l'intérieur, excepté à l'extrémité du palais qui est rouge. On voit au sommet du palais un osselet hérissé de denticules, et au fond, d'autres osselets ou tubercules, couverts d'aspérités.

La première nageoire dorsale sort d'une fossette qui sillonne le milieu du dos : il y a de part et d'autre, sur les côtés de la queue, dix autres petites nageoires, situées à des distances presqu'égales, étroites à leur naissance, et garnies de petits rayons inclinés vers la nageoire de la queue. Celle-ci est échancrée en forme de croissant très-ouvert.

Les thons suivent volontiers les vaisseaux, et marchent régulièrement en troupe (1);

---

(1) Et pavidè magno fagientes agmine Thynni. Ovid. in flalient.

tellement que, selon Pline, ils firent quelque peur à la flotte d'Alexandre, qui, les voyant venir après elle, se mit sous les armes comme pour combattre une flotte ennemie (1).

On ne peut attribuer la quantité prodigieuse de thons qui entrent dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, vers le printems de chaque année (2), et s'approchent des côtes de la Sardaigne, de préférence à celles du continent et des autres îles, qu'à la quantité des glandes marines, dont ces poissons se nourrissent et s'engrais-

(1) Pulsataque ex profunde belluæ, cum fluctibus volount et alias tanta Thynnorum multitudine, est Magni Alexandri classis, haud alio modo, quam hostium acie abvia contrarium agmen oduerae fronte direxerit, etc. Plinius, hist. nat. lib. IX, cap. III.

(2) L'opinion la plus vraisemblable de la course des thons, est qu'ils entrent de l'Océan dans la Méditerrannée, et qu'après avoir parcouru les différentes parties de cette mer, ils arrivent dans la mer Noire par le pont Euxin, en y entrant par le rivage qui est à droite, et en en sortant par celui de la gauche. Selon Aristote, la mer Noire est l'endroit où les thons frayent : Strabon rapporte aussi qu'ils frayent dans la mer d'Aoph. Tout cela peut être, mais il est certain qu'ils frayent aussi en Sardaigne.

sent, et dont les mers de cette île abondent. On voit très-souvent les plages remplies de ce fruit, et en 1765, toutes les côtes en furent extraordinairement encombrées.

Le thon est un des plus gros poissons que l'on pêche dans cette mer. Parmi nos pêcheurs des madragues, si le poisson pris ne pèse que cent livres, on ne l'appelle que *scampirro*, c'est-à-dire, *chétif poisson*. S'il ne surpasse point trois cents livres, on lui donne à peine le nom de *demi-thon*; mais de trois cents livres en sus, il commence à mériter le glorieux titre de *thon*. Ainsi, il n'est pas rare qu'on en pêche en Sardaigne du poids de huit cent à mille livres, et j'en ai vu très-souvent de douze cents livres (1).

Savary et Bomare, dans leur dictionnaire, se sont étrangement trompés sur la grosseur ordinaire de ce poisson: le premier, en le comparant, pour le poids, au saumon; et le second, en assurant qu'il pouvait arriver jus-

(1) Ce sont généralement les thons femelles qui sont les plus gros: ce qui est conforme à l'opinion d'Aristote, *de historia animalium*, lib. v, cap. v, ibid. Fœminæ in omni cartilagines genere major quam mas est, quod idem fere vel in cæteris generibus piscium

qu'au

qu'au poids de cent livres : l'un et l'autre de ces deux écrivains n'ont connu probablement que les thons de Provence, que l'on appelle *thons de Golfe*, ou *scampirri ;* mais ils n'avaient jamais vu certainement des thons de course, que l'on pêche en Sardaigne. (*Voy.* ci-après l'article des pêches.)

M. Guys aussi est le seul qui ait dit jusqu'à présent *que le thon en Sardaigne est encore plus maigre qu'en Provence* (1) : aucun pêcheur provençal n'aurait avancé un fait aussi contraire à la vérité.

Parmi les espèces de scombres qui habitent les mers de Sardaigne, il en est une qui n'a pas été connue des anciens ichthyologistes.

---

esse constat. Ce qui est confirmé par Buffon, qui en donne la raison dans les termes suivans : « Dans les » poissons, les femelles sont plus grosses que les » mâles, et l'on en voit clairement la raison ; c'est » la prodigieuse quantité d'œufs qu'elles contiennent » qui renflent leurs corps ; ce sont les organes destinés » à cette immense production qui en augmentent le vo- » lume apparent, etc. Discours sur les Oiseaux de proie, tome I, pag. 89, édit. in-12.

(1) Guys, Voyage littéraire de la Grèce, lettre 25, tome I, pag. 398.

Cetti est le premier qui en ait parlé dans son histoire des poissons. On peut avoir une idée exacte de ce scombre que nous appelons *alalunga*, si l'on suppose un thon de douze ou quinze livres, dont l'extrémité des nageoires de la poitrine va aboutir à la seconde nageoire du dos. Il a sept fausses nageoires au-dessns, et sept autres au-dessous de la queue : sa chair est plus blanche que celle du thon.

L'alalunga, très-connue aujourd'hui dans la Méditerranée, est aussi un poisson de passage ; il marche en troupe comme le thon ; il abonde également dans nos mers, à la même saison, et il paraît fréquenter les mêmes endroits, puisqu'on le prend également dans les filets de nos madragues (1).

La pélamide, ou *scomber pelamis* de Linnée, que nous appelons *palamita*, suit la même marche que l'alalunga, quoique d'espèce différente; mais elle n'est pas si abondante dans nos mers.

---

(1) Sonnini, dans son voyage de la Haute et Basse-Égypte, dit (tome I, pag. 81) avoir vu à Malte un poisson que les indigènes nomment *accola*, et les Français *thon blanc*, et il croit que c'est probablement notre *alalunga*.

Le gascon, autre espèce de scombre, que Linnée nomme *scomber trachurus*, est aussi un poisson très-abondant et fort estimé en Sardaigne, où il est connu sous le nom de *surellu* ou *suredda*, peut-être du provençal *sieurel*.

Enfin, le dauphin, espèce de coryphène, ou le *coryphœna hippurus* de Linnée, que nous appelons *delfino*, poisson qui se laisse seulement voir, en Sardaigne, de passage, est tout à fait ressemblant au thon, mais beaucoup plus petit.

§. X.

Le Rouget.

Mullus barbatus, c'est le nom que Linnée donne au rouget, appelé en Sardaigne *triglia*. C'est ce même poisson auquel les anciens Romains mettaient tant d'importance pour l'avoir en vie et le faire cuire sur la table. Les convives étaient très-avides de jouir du spectacle offert par la dégradation des couleurs, qui s'éteignaient insensiblement à mesure que le poisson expirait, et dont l'effet, adouci par l'interposition du verre dans le-

quel on l'enfermait, avait pour eux quelque chose de bien flatteur par la vue.

Pline (1), en nous rapportant ce fait, ajoute que le luxe, pour avoir le rouget, était poussé à un tel point de folie, qu'on était parvenu à payer un de ces poissons jusqu'à huit mille monnaies (2). Sénèque ne put s'empêcher de s'élever avec énergie contre ces convives insensés, pour qui, dit-il, ce n'était pas assez d'avoir dans le rouget de quoi satisfaire leur sensualité, s'ils n'y trouvaient d'avance de quoi repaître agréablement leurs yeux (3).

---

(1) Plin. Hist. nat. lib. IX, cap. 17, ibi : Mullum expirantem versicolori quadam et numerosa varietate spectari proceres gulæ narrant, rubentium squamarum multiplici mutatione pallescentem, utique, si vitro spectetur.

(2) Plinius, ibid. Asinius Celer e consularibus, hoc pisce prodigus, Cajo principe, unum mercatus octo millibus nummum.

(3) Seneca Natural. quest. lib. III, cap. 17. Quam incredibile illis videretur, si audirent natare in garo piscem : et cænæ caussa occisum esse super cœnam, cum multum in deliciis fuit, et occulos, antequam gulam, pavit. Cap. 18, ibid. Non sunt ad popinam dentibus, et ventre, et ore contenti ; occulis quoque gulosi sunt.

Le corps du rouget est un peu épais et va en s'amincissant insensiblement, depuis le sommet de la tête jusqu'à la queue. Ses mâchoires n'ont point de dents, mais elles sont hérissées d'aspérités. On trouve au haut du palais deux osselets, et au fond de la gueule quatre tubercules, deux en haut, et deux en bas, tous également hérissés d'aspérités. La mâchoire inférieure est excavée en dessous : de l'extrémité intérieure de cette cavité sortent deux longs barbillons.

Lorsque les écailles ont été enlevées, la couleur de ce poisson, qui est ordinairement d'un jaune olivâtre, passe à un rouge de *minium*, surtout celle des côtes. Les nageoires du dos sont d'une couleur pâle tachetée de jaune; celles de la poitrine blanchâtres et marquées de quatre taches jaunes; les autres sont rougeâtres avec une teinte légère de jaune. Sa longueur ordinaire est de dix à douze pouces; la chair en est ferme, très-friable, et d'un goût exquis.

Les mers de la Sardaigne en abondent considérablement. Nous en connaissons de trois espèces, ou, pour mieux dire, de trois variétés. Les petites ne surpassent jamais le poids de deux à trois onces; elles n'ont point de barbillons; leur chair n'est pas bien délicate :

les Sardes l'appellent *Mangiadori*: c'est sans doute le *mulet imbriaco* de Rondelet, et le *triglia capite glabro*, *tota rubens*, *cirris carens*, de Artedi, et le roi des rougets des Français. Les rougets de médiocre bonté, et assez gros, que l'on pêche dans le fond sablonneux de la mer, sont fournis de barbillons et tachetés de jaune aux côtés : c'est peut-être le surmulet des Français, et le *mullus major* d'Aldrovande ; enfin, le rouget que l'on pêche en haute mer, qui est le fameux *mullus* des Romains, est le *Barbatus* des naturalistes, et que nous avons décrit.

Rarement on voit dans nos mers les autres espèces de ce genre que l'on appelle *milan de mer*, ou le *milvus* de Rondelet et d'Aldrovande ; le *lucerna* de Rai, le *cuculus* de Salvien, et dont Linnée fait trois espèces différentes, sous ces trois noms. Nous ne le connaissons en Sardaigne que sous celui de *lucerna*. Encore plus rarement voit-on en Sardaigne, l'hirondelle de mer, ou *triglia hirondo*, de Linnée, que nous appelons *rondine di mare*, et que je crois seulement poisson de passage.

CINQUIÈME CLASSE.

Les Poissons abdominaux.

§. Ier.

Le Spet.

Le spet, espèce d'ésoce, est l'*esox sphirœna*, de Linnée, connu en Sardaigne, où il abonde considérablement, sous le nom de *luzzu* et *luzzaru*.

Ce poissons a le museau oblong, de la forme d'un cône : sa mâchoire supérieure est plus avancée que celle de dessous, et se termine en pointe aiguë. C'est peut-être de là que lui est venu le nom de *sudis* que Pline lui a donné (1), et qui est un dérivé de *sudes* (pieu).

Tout le dessus de son corps est d'une cou-

(1) Plinius, Hist. nat. lib. XXXIII, cap. 32. Sunt præterea a nullo autore nominati, *Sudis* latine appellata à Græcis Sphyræna, rostro similis nomine, magnitudine inter amplissimos, rarus, sed tamen non degener.

leur verdâtre jusqu'aux lignes latérales ; la partie inférieure est d'un blanc argenté, ses yeux sont grands, l'iris argenté, mais offusqué par une teinte de pourpre et de brun. La chair de ce poisson est ferme et sèche, un peu cassante, et d'un goût agréable. Ce poisson va par troupe, et nos pêcheurs en prennent, par cette raison, un certain nombre à la fois.

§. I I.

Le Hautin.

Une autre espèce de sphirène, dont les mers de la Sardaigne abondent considérablement, c'est le hautin des Français, ou l'*argentina sphyraena*, de Linnée, auquel les Sardes donnent le nom de *segreto*. C'est un petit poisson transparent, de la longueur de trois ou quatre pouces, d'une forme allongée et arrondie, que l'on prend par milliers, à la fois dans des filets faits exprès : le sommet de la tête est d'une couleur pourpre obscure ; le dos d'un gris cendré mêlé de vert ; les opercules, les côtés et le ventre brillent d'une couleur argentine, si éclatante, qu'il semble qu'on y ait appliqué artistement des feuilles d'argent.

Cetti s'est imaginé, sans aucune raison, que notre *segreto* ou hautin, était l'*athe-*

rina des naturalistes (1), ou l'*atherina menidia* de Linnée ; mais ce poisson ne se trouve que dans les eaux douces de la Caroline, et aucun des naturalistes ne le met dans les espèces des poissons de mer.

§. III.

Le Muge.

Quoique le muge passe une grande partie de l'année dans les étangs de la Sardaigne, il n'en est pas moins un poisson de mer, soit parce que nos étangs y prennent leurs eaux, soit parce que c'est de la mer que ce poisson y entre, comme nous l'avons dit à l'article des étangs.

Le muge est appelé par Linnée *mugil cephalus*, et par les Sardes *muzzulu*. Le corps de ce poisson, argenté et couvert dans toute sa longueur de bandelettes brunes, est long et arrondi ; ses mâchoires sont dépourvues de dents, et il n'a que des aspérités sur la langue. L'iris a l'éclat de l'argent ; les lignes latérales commencent à la base des nageoires de la poitrine, et

(1) Cetti Pesci di Sard. pag. 196.

s'étendent directement vers la queue. La première nageoire du dos est située au milieu du tronc ; la seconde est opposée à celle de l'anus ; celle de la queue est fourchue.

La chair du muge, que l'on pêche à la mer, qui n'est pas si gras, et beaucoup moins gros que ceux que l'on prend dans les étangs, est très-délicate, et plus facile à digérer.

Pline a prétendu que le muge cache sa tête lorsqu'il est effrayé par quelque danger, croyant alors n'être pas apperçu (1). Gronovius disculpe ce poisson sur la stupidité que Pline lui attribue, et observe qu'il n'enfonce sa tête dans le sable que pour s'y arrêter, et éviter ainsi, non pas d'être attaqué par quelque ennemi, mais d'être emporté par la violence des flots (2). Nos pêcheurs des étangs m'ont cependant assuré que les muges y ont la même habitude de cacher leur tête dans le sable ou dans la vase, au moment qu'ils se voient poursuivis, et certainement ils ne risquent pas d'être emportés par le courant des flots

(1) Plinius, Hist. nat. lib. IX, cap. 17, ibi : Mugilum natura videtur, in metu capite abscondito, totos se occultari credentium.

(2) Gronovius Museum Ichthyologicum.

dans les étangs, qui ne sont jamais assez agités pour faire peur aux poissons, ce qui appuierait l'opinion de Pline contre celle de Gronovius.

Les pêcheurs de Sardaigne distinguent quatre espèces différentes de muges : 1°. le *cefalo*, qui est le plus gros de tous, et probablement celui qu'on prend à la sortie des étangs, où il s'engraisse et grossit prodigieusement, jusqu'au poids de vingt-cinq livres; 2°. l'*ozzone*, ayant la tête plus aiguë et le corps plus petit que l'autre, et l'habitude de sauter sur la surface de l'eau; 3°. la *tumula*, qui a la figure du second, mais qui, en sautant, s'élève en l'air, formant de son corps un demi-cercle, dont la tête est le centre; 4°. la *concadita*, de la grosseur de deux livres au plus, et qui saute sur la surface de l'eau, à plusieurs reprises, sans s'élever en l'air.

Cetti n'en a observé que de trois espèces, c'est-à-dire, le muge qu'il appelle noir, celui de la grosse tête, et le sauteur; mais il croit en même tems que ces trois espèces n'en doivent former qu'une seule, n'ayant trouvé aucune différence remarquable entre elles.

Je ne puis être de l'avis de Cetti, et je crois

qu'il y a réellement deux espèces différentes de muge; car je suis convaincu que le muge volant, ou *sauteur*, *saltatore*, comme il l'appelle, est d'une espèce très-différente du muge ordinaire. Plusieurs individus, que j'ai eu sous les yeux, m'ont persuadé que le second est de l'espèce d'*exocet* ou l'*exocœtus volitans* de Linnée, et le *mugil alatus* de Rondelet, très-distingué de l'autre, par la longueur extraordinaire des nageoires de la poitrine, dont ce poisson se sert souvent pour sauter et s'élancer au-dessus des eaux, comme s'il avait des ailes.

§. IV.

La Sardine.

Clupea sprattus. C'est le nom que Linnée a donné à la sardine que nous appelons *sardella*. Plusieurs naturalistes croient que ce poisson a été nommé *sardine*, parce qu'il abondoit autrefois autour de la Sardaigne; d'autres pensent, au contraire, que le nom de cette île est originaire de celui du poisson; ce qui serait tout à fait en opposition avec les traits d'histoire ancienne que nous avons rapportés au commencement

de cet ouvrage, pour tâcher de deviner l'étymologie du nom de cette île. Quoiqu'il en soit de l'origine du nom de la sardine et de la Sardaigne, il est hors de doute qu'il n'y a pas une espèce de poisson plus rare dans nos mers, où il n'est que de passage, et où on ne le pêche que par hasard, mêlé avec d'autres petits poissons que l'on prend au filet.

Les individus que j'ai eu plusieurs fois sous les yeux, avaient depuis dix jusqu'à onze pouces de longueur, et plus de trois pouces de largeur. Ils étaient revêtus d'écailles assez larges, d'un beau bleu d'azur sur la partie supérieure du corps, et brillans d'un éclat argentin sur les parties inférieures; en un mot, ils étoient parfaitement conformes à l'espèce de sardines que Sonnini dit avoir examinée dans les mers d'Egypte; ce qui fait croire que l'espèce qui habite les côtes de la Sardaigne, est la même qui se trouve vers les côtes d'Afrique (1).

Malgré la réalité de ce fait, que j'assure comme incontestable, le célèbre Duhamel,

---

(1) Voyez Sonnini, Voyage dans la Haute et Basse-Egypte, tome II, pag. 297.

dans son Traité des Pêches (1), tout en s'opposant à ce que le Journal Encyclopédique de juillet 1777 avait dit que la pêche du thon faisait le principal commerce de la Sardaigne, croît (et jusque là il a raison) qu'on devrait restreindre cette proposition, *puisqu'il est certain*, ajoute-t-il, *qu'on y prend beaucoup de sardines et de harengs.* Nous avons vu jusqu'à présent que les sardines sont très-rares; et quant aux harengs, on n'en connaît pas d'autres en Sardaigne que les salés que les étrangers y apportent annuellement pour la provision de l'île, et j'ignore entièrement qu'on en ait jamais pêché un seul dans nos mers.

L'anchois, autre espèce de clupe, ou *clupea ercrasicolus* de Linnée, connu en Sardaigne sous le nom d'*Azzua*, n'est pas plus abondant que la sardine, du moins en apparence, sans pouvoir en deviner la cause. Il est surprenant que ce poisson, si connu et si abondant dans les mers de Gênes, de Toscane, de Nice et de Provence, soit si rare dans nos côtes, si riches d'ailleurs de

(1) Duhamel, Traité des Pêches, Part. II, tome III, Sec. VII, pag. 205.

toutes les espèces de poissons qui habitent la Méditerranée.

Ne voulant pas faire de reproches à mes compatriotes sur le peu d'industrie qu'ils ont à ne pas tenter en grand, et par les moyens usités en Provence et à Nice, la pêche des anchois qui, peut-être, existent en abondance au fond de nos mers, j'aime mieux attribuer la cause de la rareté de ce poisson au passage des thons près des côtes de la Sardaigne, dans la saison où l'on est accoutumé d'en faire la pêche, et d'où ces petits poissons se retirent, crainte d'être engloutis par les thons qui s'en nourrissent volontiers, puisque l'expérience est telle, qu'il est rare de prendre un thon sans qu'il ait dans son corps plusieurs de ces poissons tout entiers.

Un fait rapporté à ce sujet par Duhamel, peut servir d'appui à mon opinion. En indiquant différentes manières de prendre les thons, il dit que les pêcheurs amorcent quelquefois les haims avec des leures qui imitent les sardines, dont les thons sont très-friands (1), à quoi il faut ajouter, dit-

(1) Duhamel, traité des Pêches, part. II, chap. II, sec. VII, pag. 191. Voyez aussi l'Encyclopédie Méthodique. V. Thon.

il, *la fureur avec laquelle ils poursuivent les maquereaux*; et précisément en Sardaigne nous n'avons pas de maquereaux, peut-être par la même raison que j'ai imaginée pour la rareté des anchois.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

LES PÊCHES MARITIMES.

Si l'homme, dans son état primitif, a dû suppléer à l'instinct qui lui manquait, par l'observation et l'imitation de l'industrie et de l'adresse des autres animaux, il dut aussi, par le résultat des comparaisons et des réflexions, bien plus encore par l'application qu'il en fit aux usages qu'il se proposait, il dut, dis-je, triompher à la fin de tous les obstacles que lui opposaient la force des uns, l'agilité des autres, et la séparation d'un grand nombre par un élément qu'il ne pouvait pas habiter. Une fois que l'intelligence eut pris son essor, et qu'elle commença à lui faire goûter le plaisir de connaître et de sentir le pouvoir que ses connaissances lui donnaient sur toute la nature pour la faire servir à son gré, nul obstacle ne put en arrêter les progrès dans l'espèce humaine; elle chercha avec une ardeur inépuisable à se répandre hors d'elle-même, et à s'approprier tout ce qui s'offrait à ses regards.

C'est depuis, que par les ressources de cette intelligence, l'homme, employant à propos les armes meurtrières et les piéges ingénieux, il apprit à combattre avec succès les plus féroces des animaux, à arrêter ceux qui le fuyaient d'un vol léger, ou d'une course rapide, et à tirer du fond de la mer ceux qui semblaient être à l'abri de ses poursuites. La manière de vaincre le nombre immense des êtres organisés et vivans qui peuplent et animent le globe, la multitude des avantages remportés constamment sur eux, pour les faire servir ensuite ou à satisfaire ses besoins, ou à augmenter ses plaisirs, toutes ces heureuses tentatives les fit plier sous son empire absolu, sans espoir de réussir jamais à secouer son joug (1).

Si la chasse a été la première occupation des hommes, soit pour se nourrir de la chair des animaux qu'ils attaquaient jusque dans leurs repaires, soit pour se garantir contre le froid, en se revêtant de la fourrure sanglante de leur proie, la pêche dut être nécessairement la seconde, puis-

(1) Voyez ma dissertation Sullo Stato Naturale dell' uomo. Introduz.

que, devenus plus nombreux, et la consommation plus considérable, ils se virent forcés de réunir aux résultats de la recherche des animaux terrestres, les produits de ceux qui habitaient les eaux (1).

On commença peut-être par prendre à la main les poissons qui restaient sur le sable dans les lieux où la mer, qui les avait apportés, les laissait à découvert en se retirant (2). Dès-lors, devenus plus attentifs par la multiplicité des besoins dont ils étaient pressés, ils inventèrent bientôt les appâts, la ligne, les filets, et une multitude d'instrumens ingénieux qui, par différens moyens assortis aux lieux et aux autres circonstances, ont été mis en usage pour surprendre les poissons et les tirer de leur profonde retraite. Dès-lors la pêche devint

(1) Quinte-Curce, lib. IX, cap. 10, parlant des Indiens maritimes, dit : *Tuguria conchis et cœteris purgamentis maris instruunt, ferarum pellibus tecti, et piscibus sole duratis, et majorum quoque belluarum quas fluctus ejecit carne vescuntur.*

(2) J'ai vu très-souvent en Sardaigne prendre de cette manière une quantité prodigieuse de poissons aux étangs qui communiquent à la mer, après que les vagues dans des tems orageux, s'en étaient retirées, et avaient laissé les poissons presqu'à sec.

un art qui fut mis au rang de l'agriculture, puisqu'elle donnait, comme elle, son produit. La pêche tire en effet de la mer des alimens et autres choses utiles, comme celle-ci les tire de la terre. Elle exige, comme l'agriculture, des peines, des soins et des dépenses; et si elle en diffère, ce n'est que par leur plus grande étendue et par les dangers et les pertes auxquelles elle est exposée (1).

Parmi les différentes pêches inventées jusqu'à présent, la plus surprenante, comme la plus lucrative, à proportion du tems qu'on emploie pour l'exécuter, est sans con-

(1) Si les alimens que la pêche nous fournit ne sont pas d'une nécessité aussi indispensable que ceux que nous procure l'agriculture, du moins ils peuvent y suppléer en partie. Celui qui mange du poisson consomme d'autant moins de blé, ainsi que des chairs des animaux terrestres, que nous ne sommes pas maîtres de multiplier au gré de nos désirs et de nos besoins. La disette que nous avons éprouvée quelquefois, ou par un excès de consommation, ou par des maladies épizootiques, fait sentir toujours plus l'avantage d'y substituer des poissons. Ils sont plus variés et plus multipliés: la quantité n'en est pas limitée comme celle des animaux et des productions de la terre. La mer nous offre une vaste étendue; il ne dépend que de nous d'y puiser.

tredit celle du thon par le moyen des madragues; et on ne connaît peut-être point d'établissement de pêche qui prouve mieux que la madrague jusqu'où peut aller l'industrie des hommes. Les Sardes qui, par une insouciance inconcevable (1), laissent aux pêcheurs étrangers tout le profit de la pêche ordinaire, se contentent de donner tous leurs soins à celle du thon, qui est une des plus importantes qu'on fasse à la mer. Pour diminuer l'espèce de honte qui résulte pour mes compatriotes, de laisser enrichir les nations étrangères de nos pro-

---

(1) La force et l'heureuse situation d'un état dépendent des productions alimentaires qu'il sait se procurer lui-même. Si de son sol, si de ses pêches il tire assez pour sa subsistance, il vit dans une indépendance entière; et s'il peut atteindre jusqu'au superflu, il sait en tirer parti pour attirer chez lui les richesses des nations voisines. Au reste, pour bien juger de l'utilité des pêches, il ne faut pas se borner à les envisager comme capables de pourvoir à notre nourriture; elles ne méritent pas moins de considération par le rapport qu'elles ont avec les manufactures, arts et métiers, l'agriculture, le commerce, la population, les finances, la navigation et les forces maritimes du royaume. Puissent mes concitoyens sentir une fois la force et l'importance de ces vérités!

ductions maritimes, je vais donner une description détaillée de la grande pêche du thon, qui est la seule dont l'industrie nationale se soit exclusivement emparée.

§. I.

La Pêche du Thon.

Quelque soit la cause de l'entrée annuelle d'une quantité prodigieuse de thons, vers le commencement d'avril, dans la Méditerranée, il est hors de doute, selon les observations des marins, qu'après avoir franchi le détroit de Gibraltar, ils se divisent en deux bandes, dont l'une, prenant à droite les côtes d'Afrique, et l'autre, à gauche, celles de l'Europe, suivent également la même direction vers le levant. Une partie de celle-ci, en longeant les côtes d'Espagne, de France et de la rivière de Gênes, enfile le canal de Piombino, et marche droit à sa destination. Une autre, qui est en général la plus grosse espèce, et peut-être aussi la plus courageuse, en quittant le continent vers la Provence et la rivière de Gênes, franchit le grand canal qui est entre la Toscane et la Corse, et côtoyant la partie occidentale de cette île,

arrive, par les bouches de Boniface, dans la partie septentrionale de la Sardaigne.

Contre ce nombre de thons si mal avisés d'avoir quitté leurs compagnons, se trouvent déjà prêtes, au commencement de mai, les madragues de *Porto-Vignola*, de *Cala-Agostina*, de *Pedras de Fogu*, des *Salines de Sassari* et de *Trabuccadu*. Une autre troupe de thons plus nombreuse, et ayant quitté plutôt les côtes d'Espagne et de France pour marcher en haute mer, ou s'étant séparée de la bande qui bordait l'Afrique, prend également le large, et arrive de même aux côtes occidentales et méridionales de la Sardaigne, où elle est attendue avec empressement dans les madragues qui sont préparées à *Porto-Paglia*, à *Porto-Scuso*, à *Cala-Vinagra* (île de Saint-Pierre), à *Cala-Saboni* (île de Saint-Antioco), à *Carbonara*, à *Pula*, à *Porto-Pino*, à *Pitinnuri*, à *Flumentorgiu* et à l'*Isola-Piana*.

Les thons qui échappent à ces piéges, déjà tendus dans tous les côtés de l'île, depuis les premiers jours de mai, poursuivent leur route vers la Syrie pour arriver ensuite à leur but qui est la Mer-Noire.

Aux tems d'Aristote, de Strabon, d'Ælien

et de Pline, les fameuses pêches du thon étaient celles que l'on faisait à la pointe de Bizance, aujourd'hui Constantinople, laquelle portait, par cette raison, le nom de *Corne d'or* (1). La Grèce, en perdant les beaux arts, les sciences et la liberté, perdit aussi la pêche des thons, et le surnom d'or donné au promotoire de Bizance, n'exista plus que dans les fastes de sa grandeur ancienne.

Les Portugais et les Espagnols établirent ensuite des madragues dans leurs côtes d'Europe, avec beaucoup de succès ; mais après avoir été pendant plusieurs siècles dans un état florissant, elles dépérirent entièrement par une de ces vicissitudes auxquelles notre globe est assujetti (2). C'est depuis cette

---

(1) Est in euripo Thracii Bosphori, quo propontis Euxino jungitur, in ipsis Europam Asiamque seperantis freti angustiis, saxum miri candoris, à vado ad summa perlucens, juxta Calcedonem in latere Asiæ : hujus aspectu repente territi (Thynni), semper adversum Bysantii promontorium ex ea causa appellatum Auricornu, præcipiti petunt agmine : itaque omnis captura Bysantii est, etc. Plinius, Hist. natur. lib. IX, cap. 15.

(2) Le tremblement de terre de 1755, qui renversa la ville de Lisbonne, est la cause principale du dépérissement total des madragues de Portugal et d'Es-

époque que les madragues établies en Sardaigne parvinrent, tout d'un coup, à l'état florissant dans lequel elles se trouvent aujourd'hui, au point qu'on pourrait attribuer à cette île la dénomination de l'ancienne corne d'or de Bizance.

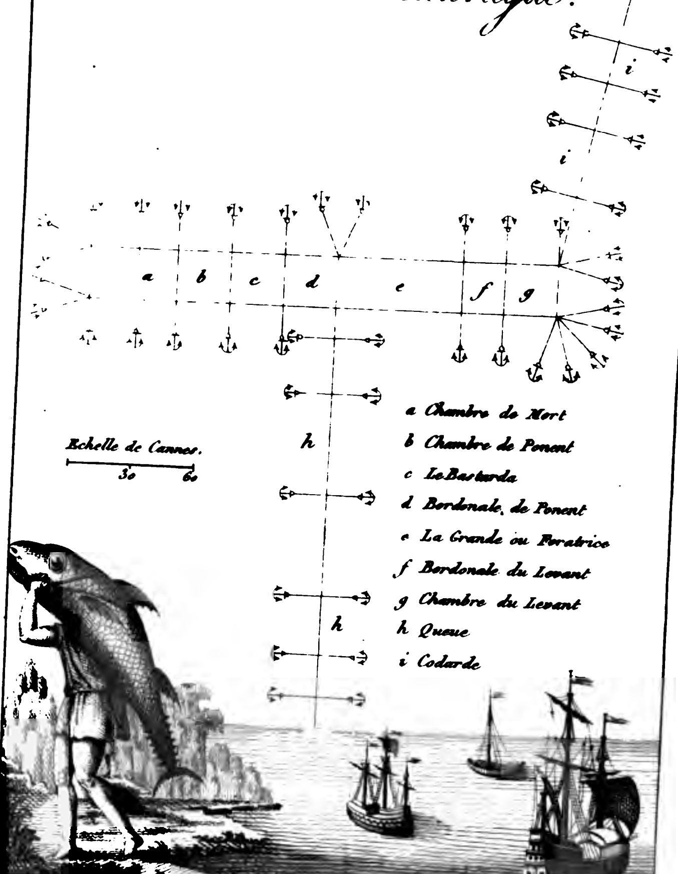
Au commencement d'avril de chaque année, toutes les côtes de la Sardaigne où

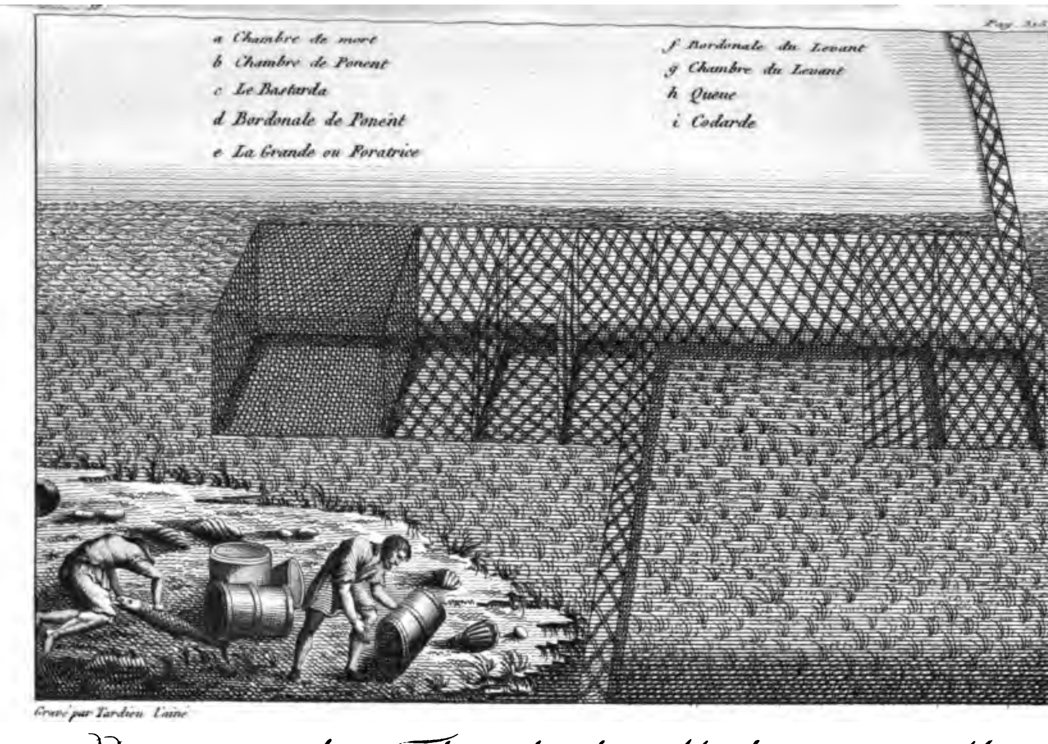
---

pagne, puisque c'est depuis cette époque fatale que la Sardaigne a entièrement joui d'une abondance extraordinaire de thons dans ses Madragues. La raison en paraît toute simple. Les thons se plaisent dans les côtes dont la mer est très-profonde On les apperçoit souvent au printems marcher jusqu'à la profondeur de 100 pieds d'eau. Le tremblement de terre renversa de l'Afrique contre l'Europe une immense quantité de sable et d'autres matières qui firent rehausser considérablement les fonds des mers en Espagne, en même tems que ceux de la Barbarie se vidèrent, comme on en voit la preuve dans les ports de *Tetuan* et de *Salé*, qui, depuis lors, restèrent d'une profondeur considérable. Les thons, en revenant de l'Océan, trouvèrent les côtes d'Espagne encombrées de sable, et s'en éloignèrent au point que pour les attrapper il aurait fallu des filets d'une longueur impossible à exécuter. Les madragues espagnoles cessèrent en conséquence d'exister, et le nombre de thons qui était pris annuellement par celles-ci se présenta tout entier pour enrichir celles de Sardaigne.

l'on a établi des madragues, deviennent des endroits de bruits, d'affaires et d'arts, ainsi qu'un marché de négociations. De toute part y arrivent des bâtimens avec des sommes considérables d'argent, pour se pourvoir du thon salé. Les Sardes, curieux de jouir du plaisir inexprimable de la pêche, y arrivent en foule de l'intérieur du royaume, et ils y sont reçus avec générosité par les propriétaires de la pêche, qui donnent à tous les étrangers non-seulement la table très-splendidement servie, mais en outre ils font à chacun, au moment du départ, le cadeau d'un thon proportionné à la qualité de la personne, ne fût-ce qu'un paysan ou un domestique.

La personne qui jouit de plus de considération dans nos madragues, c'est celle du *rais*. Ce nom est donné au chef des pêcheurs, qui a la suprême direction de la pêche, et une autorité absolue sur tous les pêcheurs, appelé dans les madragues de Provence, *rey*. Il dispose, il ordonne, il juge, il châtie, sans que personne ose se plaindre ni murmurer de son pouvoir sans bornes; aussi cherche-t-on toujours pour ce poste important l'homme le plus habile et le plus intègre, puisque c'est de lui que dépend


Plan de la Madrague.
a
b
c
d
e
f
g
h
h
i
i
Echelle de Cannes.
30
60
a Chambre de Mort
b Chambre de Ponent
c Le Bastarda
d Bordonale de Ponent
e La Grande ou Foratrice
f Bordonale du Levant
g Chambre du Levant
h Queue
i Codarde
Gravé par Tardieu l'ainé



Perspective des Filets de la Madraque en Mer.

entièrement l'heureuse issue de la pêche.

Tout le mois d'avril est employé en préparatifs pour la formation et le rassemblement des filets qu'on doit jeter à la mer. Le troisième jour de mai, les affaires deviennent plus pressantes : c'est dans ce jour qu'on doit tracer la madrague, que les Sardes appellent *incrocciare la tonnara*. Cette cérémonie appartient au *rais*, qui l'exécute avec le plus grand appareil. Elle consiste à tracer sur la mer l'endroit où il doit placer le filet : de la même manière qu'un architecte, par le moyen de pieux et de cordes, trace sur terre le plan sur lequel il doit élever son édifice, le *rais* trace aussi sur l'eau, par le moyen de deux cordes qu'on appelle *intitole*, qu'il arrête en parallèle, et qui représentent les deux côtés du grand parallépipède du filet.

Le lendemain de cette opération, si le tems le permet, on plonge le filet, ce qui est dit chez nous, *mettere la rete a bagno*, et s'exécute aussi par le moyen de plusieurs bâtimens destinés à cet objet, et avec beaucoup de solennité. En examinant le plan et le profil que je donne ci-après, on verra la forme et la grandeur de ce filet, qu'on peut regarder avec raison comme un édifice

très-hardi planté au milieu de la mer, en comparaison duquel les pêches du hareng et de la merluche ne paraissent que des jeux d'enfans.

L'endroit de la mer où l'on jette le filet, doit avoir au moins dix-huit *cannes* de notre mesure de profondeur, c'est-à-dire, cent huit pieds de France, et alors le filet doit avoir vingt-sept *cannes* ou cent soixante-deux pieds de hauteur, afin qu'il se replie sur lui-même au fond de la mer pour empêcher le thon d'en sortir lorsqu'il y est entré. Toute l'enceinte, ou l'ensemble de ce grand filet que nous appelons *isola* (île), est divisée en différens compartimens nommés *camère*, chambres (1), formés par des filets faits d'une herbe, ou sorte de jonc appelé herbe d'alicante ou spart, excepté la chambre de *mort* que les Français appellent *corpou*, qui est formée d'un filet de chanvre dont le cordon est très-fort et les mailles plus étroites; car en la tirant du fond de la mer, elle doit soutenir tout le poids des poissons qui s'y trouvent renfermés; elle est bordée à la tête et aux pieds par de grosses cordes

(1) Ces chambres ont des noms différens que l'on trouvera désignés dans le plan.

de même matière. Il y a en outre une chasse appelée *pedale*, *o coda*, ou queue, formée des mêmes filets, qui s'étendant de la madrague jusqu'à terre, a, depuis mille jusqu'à douze cents brasses de longueur. Cette chasse sert à conduire les thons, qui passant entre la côte et la madrague, la suivent, et sont par là déterminés à entrer dans les chambres. Il y a une autre chasse appelée *codardo*, ou petite queue qui est tendue contre le poisson qui, évitant la côte, passe au large (1).

Tous les filets qui forment la madrague, sont assujétis sur le fond par un poids énorme de lest de pierre, et tenus verticalement par beaucoup de nattes de liége qui ont un pied en quarré. Les parois sont affermis par un grand nombre de cordes frappées d'un bout sur la corde qui borde la tête des filets, et de l'autre amarrées à une ancre mouillée au fond de la mer.

Tout ce grand établissement, affermi seulement par des cables qui répondent à des ancres, est assez solide pour résister à l'impétuosité des vents, aux courans de la mer,

---

(1) Je ne donne pas le nom français de cette chasse, puisque les madragues de Provence et celles décrites par Duhamel n'en ont pas.

et aux efforts de ces gros poissons ; et il est en outre assez exactement clos dans toute son étendue, pour empêcher qu'aucun poisson une fois entré dans les chambres, n'en puisse plus sortir ; car autrement il serait bientôt suivi de tous, selon leur habitude de se suivre les uns les autres.

Nos madragues ont sept compartimens, ou chambres pour chacune : celles décrites par Duhamel, et d'autres que j'ai vu en Provence et à l'île de l'Elbe, n'en ont que cinq. La première entrée des thons se fait dans celle qui est appelée *gran camera*, dont la porte, ou *foratico*, reste toujours ouverte. De là les thons entrent dans les autres chambres, qu'ils trouvent pareillement ouvertes, et que l'on ferme lorsque leur nombre y est suffisant. Le *rais*, toujours attentif sur la quantité de poissons qui se trouve dans la madrague, quand il juge en avoir assez pour son opération, ouvre l'avant-dernière chambre qu'on appelle *ponente*, ou couchant, dans laquelle il fait passer le nombre de thons destinés pour la chambre de *mort*, qui est la seule dans laquelle on doit exécuter la pêche sous le nom sarde de *mattanza*, c'est-à-dire, tuerie.

Le lendemain de cette opération, si le

tems est favorable et la mer calme, le *rais* se porte sur la madrague avant l'aube du jour, et là, pour déterminer les poissons à entrer dans la chambre de mort, dont la porte s'ouvre à sa voix, il jette parmi eux une pierre enveloppée d'une peau de mouton noire, qui, en les effrayant, comme une tête de Méduse, les oblige de chercher une issue, et d'entrer ainsi dans leur tombeau. Mais si, malgré ce moyen, ils résistent à cette première sommation, ce qui arrive très-souvent, alors le *rais* se sert d'un filet qu'on appelle *lingiarro*, ou *lugarre* en français, qui, en rétrécissant la chambre de *ponente*, oblige les thons, pressés les uns contre les autres, de chercher la seule issue qu'ils trouvent, pour entrer dans la place de leur exécution prochaine.

Cette opération, assez délicate et très-difficile, étant finie, le *rais* met sur le champ pavillon blanc à son batteau : c'est le signal qu'il donne aux propriétaires qui attendent sur la côte, avec impatience, que la pêche soit faite, et qui les avertit d'envoyer les barques et les ouvriers nécessaires pour l'exécuter. Dans un instant, tout est prêt. Des barques remplies d'hommes nécessaires à la manœuvre, d'autres qui conduisent les

marchands pour acheter, et les curieux pour jouir du spectacle frappant d'une pêche aussi fameuse, voguent rapidement, poussent des cris de joie, et font accélérer la course. Arrivés bientôt à la madrague, chacun prend sa place autour de la chambre de mort. Le *capo rais*, bâtiment très-long, sans mâts et sans rames, se poste au couchant de la chambre ; un autre bâtiment de la même espèce et grandeur, appelé *palischelmo*, est fixé du côté de l'est ; plusieurs autres plus petits occupent les deux autres côtés du carré, et les spectateurs restent en arrière placés sur des bâtimens assez grands pour qu'ils puissent tout voir. Au milieu de cette enceinte, se tient le *rais* dans un petit batteau très-léger, qu'il conduit lui-même pour veiller à tout, et régler les opérations de la *ciurma* (1).

Tout étant ainsi préparé, le *rais* donne le signal par le mot d'ordre *sarpa*, pour commencer à tirer la chambre de mort du fond de la mer, qui, par son poids énorme, s'élève lentement et avec un mouvement

(1) C'est le nom que l'on donne aux ouvriers destinés à tirer du fond de la mer le filet de la chambre de mort ou le corpou.

constant

constant et mesuré, pendant lequel chacun de ces ouvriers prononce en cadence mesurée, les mots *issa-issa.*

En tirant toujours de cette manière, la *ciurma* reçoit dans ses bateaux les filets qu'elle a amenés. Le *capo rais* s'approche toujours du *palischelmo*, à mesure que le filet de la chambre, en montant, se rétrécit dans ses dimensions, et par cette manœuvre constante, tout le poisson, conduit dans le corpou, se trouve à la fin presque à la surface de l'eau.

C'est alors que les hommes embarqués sur les deux grands bateaux *capo rais* et *palischelmo*, appelés *foratici*, armés de bâtons qui ont au bout un croc de fer, et d'après l'ordre que le *rais* leur donne par le mot *ammazza*, c'est-à-dire, *tue*, commencent à tuer les thons, en les harponnant pour les assommer et les faire mourir, puis les tirent avec la plus grande avidité dans leurs bateaux (1).

(1) L'avidité des Foratici provient du gain qu'ils en ont en retirant dans leur bateau les plus gros thons et le plus grand nombre qu'ils peuvent; car les œufs et toutes les parties intérieures de tous les poissons qu'ils prennent dans leur barque, sont pour eux.

L'agitation de la mer, excitée par la violence des thons qui se trouvent renfermés et pressés dans un espace fort resserré ; assaillis de toute part et blessés à mort ; les combats que les ouvriers sont obligés de livrer à ces gros poissons pour vaincre leur résistance ; la surface de la mer élevée en écume teinte du sang que les thons versent à flots de leurs blessures, tout cela présente une multitude de scènes singulières qui excitent l'admiration, les acclamations et les cris de joie des spectateurs, ravis jusqu'à l'enthousiasme par un des plus magnifiques tableaux que l'on puisse voir.

La pêche ainsi terminée, plusieurs bateaux remorquent les deux grandes barques remplies de son résultat, et qu'on accompagne avec des chants et des cris d'allégresse jusqu'à la côte, où les témoins de la fête s'empressent d'arriver pour jouir d'un nouveau spectacle qui s'y prépare. C'est la *mattanza di terra*, c'est-à-dire, la boucherie, qui se fait sur le bord de la mer dans de grandes halles couvertes appelées *marfaragi*.

La première opération que l'on fait au thon avant de l'introduire dans cette halle, est de lui couper la tête avec une espèce de hache que l'on nomme *mannaia*. De là,

chaque poisson, quelque énorme que soit son poids, est chargé sur les épaules d'un seul porte-faix appelé *bastagio*, qui le porte ainsi au *tancato*, grand magasin à demi découvert et entouré de murailles, où l'on suspend tous les poissons en ligne par la queue, à un lacet de grosse corde qu'on appelle *dogali*. C'est dans cet endroit, vraie boucherie, où il se donne un autre spectacle très-curieux, quoiqu'un peu dégoûtant. Il consiste dans l'adresse étonnante avec laquelle les bouchers, *macellai*, dépècent les thons (ce qui se dit, en langue du pays, *roncare*). En un clin-d'œil ils en séparent la chair en six parties de différentes espèces, destinées chacune à sa propre salaison, qui s'exécute de suite avec beaucoup de soins, principalement la chair des petits thons, appelés *scampirri*, que l'on fait bouillir dans l'eau de la mer, pour en former ensuite ce qu'on connaît sous le nom de *thon mariné*. Les œufs et le foie sont salés à part : les premiers de la même façon que les boutargues, auxquels ils ressemblent un peu, quoique moins délicats ; le second y est aussi salé, et mis ensuite dans des presses : celui-ci porte de cette manière le nom de *musciame*.

Dans l'espace qui sépare le *marfaragi* du *tancato*, qui peut être de cent pas, il est permis aux porte-faix, ou *bastagi*, de voler, ou pour mieux dire d'escamoter les thons entiers que chacun d'eux porte sur ses épaules, sans que cette action soit regardée comme criminelle et infamante ; à condition qu'ils ne soient pas apperçus des gardes qui veillent à ce passage. Toute la peine qu'ils supportent pour le vol déjà commis, lorsqu'ils sont pris en flagrant délit, est de rendre sur le champ le poisson escamoté ; mais s'il est déjà déposé dans la barraque du voleur, la prise, de ce moment, devient légitime, et le voleur en acquiert incontestablement la propriété.

Cette méthode singulière qui paraît copiée des Lacédémoniens, parmi lesquels le vol était permis pour accoutumer la jeunesse à être adroite, a été adoptée, dans le tems de la pêche en Sardaigne, par un principe d'équité. Les gages que les propriétaires accordent aux *bastagi* ne sont pas proportionnés à la fatigue. Pour mettre une proportion entre le travail, qui est excessif, et la paie qui est modique, on leur permet de voler, à condition qu'ils ne soient pas découverts. Aussi ce détestable usage étant

toléré, on a voulu le couvrir du mot *busca*, qui équivaut à celui d'adresse, quoiqu'il ne soit en réalité qu'un véritable vol (1).

Pendant le passage des thons sur les côtes de Sardaigne, qui commence au mois de mai et finit au mois de juillet, si les madragues se trouvent en bon état et bien réglées, les pêches y sont fréquentes et très-lucratives. Celle des *salines de Sassari*, qui est médiocre, fait de huit à dix pêches par saison, de cinq cents thons pour chacune. *Porto-Scuto* en fait de dix-huit à vingt, de huit cents poissons. Toutes les autres madragues ensemble étant moindres que celle-ci, qui est la plus considérable du royaume, en prennent deux fois autant, ce qui fait annuellement, en totalité, une pêche de cinquante-deux mille thons. En calculant chaque thon l'un dans l'autre à

(1) Je croirais qu'il serait plus avantageux aux propriétaires des madragues d'abolir cette coutume détestable qui ne peut qu'influer sur les mœurs du peuple, en donnant des gages proportionnés aux *Bastagi*. Si les propriétaires, comme ils le disent, ne peuvent se faire servir à d'autres conditions, c'est au gouvernement de remédier à un abus aussi pernicieux à la bonne foi et à la fidélité du peuple.

quatre écus sardes, il résulte la somme considérable de 280,000 écus que la Sardaigne retire de cette pêche, c'est-à-dire, 1 million à peu près de livres de France par an.

La preuve de la richesse de nos madragues paraîtra plus clairement par le tableau ci-après, qui contient leur situation, leurs noms, celui des propriétaires, et le produit net annuel des locations en 1778, les circonstances actuelles m'ayant empêché d'avoir un état plus récent, qui porterait sans doute à un revenu plus considérable les locations actuelles.

Nota. Les madragues de *Cala Vignola* et de *Pedras de Fogu*, dont j'ai fait mention au commencement de cet article, sont fermées depuis quelques années.

TABLEAU DES MADRAGUES DE SARDAIGNE.

	MADRAGUES.	PROPRIÉTAIRES.	LOCATION ANNUELLE.	LOCATAIRES EN 1778.
Septeut.	Salines de Sassari.......	Marquis Pasqua.....	5,800 écus sardcs..	Franç. Rapallo et Bergrano.
	Trabucaddu, île Asinara..	Duc de l'Asinara.....	Gratis pour 3 ans..	François Rapallo et comp.
Occidentale.	Pitinnuri...............	Marquis Pasqua.....	Le 6 p. % de la pêche.	Ange Gagliardi et compagn.
	Flumentogin...........	Le Roi.............	Le 5 p. % *idem*.....	Jules César Bayle et comp.
	Porto-Paglia...........	Comte de Monteleon..	9,000 écus sardes.,	Raymond Belgrano.
	Isola-Piana...........	Marq de Villamanina.	20,000 écus sardes.	Franç. Mar Viale et comp.
	Porto-Scuso............	Duc de S. Pierre.....	25,000 écus sardes.	Franç. Mar. Viale et comp.
	Cala-Vinagra, île S. Pierre.	Duc de S. Pierre.....	5,000 écus sardes..	Joseph Rapallo et compagn.
	Cala-Saboni, île S. Antioco.	Le Roi.............	*Gratis*...........	Cap. Jean Porcile et comp.
Méridionale.	Porto-Pino............	Le Roi.............	Le 5 p. %..........	Ignace Lomagnigno.
	Carbonara.............	Le Roi.............	Le 5 p. %..........	Paul-Maurice Artemaglia.
	Pula, *madrague de retour*.	Le Roi.............	Le 5 p. %..........	François Navarro.

§. I I.

La pêche du Corail.

Une autre richesse de la mer, près des côtes de la Sardaigne, est le corail qui en rougit les hauts fonds, et dont la quantité, selon Echard, est supérieure à toutes celles que l'on ait connu jusqu'à ce jour.

Il n'y a point de production maritime sur laquelle les naturalistes anciens et les modernes aient tant écrit que sur le corail. Sa structure et sa forme, qui ressemblent à un arbrisseau dépouillé de feuilles, ce tronc d'où partent des branches lattérales, cette espèce d'écorce qui le couvre, tout enfin concourrait à en imposer pour induire en erreur et le croire un végétal. Quelques auteurs, trompés par la dureté du corail, l'avaient mis au nombre des pierres; d'autres avaient imaginé que c'était le produit d'un précipité de sels, de terre et d'autres principes. Marsigli, ce grand observateur des productions naturelles de la mer, avait cru, en 1706, y découvrir des fleurs; mais les observations plus récentes et plus exactes de Deyssonel, de Réaumur, de Bernard de Jussieu, d'Ellis et d'autres naturalistes, ont

prouvé irrévocablement que ces fleurs de Marsigli n'étaient que des polypes qui concouraient à la formation du corail ; et ils ont démontré en même tems que les plantes supposées de corail, n'étaient que des loges ou espèces de cellules ou alvéoles, construites par des vers - insectes, qui multiplient et s'accumulent en tel nombre, qu'on ne saurait les évaluer ; et que ces loges, bâties par autant d'individus, sont pour les polypes ce que les guêpiers sont pour les guêpes. C'est depuis ces observations qu'on a ôté au corail le nom de plante marine, pour lui substituer celui de *polypier*, ou production à *polypiers*, qui exprime plus exactement ce qu'il est (1).

(1) Le corail est, comme on sait, de la même nature que les coquilles ; il est produit, ainsi que tous les autres madrépores, astroïtes, cerveaux de mer, etc, par le suintement du corps d'une multitude de petits animaux auxquels il sert de loge, et c'est dans ce genre la seule matière qui ait une certaine valeur. Buffon, Histoire naturelle des Minéraux, v. Corail.

Le célèbre docteur *Targioni Tozzetti*, dans son excellent voyage en diverses parties de la Toscane, en parlant des coraux et autres productions de la mer, s'excuse poliment, s'il donne le nom de *plantes marines* à des productions qui, suivant les idées récentes des

La pêche du corail en Sardaigne commence à la fin d'avril, et finit vers la fin de septembre. La plus grande abondance de cette production animale, se trouve dans les mers de Castel-Sardo, d'Alguer, de Bosa et des îles de Saint-Pierre et de Saint-Antioco. Les pêcheurs attachent deux chevrons en croix, et les appesantissent avec un gros caillou, ou avec un gros morceau de plomb qu'ils mettent au milieu pour le faire couler à fond; ils entortillent négligemment du chanvre de la grosseur d'un pouce, et ils en entourent les chevrons, qui ont aussi à chaque bout un petit filet en forme de bourre. Ils attachent ce bois à deux cordes, dont l'une tient à la proue, et l'autre à la poupe de leur bateau. Ils plongent ensuite cette

---

naturalistes, doivent être appelées nids ou étuis d'animaux marins. Il confesse son obstination, qui ne lui permet pas encore, dit-il, de se croire assez convaincu par la raison et l'évidence pour changer de sentiment. Il croit, à la vérité, que les animaux peuvent former des amas semblables à ceux des plantes marines; mais qu'elles soient l'ouvrage des animaux, c'est ce qu'il ne saurait se persuader. Son système à ce sujet est assez ingénieux; mais il n'a pas assez de poids pour contrarier les observations réitérées des naturalistes qui ont émis des opinions tout à fait opposées.

machine dans la mer, et la laissent aller à tâtons au courant et au fond de l'eau, afin qu'elle s'accroche sous les avances des rochers; par ce moyen, le chanvre s'entortillle autour des branches de corail qu'il trouve posées sur les rochers : on tire alors, par le moyen des cordes, les chevrons, pour arracher les branches de corail qui restent attachées à la filasse, et qui tombent ensuite dans la bourse, ou dans la mer lorsqu'elles sont grosses, et où les plongeurs vont les rechercher (1).

D'après un mémoire très - détaillé sur la pêche du corail, de M. Fratielli, vice-consul de Naples en Sardaigne, communiqué à Buffon, en 1775, et qui en a fait usage dans son article *du corail*, il paraît que le corail croit en peu d'années, et qu'en vieillissant

(1) Très-souvent les pêcheurs du corail tirent avec leurs machines des pinnes marines d'une grosseur énorme; car j'en ai vu souvent de deux pieds et demi de long : elles ont toutes leurs perles, et le bissus dont on se fait des gants, des bas et des camisoles. J'ai eu des gants dont j'avais peine à supporter la chaleur. Ce bissus ne prend point la teinture sans en être altéré. On prétend que le tissu de ce bissus est très-bon pour les rhumatismes et pour la goutte. Cette opinion n'est pas sans fondement.

il se gâte, devient piqué, et que la tige même tombe, attendu que dans la pêche, on prend plus de celui appelé *rioaduto* (c'est-à-dire tombé de la tige), et *terraglio* (c'est-à-dire ramassé par terre et presque pourri) que de toute autre espèce. Comme il y a plusieurs qualités de corail, le plus estimé est celui qui est le plus gros et de la plus belle couleur, il faut recevoir pour passable celui qui, quoique gros, commence à être rongé par la vieillesse, et qui par conséquent a déjà perdu de sa couleur.

Si un pêcheur, pendant toute la saison de la pêche, prend une cinquantaine de livres de corail de cette première qualité, on peut dire qu'il a fait une bonne pêche, attendu qu'on le vend depuis 7 jusqu'à 900 piastres la livre, c'est-à-dire depuis 30 jusqu'à 40 francs. La seconde qualité est celui qui, quoique n'étant pas bien gros, est cependant entier et de belle couleur, sans être rongé. On en pêche peu de cette qualité, et on le vend 8 à 10 francs la livre. La troisième qualité est tout celui qui est tombé de sa tige, et qui ayant perdu sa couleur, est appelé *sbianchito* (c'est-à-dire blanchi). Cette espèce est toujours très-rongée ; et c'est de cette qualité que les pêcheurs

prennent ordinairement un quintal, payé par les marchands de Livourne de 6 francs à 2 livres. La quatrième qualité est celui appelé *terraglio* (tombé de la tige depuis très-long-tems et presque pourri) que l'on donne à très-bas prix. D'après ce détail, on voit que le corail se perd en vieillissant, et dépérit dans la mer sans aucun profit.

Cette pêche, qui est d'une richesse incalculable, devrait exciter l'attention d'un gouvernement sage, pour en retirer tous les avantages qu'elle présente aux yeux des économistes. Les Sardes, dans l'impuissance physique où ils se trouvent, par l'ineptie de ceux qui ont réglé jusqu'à présent les finances de l'état, sont condamnés à voir arriver toutes les années, avec douleur, un millier de petits bateaux venant des côtes de Naples et de Gênes, pour arracher du fond de la mer ce que la nature nous a donné en partage; cette quantité prodigieuse de corail dont ils se chargent pour enrichir leurs pays, sans donner d'autre profit aux propriétaires, simples spectateurs, qu'un médiocre droit d'ancrage, que chaque bateau paie à son arrivée dans l'île, et la légère imposition de cinq pour cent qu'ils paient en nature ou en argent aux finances du roi, sur la valeur

de la pêche, dont la consigne est toujours fausse et sujette à la fraude, par défaut de règles et de systême.

Ce droit de pêche, comme je l'ai indiqué au premier chapitre, était, en 1721, de 4,250 liv.; en 1755, de 6,900 liv.; en 1790, de 20,000. Le produit net du corail était calculé, en 1755, au *minimum* de 676,060 liv., et au *maximum* de 1,838,000 liv. Il devrait donc être à présent, au *minimum*, de 1,960,000 liv., et au *maximum*, de 5,328,000 liv.

En octobre 1772, une compagnie de Marseillais, dont le chef était le sieur Ramusat, demanda au roi la ferme de cette pêche pour cinquante ans, en se soumettant d'entretenir dans les mers de Sardaigne, au tems de la pêche, cinq cents bateaux pêcheurs, et de payer pour chacun d'eux 35 liv. sardes, ce qui faisoit la somme de 17,500 liv. de Piémont par an, et en outre de donner d'avance la somme de 140,000 liv. pour les cinq premières années de la ferme. Cette société était très-disposée à augmenter son entreprise, mais la guerre étant survenue en ce tems-là, elle fit tomber ce projet, qui d'ailleurs n'était ni avantageux, ni convenable aux intérêts de la nation.

§. III.

Sel Marin.

Parmi les productions maritimes du royaume de Sardaigne, le sel marin doit tenir une place distinguée, à cause de l'utilité que pourraient en tirer les habitans, si cette riche denrée était mieux cultivée. Quoique la plus grande partie des côtes de la Sardaigne soit susceptible d'avoir des salines, quoique leur établissement, leur entretien et leur récolte se fassent à peu de frais, on n'en trouve cependant point d'autres que celles qui sont établies dans la rade de *Cagliari*, dans le golfe de *Palmas*, aux îles de *Saint-Antrioco* et de *Saint-Pierre*, à *Oristan*, à *Spari* et à *Terra-Nova.*

Le gouvernement a fait augmenter, il n'y a pas long-tems, le nombre des réservoirs aux salines de *Cagliari.* Il a procuré beaucoup d'avantages aux acheteurs étrangers, et beaucoup de facilités aux propriétaires des autres salines; de sorte que le débit et la fabrication augmentent tous les jours considérablement, outre la consommation immense que les habitans en font dans l'inté-

rieur, tant pour les usages domestiques, que pour la salaison des fromages, des viandes et du thon; non compris l'approvisionnement annuel que font les finances du roi, pour le verser en Piémont sans en rendre compte. Cependant il en reste toujours assez pour fournir à l'étranger plusieurs chargemens considérables : l'exportation se monte, année moyenne, à 50,000 salmes de 60 rubs chacune, dont la plus grande partie sert à l'usage des nations du nord.

Malgré cette abondance, on tire de Sicile une partie du sel nécessaire pour la salaison des thons dans les madragues. On prétend, sans aucun fondement, que celui du pays n'est pas propre à cet usage. Rien de plus faux que cette idée. Les essais qu'on en a fait à l'île de *Saint-Pierre*, par ordre du gouvernement, ont parfaitement réussi, aussi-bien que ceux faits à la madrague de *Porto-Ssuco* (1). Mais les *rais*, dont on se sert pour cette pêche, trouvent plus commode

(1) On peut voir à ce sujet la savante Analyse chimique et comparée de la plupart des sels marins par le célèbre médecin *Bonvicino*, insérée dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Turin pour les années 1786 et 1787, pag. 651.

d'apporter

d'apporter le sel de chez eux tout préparé, que de le prendre dans les parages de la Sardaigne où sont les madragues, et où l'on manque de moulins pour réduire en poudre celui du pays.

SECTION SECONDE.

CHAPITRE VIII.

Règne minéral.

L'ILE de Sardaigne a des mines très-connues des anciens. Les plus fécondes, dans le tems de Solinus et de Sidonius-Apollinaris, étaient celles d'argent et de fer (1). Rutilius, en parlant du fer de l'Elbe, le loue au point de le comparer, pour sa bonté, à celui de Bavière, de Burges et de Sardaigne (2). C'est de ces mines et de ces métaux, selon Cellarius, que les anciennes villes qui existaient autrefois dans cette île, ont pris leur nom de *Metalla* et de *Ferraria*, que l'on trouve dans l'Itinéraire d'Antonin. Ces mines ont été exploitées à plusieurs reprises, souvent abandonnées, toujours languissantes, et se refusant aux efforts qu'on a fait plus

(1) *Sardinia argentum naves Hispania defert.* Sidon. Apollin. carm. 5. *Solum illud argenti dives est.* Solin. Polysht. cap. 9 de Sardinia.

(2) *Nec quae sardoo caespite massa fluit.* Itiner. lib. 1.

d'une fois sous le gouvernement actuel. Le peu de profit que l'on a tiré dans les derniers tems de l'exploitation de ces mines, ne doit pas être attribué seulement à des obstacles physiques, mais encore à des causes d'un autre genre, qu'il serait cependant très-facile de détruire, si le gouvernement voulait penser sérieusement à en tirer parti. Le chevalier Napion a fait naguère un voyage dans cette île pour y examiner les mines : en attendant qu'il publie ses savantes observations, je crois important de donner une idée de la minéralogie de cette île pour démontrer combien de sources de richesses elle a dans son sein.

§. Ier.

L'Or.

S'il est vrai qu'anciennement on tirait de l'or de la Sardaigne, ce doit être des montagnes granitiques de la *Gallura* les plus élevées de l'île. On n'y en trouve guère à présent, non plus que dans le *Logudoro*, où l'on a fait des recherches, sur l'indice du nom qui veut dire *lieu d'or*, mais que beaucoup d'autres expliquent métaphoriquement, pour la fécondité de cette contrée.

§. II.

L'Argent.

Les mines d'argent qui se trouvent au village de Sarabus, méritent une grande considération. Le minéral consiste en mine d'argent *vitreuse*, avec laquelle on a trouvé de la mine d'argent *cornée* et de l'argent *natif*. Cette mine a beaucoup rendu à différens particuliers, quoique très-mal exploitée; aujourd'hui on l'a abandonnée, faute de moyens.

Les mines d'argent de la *Nurra*, à six lieues de distance de *Sassari*, ont donné le nom d'*Argentera* à la montagne où elles se trouvent, et déjà connue dès le tems des Romains. Le filon y est très-bien décidé pour l'étendue de presqu'un mille, et dans plusieurs endroits il a été exploité au jour. On ne peut plus y pénétrer jusqu'à la profondeur, à cause des décombres qui le remplissent; mais en examinant les pierres que l'on trouve encore dans les décharges de la mine, on y rencontre de la mine d'argent *grise*, de la *galene* et de la *blende*, ayant souvent pour *gangue* le *spath pesant*. Ce filon aboutit au rivage de la mer, et le pays

est très-peuplé de bois. Sur les montagnes, entre *Cap-Pula* et *St.-Roch*, on trouve trois excavations anciennes, dont le filon, assez large, contient une demi-once d'argent par quintal, et cinquante livres de plomb.

Sur la montagne de *Ste-Lucie* il y a un filon de plomb qui donne une once d'argent par quintal : il n'a pas été fort cultivé, apparemment parce que la *gangue* est de *quartz* très-dur. On voit sur la montagne opposée une ancienne excavation encombrée.

Non loin de là on trouve une autre mine encombrée, appelée la *Grotte de Gambera*. M. Mandel, consul de Suède, qui, l'an 1740, obtint la concession des mines de l'île, y fit travailler. Près du village, on voit l'emplacement de deux fonderies ruinées.

Les mines de *Guspini* et d'*Arbus* sont maintenant les plus importantes. Quoique l'on ait attaqué différens filons, on ne doit cependant faire cas que du principal, qui se prolonge de cinq à six milles, provenant des hauteurs de *Guspini*, et aboutissant à *Genemari*, dans le territoire d'*Arbus*, près de la mer vers le couchant. Depuis que la Sardaigne appartient à la cour de Turin, on n'a cultivé soigneusement d'autres filons que celui-

ci : il n'est cependant qu'au commencement de son exploitation : les puits n'ont que huit à dix toises, à l'exception d'un seul qui en a dix-huit. On a pratiqué des galeries sur les travaux de *Safraiga* et *Montevecchio*. Ce filon n'est pas également riche : à *Montevecchio*, il donne jusqu'à une once et demie d'argent par quintal : dans les autres endroits, un quart et jusqu'à une demi-once ; mais il produit en revanche 50 pour 100 en plomb. Près de *Montevecchio* on voit une fonderie ruinée, qui, faute d'eau, agissait moyennant des soufflets à bras : près de *Gonos-Fanadiga*, on trouve une autre fonderie ruinée, dont les scories indiquent un grand produit.

On voit encore deux autres fonderies anciennes dans le territoire de *Laconi*, près de *S.-Lussurgio* ; mais on ne connaît pas les mines qui devaient fournir à ces établissemens.

Sur la montagne d'*Aqua-Cotta*, près de *Villasidro*, on trouve une ancienne excavation. Le filon est de plomb, contenant une demi-once d'argent par quintal. On y a travaillé de notre tems en creusant un puits de sept à huit toises de profondeur. La rencontre des eaux ayant empêché de l'appro-

fondir davantage, on n'a pas jugé à propos de faire la dépense d'une galerie de rabais; et la mine a été abandonnée malgré l'abondance du minéral, et le voisinage d'une fonderie qui avait été dressée en 1741, par M. Mandel et le comte Olfendorf son associé : ayant été construite à la hâte, elle n'a pas subsisté long-tems, et il ne reste maintenant de la maçonnerie et des galeries que ce qui a été rebâti en entier. L'intempérie de l'air, et l'éloignement des mines et des bois, rendent cet emplacement fort désavantageux; la ri-rivière donne peu d'eau et tarit aux premières chaleurs. Il eût été mieux de profiter, pour cet établissement, de la vallée de *Gonos-Fa-madiga*. *Talana* est très-renommée dans le pays pour une prétendue mine d'argent qui, dit-on, a enrichi plusieurs familles. A en juger par les pièces que M. Belly dit avoir vues au laboratoire de l'arsenal de Turin, et par un échantillon d'un huitième qui lui a été remis de Cagliari, elle donnerait plus de cent marcs d'argent par quintal. Il a vu des morceaux semblables dans la mine de *Sarabus*; mais les recherches qu'il a faites à Talana, ont été infructueuses. Il a pourtant découvert sur la montagne, dans la partie nommée *Rio de Cani*, un

filon de plomb dans une *gangue de quartz*, qui a donné six onces d'argent par quintal.

§. III.

Le Cuivre.

Il n'y a pas en Sardaigne, que je sache, de mines de cuivre exploitées; mais tout près d'*Arsana*, sur la côte du Levant, on a dernièrement découvert une couche de *pirites* cuivreuses, mêlées avec de la *blende* et de la mine de plomb, qui donne les plus grandes espérances, et que l'on devrait attaquer à la première bonne occasion. Au territoire de *Nurri*, M. Mandel a fait travailler à une mine de cuivre, mais elle n'a pas répondu à son attente. Il a aussi fait travailler à une autre du même métal entre *Serenti* et *Nuraminis* : à *Monterobbio*, elle paraissait très-abondante, et on en chargea un bâtiment pour Londres, mais le filon s'en est perdu. La *gangue* était d'une pierre fossile.

A *Sinai*, dans l'endroit dit *Corno di Cervo*, M. Mandel fit travailler à une mine de marcasite cuivreuse, croyant qu'elle contenait de l'or. M. Belly n'en trouva point, en ayant fait une fonte avec de la mine de plomb. On pourra avec le tems en découvrir

davantage et de plus riches, car ce pays est tout à fait nouveau pour les minéralogistes.

§. IV.

Le Fer.

Près de *Teulada*, on trouve dans une montagne porphyritique, au bord de la mer, la mine de fer magnétique en plusieurs endroits, même à la surface de la montagne.

A peu de distance d'*Arsana*, et très-près du rivage de la mer, il y a une masse d'excellente mine de fer magnétique, découverte au-dessus du terreau qui est très-pure, de bonne qualité, très-abondante, et qui pourrait alimenter plusieurs fourneaux.

Un filon, près de ce village, a fourni à une compagnie environ vingt mille quintaux de ce minéral, qui ayant été éprouvé à Cagliari, et à la fabrique de fer-blanc de Robilant en Piémont, a donné constamment 50 pour 100 de très-bon fer. On était sur le point d'achever une fonderie que la compagnie faisait construire près de *Strizali*, lorsque les entrepreneurs et les fondeurs moururent de l'intempérie. Ce contre-tems, joint à l'éloigne-

ment de Cagliari, fit abandonner l'entreprise.

Entre *Oristan* et *Bosa*, il y a aussi un filon de mine de fer *micacée*, à la portée des bois, dont on pourrait tirer une assez grande quantité de fer, quoiqu'il ne paraisse pas de la meilleure qualité.

Sur la montagne qui porte le nom de *Monteferro*, dans le territoire de *Seneghe*, les Espagnols ont exploité un filon de fer, qui a donné à l'épreuve 50 pour 100, et paraît continuer une demi-lieue de chémin.

Près du port de Sainte-Catherine, on trouve la fonderie où l'on traitait ce fer. On n'y voit plus que les murailles et le canal en maçonnerie qui conduisait l'eau; maintenant il est vide: cette eau passe sous terre, et sort près de la tour de *Sainte-Catherine*, où elle prend le nom de *Fontana-Mari*.

Près de la montagne appelée *Cornu de Boi*, dans le territoire de *Fonni*, il y a une autre montagne qui est presque toute composée de *marcassites sulfureuses*.

Au fond de la vallée d'*Orida*, non loin d'*Iglesias* et de *Domus Novas*, on trouve des pierres ferrugineuses, si bien arrondies par le charroi des eaux, qu'on les prendrait pour des boulets de gueuse. Il semble qu'on

pourrait en découvrir le filon en remontant le torrent. M. Belly ayant ramassé trente quintaux de cette pierre, on tira par la fonte 60 pour 100. Le fer y est dans un état que l'aimant peut attirer.

On ne trouve aucun indice d'exploitation à l'île de *Saint-Pierre;* mais il y a cependant un filon de fer du côté de *Cala-vinagra*, très-considérable, selon les apparences extérieures.

§. V.

Le Plomb.

Les mines d'*Iglesias* à *Monteferro*, où se trouve la *galene* en filons très-abondans, donnent de la matière d'une pureté si singulière, qu'elle rend, d'après les expériences faites par le savant chevalier Napion, 60 à 80 pour 100 par quintal. On trouve aussi avec la *galene* la mine de plomb blanc en grande quantité, et de la pierre *calaminaire*. On a aussi découvert des mines de plomb au *Mont Saint-Jean*, à *Monte-Oi*, et en divers endroits de ses contours. Toutes ces montagnes, entre le couchant et le midi d'*Iglesias*, sont formées de *schistes* argilleuses et de pierres calcaires, et la *gangue*, la plus fréquente des minéraux

que l'on y trouve, est le *spath pesant*. Les bois des alentours sont considérables, particulièrement du côté du village de *Domus Novas*, qui n'est éloigné que de deux milles, et où il y a aussi un torrent qui peut servir aux machines pour les fonderies et les laboratoires nécessaires.

A trois milles de distance d'*Iglesias*, sur la côte du couchant, on a découvert plusieurs mines de plomb près le village de *Flumini Major*, qui n'ont pas encore été cultivées; et quoiqu'elles n'aient pas dans les voisinages des bois suffisans pour leur traitement, elles se trouvent cependant si près de la mer, que l'on pourrait facilement en tirer un bon parti.

A six milles de distance du village de *Domus Novas*, vers l'intérieur de l'île, on trouve les fameuses mines de *Guspini*, pareillement de plomb, qui seules ont alimenté, pendant long-tems, les fonderies de *Villaxidro*. Elles contiennent une quantité considérable d'argent, quoique très-mal exploitées jusqu'à présent.

Près de *Villaxidro*, à l'endroit que l'on appelle *Acqua Cotta*, on a découvert plusieurs filons de mine de plomb, en *gangue* de *spath* pesant, ou *sulphate de barite*; et

malgré que les bois ne soient pas assez abondans de ce côté-là, on pourrait facilement pratiquer un chemin pour transporter les minéraux jusqu'à *Domus Novas*. Selon les observations faites dernièrement par d'habiles minéralogistes, et particulièrement par ledit chevalier Napion, toutes ces mines peuvent se mettre, dans un an, en un état très-florissant.

S. VI.

Le Mercure.

On a trouvé, à *Oristan*, dans une couche d'argile, du mercure coulant, que M. Belly prît d'abord pour un dépôt enfoui. On ne pouvait fouiller dans cet endroit, sans démolir des puits et des citernes; mais le marquis d'Arcais, ayant fait depuis creuser le terrein pour y jeter les fondemens d'un couvent de carmes, et s'étant prêté aux recherches, on trouva du mercure dont les ouvriers et d'autres gens firent leur profit. Le *fisc* s'étant saisi du sol, M. Belly fut chargé du soin de cette mine. Il vit à trois pieds de profondeur, du mercure vierge, divisé en globules brillans, et qui sortait mince comme de la pluie, lorsqu'on écrasait la *glaise* avec laquelle il était

mêlé. On fouilla encore deux pieds plus bas, mais en vain. Il aurait fallu suivre la première couche d'argile, par une galerie à ciel découvert; mais l'opération étant impraticable dans l'intérieur d'une ville, il ne reste que l'espoir d'une pareille découverte hors de son enceinte. M. Belly tira par la lotion, une bouteille de mercure : il pense que les ouvriers en ont tiré une cinquantaine de livres.

§. VII.

L'Antimoine.

Près de *Baulado*, on trouve, dans un terrein de labour, au pied d'une montagne, de gros monceaux épars d'une mine d'antimoine, qu'on pourrait vendre en nature. Une compagnie, qui fit faire des fouilles en cet endroit, en tira près de cent quintaux. On abandonna l'exploitation sans s'assurer s'il y avait de plus grands dépôts, et s'ils étaient chariés par les eaux.

§. VIII.

Le Quartz et le Cristal de Roche.

Dans la galerie que les anciens ont pratiquée sur la partie septentrionale de la monta-

gne de *Saint-Jean-de-la-Tour*, près d'*Iglesias*, on trouve plusieurs piliers ménagés dans le filon, tout parsemés de cristaux de roche, dans une matrice de *quartz*, ce qui ferait presque croire que le cristal était l'objet de l'exploitation. Le *quartz* sert de *gangue* à plusieurs mines de plomb et d'argent, comme on peut le voir ci-dessus.

§. IX.

Les Sardoines.

La Sardaigne est également riche en pierres dures. On trouve dans plusieurs endroits de cette île un grand nombre de ces pierres gravées en creux par les anciens.

La Sardoine, qui porte le nom de l'île, ne paraît autre chose qu'une cornaline d'un rouge orangé, comme sont toutes celles que l'on trouve dans le pays. Mithridate avait, dit-on, ramassé quatre mille échantillons de cette pierre, dont le nom suivant quelques auteurs vient de celui de l'île de Sardaigne, où il s'en trouvait dans ce tems-là en assez grande quantité (1). Les Grecs la nommaient *sardis litos* et *sardinos*, les Ro-

(1) Buffon, Hist. nat. des Min. V. Sardoine.

mains *sardius*, *sardinus* et *sarda*. Ce nom lui avait été donné suivant les uns de la ville de *Sardes* en Lydie, et suivant d'autres du mot *sary*, *sarcos*, qui en grec signifie *chair*; mais l'opinion la plus générale est que ces dénominations viennent de ce que, d'après le témoignage de Pline, les Sardes furent les premiers qui firent connaître ces pierres (1).

Il paraît que la Sardoine était en grande estime chez les anciens qui lui donnaient le nom de *sardonix*, composé de *sarda*, mot par lequel ils désignaient en même tems

(1) Omnia autem hæc genera scalpturæ contumaciciter resistunt, partemque ceræ in signo tenent. E diverso ad hæc *Sarda* utilissima, quæ nomen cum *Sardonycche* communicavit. Ipsa gemma vulgaris, et primùm *Sardis* reperta etc. Plinius, Hist. nat. lib. XXXVII, cap. 7. *Sardonix* primùm in Sardinia reperta à multis auctoribus perhibetur: scribit Textor in epithet. Sardonix gemma est primum reperta in Sardigna, quam qui ferant *Sardonicati*, meminit Brixellensis in Thes. Sardonix lapis prætiosus primum repertus in Sardigna... De Sardio Joannes Januensis in suo Catholicon inquit: à Sardinia Insula, Sardius Sardii, quidam lapis prætiosus, et dicitur sic, quia prius sit repertus à Sardis. Vital. in Annal. Sardin. pag. 7.

l'agate

l'agate et la cornaline, et d'*onix*, ongle, parce que les zones de cette pierre ressemblaient aux cercles de la base de l'ongle (1). Aussi *Polycrate*, tyran de *Samos*, crut expier suffisamment le bonheur dont la fortune s'était plue de le combler, par le sacrifice volontaire d'une sardoine qu'il jeta à la mer et qui fut retrouvée dans les entrailles d'un poisson destiné pour sa table (2). Les romains ne faisaient pas moins de cas de cette pierre que, selon Pline, ils préféraient à toute autre (3).

---

(1) *Sardonyche* olim, ut ex nomine ipso apparet intelligebatur candore in *Sarda*, hoc est, velut carnibus ungue hominis imposito et utroque translucido. Plinius, Loco cit. cap. 6.

(2) His initiis cœpit autoritas, in tantum amorem elata, ut Polycrato Samio severo insularum ac littorum tyranno, felicitatis suæ, quam nimiam fatabetur etiam ipse, satis piamenti in unius gemmæ voluntario damno videretur, si cum fortunæ volubilitate paria faceret: planeque ab invidia ejus abunde se redimi putaret, si hoc unum doluisset; ass duo ergo gaudio lassus, provectus navigio in altum, annulum mersit: at illum piscis, eximia magnitudine Regi natus, escæ vice raptum, ut faceret ostentum, in culinam domini rursùm fortunæ insidiantis manu reddidit: *Sardonychen* eam gemmam fuisse constat. Plinius, Hist. nat. loc. cit. cap. 1.

(3) Prius autem Romanorum *Sardonyche* usus est

On a perdu la trace des carrières d'où les anciens tiraient ces pierres pour les faire graver ; mais sur la montagne de *Saint-Georges*, à une lieue de la ville de *Bosa*, on voit des pierres analogues, rougeâtres, très-dures et transparentes, ayant la cassure pareille à celle des pierres cornées.

§. X.

Les Cornalines, Calcédoines, Agates, Turquoises et autres pierres dures.

Les cornalines (dites autrement *cornioles* et *carnioles* de la couleur rouge imitant la chair), les calcédoines, les agates et les jaspes se trouvent en abondance dans divers endroits de l'île, principalement dans le comté de *Sindia*, où les morceaux d'agate et de cornaline sont entassés presqu'à la surface de la terre. Du côté de *Castelsardo* on trouve souvent des stalactiques de cornalines en mamelons accumulés et en gros volumes ; mais elles sont presque tou-

---

prior affricanus, ut tradit Demonstratus, et inde Romanis hanc gemmam fuisse celeberrimam. Plinius, loc. cit. cap. 6.

jours impures, peu transparentes, d'un rouge faux et terne : il y a aussi dans ces endroits des agates arborisées et des ponctuées de particules de cornalines formant de petits mamelons rouges dans la substance de l'agate.

Les calcédoines mélangées de pâte d'agate commune, ou les agates mêlées de calcédoines, sont beaucoup plus communes que les calcédoines pures; on en trouve cependant de celles-ci, en petites lames applaties, et en petits mamelons à *Monteferro* près d'Iglesias, dans la vallée d'*Ovida* au territoire de *Fonni* et dans la *Planargia*. On trouve aussi quelquefois autour de la calcédoine la fameuse pierre *hydrophane* qui a la propriété particulière de devenir transparente et même diaphane lorsqu'on la laisse tremper pendant quelque tems dans l'eau (1).

Sur les montagnes qui forment la vallée de *Saint-Esprit* près d'*Iglesias*, il existe nombre de puits ouverts sur des filons de

(1) Sonnini, dans ses savantes notes à l'Histoire naturelle de Buffon, tome XIII, pag. 105, dit que le nom d'hydrophane est composé des deux mots grecs *udor*, eau, et *phao*, parce que cette pierre devient transparente dans l'eau.

plomb. C'est de l'un de ces puits qui paraît le moins profond, qu'on assure avoir tiré des turquoises (1). Les échantillons que j'en ai vu sont d'une pierre bleu-céleste, opaque, semblable à de l'ivoire qui aurait été pénétrée par une substance colorante. Sonnini, en me faisant l'honneur de rapporter ce passage que j'avais inséré dans mon *essai sur la Sardaigne*, ajoute à ce sujet, que les turquoises « ne sont que des dents et des » ossemens d'animaux, pétrifiés et colorés » par des vapeurs métalliques (2). » Les turquoises sont en effet le plus bel exemple que l'on puisse donner de ces pétrifications osseuses, qui néanmoins sont incomplettes; car la substance de l'os n'y est pas entièrement détruite et pleinement remplacée par le suc vitreux ou calcaire.

A *Castelsardo*, on trouve des pierres étoilées en blocs, autrement dites *astéries*, que

---

(1) Carillo, relac. de la Sard. s'explique dans les termes suivans à l'égard des turquoises. Una mina de turquesas finas, que por ser la minas muy hondas (que tiennent mas de 300 braças) y dificultosas de entrar, dellas no se approvechem.

(2) Sonnini, note à la page 315 de son édition de Buffon, tome XIII.

quelques naturalistes rapportent aux petits os ou vertèbres de certaines étoiles de mer pétrifiées. Elles sont dans une matrice d'un blanc sale, et quelquefois olivâtre. On en fait des tables et des tabatières dont le poli est assez beau.

Des bois pétrifiés et des stalactites se présentent en plusieurs endroits de l'île. Ces derniers garnissent la voûte d'une grotte spacieuse, située au fond du *Portoçonte*, où l'on en trouve des masses assez curieuses par leur forme et par leur solidité.

Les montagnes de la *Nurra* abondent en porphyre. Cette espèce de porphyre est sanguin, moucheté de feld-spath, d'une nuance un peu plus légère : il contient des petits grenats blancs. J'en ai trouvé aussi d'un rouge pâle parsemé de fragmens très-anguleux, de feld-spath, d'une nuance plus vive et de petits grenats couleur de topases. On en transportait autrefois en Italie, et l'on dit que les deux belles colonnes de porphyre qui ornent la façade du baptistère de Florence du côté de la cathédrale, ont été prises sur ces montagnes.

§. XI.

Les Marbres.

Les carrières de marbre ne sont pas rares en Sardaigne, il y en a une très-riche de marbre blanc statuaire, d'un grain fin et serré et d'une blancheur laiteuse, sans veines ni taches, que l'on a découvert dernièrement près du village de *Silanus*, et dont on a déjà commencé à faire usage dans le royaume. Il y en a une autre dans le même endroit de marbre blanc mêlé, très-riche. Les carrières de *Samugheo* de *Monte-Gonari* et de *Teulada* sont de la même qualité de marbre blanc mêlé, et très-riches.

A *Bonaria* près de Cagliari, il y a une carrière de marbre jaune semblable à celui d'Espagne : et à *Fiume-Santo*, entre Porto-Torre et Sassari, il y en a une de marbre jaune-pâle avec des plaques rouges, nuancé de noir et veiné de blanc.

A *Monte-Rixu*, près du village d'Osilo, il y a une carrière de marbre blanc et noir. Près de Buddusó, à Patada, à Bottidda, il y a aussi du marbre blanc et noir. A Bosa, à *Casteldoria* dans la région de Coguinas on a découvert du marbre jaunâtre.

Le *Sarcidano* abonde de carrières d'albâtre dont je connais deux qualités très-distinctes : la première est d'albâtre jaune, à rubans ondés de nuances plus obscures que le fonds : la seconde est d'albâtre à larges bandes jaunes et blanches plus foncées que la précédente.

Le granit se trouve en plusieurs endroits, en masses énormes, et principalement sur les montagnes de la *Gallura*. On en transportait autrefois en Italie, et on en voit encore des blocs à *Sainte-Réparate*, presqu'île à l'extrémité de la Sardaigne, à une lieue du port de *Longo-Sardo*. Les Romains ayant possédé la Sardaigne dans le tems de leur plus grande splendeur, il est probable qu'ils n'auront pas été chercher en Egypte et ailleurs les beaux granits qu'ils avaient abondamment dans cette île, et à la portée de leur capitale ; aussi dit-on que les colonnes qui ornent le Panthéon à Rome ont été prises en Sardaigne (1).

On voit encore dans la petite île adja-

(1) Pantheonis Romæ columnas (si vetusto cuidam nobis exhibito creditur monumento) è cuodum Sardiniæ monte reperimus excusas. Vitalis, Annal. Sard. pag. 7.

cente de Larezzo, entre la Sardaigne et la Corse, une colonne colossale en granit qu'ils ont abandonnée dans son ébauche : ce qui prouve qu'ils faisaient usage des ressources que la Sardaigne leur fournissait en ce genre. Les Pisans ont profité de cet exemple pendant qu'ils ont possédé cette île, puisque nous savons, par leurs chroniques, que les belles colonnes de granit qui ornent l'intérieur du célébre Baptistère de Pise, ont été apportées de la Sardaigne (1).

§. XII.

Le Smectis ou Argile à foulon.

C'est ainsi que les naturalistes appellent une terre fossile, grasse et onctueuse, abondante en nitre, dont on fait un très-grand usage dans les manufactures d'étoffes de laine, pour nétoyer ou étouver les draps, et repomper toute la graisse et l'huile nécessaires à leur préparation. On trouve abon-

(1) Quia et alias quæ Baptisterium civitatis Pisanæ fulciunt, et exornant, testantur. Pisani, Annales ex Sardinia Pisas advectas, marique commissas, in Portu sanctæ Reparatæ. Vital. loc. cit.

damment de cette argile à l'*Espermador* dans l'île adjacente de *Saint-Pierre* : elle ne produit point d'effervescence avec les acides ; elle est aussi moins pétrissable que les autres argiles ; et lorsqu'elle est bien purifiée par le lavage, elle prend le caractère du savon et paraît très-douce au toucher et aussi bonne que celle d'Angleterre.

§. XIII.

L'Alun.

A *Segarrio* il y a une montagne qui a des cavernes peu profondes dans ses deux faces, au nord et au midi, où l'on trouve de l'alun natif cristalisé. Plusieurs écrivains parlent de l'alun de Sardaigne, ce qui prouve qu'anciennement on en exploitait pour l'envoyer à l'étranger (1).

---

(1) Gignitur in Hispania, Ægypto, Armenia, Macedonia, Ponto, Africa, insulis Sardinia, Melo, Liparo, Strongile. Plin. Hist. nat. lib. XXXIV, c. 14. Tellus alioquin metallis fæcunda, Argenti, Plumbi, atque Sanni, quæ à deporis Calaritani promontorii fodiuntur ; inter quæ Sardorum alumen. Aducas Baccius *Elpidan.* De Thermis, lib. IV. Vi si trovano le miniere dell' argento, presso alla città de Greci, donde si cava con poca spesa : vi sono quelle dell' alume. Bergomense in supplem. libri V.

§. XIV.

Le Nitre.

Quoique le nitre ne soit pas une production fossile du pays, on peut cependant se permettre de dire un mot sur la manière par laquelle on s'en procure dans plusieurs endroits de la Sardaigne, comme à *Issili* dans le cap de Cagliari, à *Ploague*, à *Samogheo*, à *Tiesi*, et généralement dans tout le cap de Sassari.

Des cavernes que la nature a pratiquées dans les collines, servent de retraite aux nombreux troupeaux de moutons et de brebis qui paissent dans le voisinage. On leur fait une couche de terre fine et légère, de l'épaisseur d'un pied. Lorsqu'elle est bien imprégnée de l'humidité qui résulte du long séjour de ces animaux dans les grandes chaleurs de l'été, les bergers y mêlent des cendres-vierges et passent ensuite à l'élixation, ce mélange dans des tonneaux, d'où ils tirent une eau chargée de nitre, qui donne par l'évaporation le salpêtre de première cuite.

Le déchet qu'il souffre à la rafinerie royale de la poudrière de Cagliari, n'est

que de 25 à 30 pour cent, s'il n'y a point de fraude de la part des vendeurs. Les terres étant bien lessivées, sont portées de nouveau dans les mêmes cavernes, où après deux ou trois ans, elles servent de nouveau à produire du nitre. On peut évaluer à trois cents quintaux le produit annuel du salpêtre que fournissent les endroits dont nous avons fait mention. Il serait facile de l'augmenter dans un pays où cette espèce de bétail est très-abondant, si on avait l'usage de lui donner des abris.

On fabriquait à *Issili* de la poudre d'une très-mauvaise qualité : on a établi une poudrière à Cagliari pour le compte du roi : on y fait le charbon de bois d'aune du pays, et on tire le soufre d'Italie.

§. XV.

Le Charbon de pierre.

Près de *Perdigliana*, dans la *Barbagia Seovi*, il y a un filon de charbon de pierre qu'on n'a attaqué que par essai. Il s'allume très-aisément, mais il exhale une vapeur bitumineuse insupportable.

S. XVI.

Les productions volcaniques.

Les villages de *Narboglia*, *Milis*, *Paulilatino* et *Guilarza*, sont fondés sur des laves, et leur enceinte construite de la même matière. Près de *Narboglia*, sur le territoire de Cagliari, il y a une vieille église dont la voûte est de pierre-ponce, fort commune dans les environs. La configuration de ces contrées fait croire que les montagnes d'alentour ont été englouties par la communication de plusieurs foyers de volcans ; on pourrait en dire autant de quelques autres cantons, et particulièrement de l'île de St.-Pierre.

S. XVII.

Les Eaux minérales.

De toutes les eaux minérales dont on faisait anciennement beaucoup d'usage en Sardaigne, deux seules ont conservé quelque crédit : celles de *Sardara* et de *Fordongianos* dans le cap de Cagliari. Quoique leur vertu soit généralement reconnue, elles sont peu fréquentées par le défaut d'habitations

commodes. On est donc obligé de voiturer ces eaux dans des vases, où elles perdent nécessairement une bonne partie de leur principe. Elles sont très-limpides, sans goût, et se maintiennent ainsi plusieurs mois dans les bouteilles sans laisser aucun dépôt.

On connaît deux autres fontaines d'eau chaude dans le cap de Cagliari, à *Villaxidro*, et à *Flumini-major* (1). On en a récemment découvert une autre à l'île de *Saint-Antioco*. Le cap de Sassari a aussi deux sources d'eau minérale, à *Benetutti* et à *Cargeghe*, en laissant reposer dans un lieu frais une cruche d'eau de *Sardara*, on trouve, au bout de quelques jours, sur le parois du vase, une incrustation de sel blanc très-dissoluble, qui a la vertu purgative beaucoup plus forte que celle du sel d'*Epsum*. La noix de galle donne à cette eau, au bout

---

(1) Fontes calidi ac salubres fervescunt, qui aut ossa fracta consolidant, quod nos ferro in primis tribuimus, aut occulorum œgretudinibus medentur, quod nitro, æri et auro convenit... horum hodie fontium sub boristanensi Diæcesi, in mediafere insula, aliqua balnearum vestigia, cum ipsis calidarum scatebris, vix tamen huic posteritati recognitis. Elpidanus de Thermis.

de trois jours, une couleur très-noire. Quelques goutes de dissolution d'argent lui font prendre une couleur de lait, et de-là s'ensuit la précipitation de la chaux d'argent d'un bleu-clair, ce qui produirait l'existence du cuivre; mais l'immersion des lames de fer très-polies, d'argent passé à la coupelle, plongées dans cette eau, en furent tirées quelques jours après aussi luisantes qu'auparavant.

SECTION TROISIÈME.

CHAPITRE IX.

RÈGNE VÉGÉTAL.

La fertilité de la Sardaigne avait allumé l'ambition de deux grandes républiques, rivales implacables, qui s'en disputèrent très-long-tems la possession les armes à la main (1). Les Romains surent profiter de la victoire remportée sur les Carthaginois, qui furent contraints de leur céder ce royaume (2); et au lieu de faire le moindre outrage à l'agriculture, ils la relevèrent de l'état d'avilissement et d'oppression dans lequel Carthage l'avait jetée; ils surent la protéger très-adroitement, et c'est depuis

(1) Ab hoc itaque tellus ita exculta, et fructiferis arboribus consita fuit, ut certatim deinceps Insula appeteretur. Nam ubertate frugum usque adeo celebris evasit, ut Carthaginenses postmodum aucti multa potiunde ejus desiderio certamina susceperint. Diodorus, in Biblioth. Hist. lib. IV, n. 29.

(2) Voyez ci-dessus tome premier, chap VI, pag 96.



qu'ils considérèrent cette île comme un des greniers de la république (1).

Pendant l'avant-dernière année de la seconde guerre punique, le vice-prêteur Cneus-Octavius tira de Sardaigne une quantité si prodigieuse de blé pour l'approvisionnement de l'armée commandée en Afrique par Scipion, qu'il fallut y bâtir de nouveaux greniers (2).

Aussi dans la dernière année de la même guerre, la quantité de bled qu'on envoya de Sardaigne à Rome y produisit une telle abondance, que les marchands, à cause de l'avilissement du prix, laissaient aux mariniers, pour le paiement du nolis, autant

---

(1) Siciliam et Sardiniam begninissimas urbis nostræ nutrices, gradus et stabilimenta bellorum, tam multos sudore, et sanguine in potestatem redactas, paucis verbis, ita scilicet necessitate jubente, dimisit. Valer. maxim. Hist. lib. VII, cap. 6.

(2) Præter convectum undique ex populatis circa agris frumentum, commeatusque ex Sicilia atque Italia advectos Cn. Octavius Propretore ex Sardinia ab T. Claudio Pretore, cujus ea provincia erat, ingentem vim frumenti advexit; horreaque non solum ea, quæ jam facta erant, repleta, sed nova ædificata. Livius, Hist. lib. XXIX, cap. 20, et passim. in seq.

de

de blé qu'ils en transportaient sur leurs bâtimens (1).

La ville de Rome ayant augmenté considérablement en population, eut aussi besoin de se pourvoir des blés de Sardaigne (2); et c'est pour cela que Pompée, dans la guerre difficile qu'il entreprit contre les corsaires, eut la précaution de munir de fortes garnisons et d'escadres, les ports de Sicile, d'Afrique et de Sardaigne, comme étant les endroits d'où la république tirait sa subsistance (3).

César, au commencement de la guerre civile, s'étant emparé de Rome, jugea plus à propos de s'arrêter, pour assurer son pou-

---

(1) Per eos dies commeatus ex Sardinia tantam vilitatem annonæ effecerunt, ut pro vectura, frumentum mercator nautis relinqueret. Livius, Hist. lib. XXX, cap. 29.

(2) Igitur quod nunc intra murum fere patres familiæ correpserunt... frumentum locamus qui nobis advehat, qui saturi fiamus, ex Sardinia. Varro de R. R. lib. II.

(3) Pompeius nondum tempestivo ad navigandum mari Siciliam adiit, Africam exploravit, inde Sardiniam cum classe venit; atque hæc tria frumentaria subsidia reipublicæ, firmssimis præsidiis, classibusque munivit. Cicero in orat. pro lege Manilia, n 12.

voir sur la Sicile et la Sardaigne, dont il avait besoin pour l'approvisionnement des troupes et de la ville, que de poursuivre son rival fugitif (1). C'est de là qu'Horace (2) et Strabon (3), sous l'empire d'Auguste; Pomponius-Mela, sous celui de Claude (4); Lucain, sous Néron (5); Silius-Italicus sous Domitien (6); Claudien et Prudentius,

---

(1) Pulso fugatoque Pompeio, Cæsar maluit ordinare provinciam, quam ipsum sequi. Siciliam et Sardiniam, Annonæ pignora per legatos habuit. Florus, Hist. lib. IV, cap. 2.

(2) Non opimas Sardiniæ segetes feracis.

Horatius, Ode 31, lib. I.

(3) Magna Sardiniæ pars solum habet omnium rerum copia beatum, frumentum vero excellenter ferax. Strabo in Geographia, lib. V.

(4) Sardinia fertilis est, etc. Pomp. mela, lib. II, cap. 5.

(5) Utraque frugiferis est insula nobilis arvis:
Nec plus Hesperium longinquis messibus ultæ,
Nec romana magis complerunt horrea terræ.

Lucan. lib. III, Pharsalia de Sicilia et Sardinia.

(6) .... Sardinia
.... Propensæ Cereris nutrita favore.

Silius, ital. de bello Punico, lib. XII, vers. 375.

sous Théodore-le-Grand (1), comblèrent d'éloges la Sardaigne, à cause de la fertilité de son sol et de l'abondance des productions de toute espèce de végétaux.

Il est donc hors de doute, tant par l'histoire, que par le consentement de tous les écrivains, que la Sardaigne a été, de tous les tems, et particulièrement pendant les sept siècles qu'elle demeura sous la domination de Rome, considérée comme un pays très-fertile, puisqu'elle fournissait, par son superflu, les denrées nécessaires aux besoins de cette ville immense.

Quoique ce royaume ait souffert depuis ce tems beaucoup de contrariétés, qui ont entravé les progrès de l'agriculture, il n'est pas moins vrai qu'il mérite d'être considéré, tant pour la richesse que pour la variété des productions de son sol, comme on le verra par les détails, dans les paragraphes suivans.

---

(1) Nec dat vela fretis, nec horrea rumpat.
Sardorum congesta vehens granaria classis.
Prundentius in simmach. lib. II.
.... Dives ager frugum.
Claudianus de bello Gildon. vers. 310.

§. Ier.

Le Blé.

Le blé est, sans contredit, une des branches les plus considérables du commerce actif de la Sardaigne. Les envois annuels de cette denrée pour l'étranger, peuvent être calculés à quatre cent mille estéraux. Elle en a cependant envoyé plusieurs fois jusqu'à huit cent mille, comme je l'ai vu en 1782, sans compter l'approvisionnement du royaume et la quantité de pâtes dont on fait un débit considérable, et qui sont préférées à celles de Naples et de Gênes, tant pour la blancheur que pour le goût et la légéreté.

Par les observations faites sur l'agriculture du blé en Sardaigne, il résulte qu'avant l'année 1767, l'étendue des terres à blé n'était que de quatre cent trois mille trois cent cinquante-huit estéraux, et qu'aujourd'hui, on la porte à quatre cent quatre-vingt-quatre mille six cent quatre-vingt-six; et on y compte soixante mille six cent soixante agriculteurs.

En 1782, la récolte du blé fut si abondante, qu'elle outrepassa les deux millions

quatre cent mille estéraux ; et les particuliers n'étant pas libres d'en exporter, à leur volonté, se virent obligés d'en nourrir les animaux.

On ne s'étonne pas de cette abondance, quand on sait qu'une récolte de blé, qui ne rapporterait pas plus de 15 à 20 pour 1, est regardée en Sardaigue avec dédain par le propriétaire. Il n'est pas rare qu'on y recueille 60, 80 et même 100 pour 1, dans le département de la *Nurra* et dans quelques endroits du *Campidano*. Une plante fournit toujours plusieurs épis ; mais le plus précieux avantage du blé sarde, est dans la force et la proportion de ses tiges, qui soutiennent aisément la pesanteur des grains, sans jamais plier sous ce précieux fardeau.

§. II.

Les autres grains et les légumes.

L'orge, les fèves, les haricots, les lentilles, et autres sortes de légumes, sont pareillement très-abondans en Sardaigne ; et on peut calculer qu'il en sort, année commune, de vingt à trente mille estéraux, outre l'approvisionnement du royaume.

§. III.

Les Vins.

Les vins précieux que la Sardaigne produit, semblables à ceux d'Espagne et des Canaries, tels que les *canonnaos*, les *giros*, les *muscats*, les *cannonao*, les *monaca*, les *nasco*, *les genias*, les *nuragus* de Cagliari, la *vernaccia* d'Oristano, les *malvoisies* d'Alguer, de Bosa et de Sorso, peuvent attirer les nations étrangères, et devenir l'objet de leurs spéculations ; car l'île peut en fournir des chargemens considérables. Ils soutiennent la navigation, et acquièrent de l'activité par leur vieillesse, au point qu'ils deviennent de véritables vins de liqueurs, comme les vieux Chypre, les Malaga, les Tinto et autres semblables. Notre vin le plus estimé est celui qu'on connaît sous le nom de *nasco* : ce vin est de couleur ambrée, généreux et suave tout à la fois, il emplit la bouche d'un parfum délicieux, et laisse un arrière-goût de douceur non moins agréable.

Les vins rouges ordinaires de l'Oliastra, ceux d'Alguer, de Sassari et de Bosa,

quoique moins délicats que les premiers, sont cependant d'une telle abondance, qu'on est très-souvent obligé de laisser du raisin à la vigne, faute de futailles pour faire les vins, et de tonneaux pour les conserver.

Les vendanges se font généralement vers la fin de septembre. A Sassari, on ne les commence que le jour de la Saint-Michel; c'est alors que les citadins sortent de l'enceinte de leurs murs, se répandent dans les campagnes, vont habiter leurs petites maisons situées près des vignobles, et s'abandonnent, tant que les vendanges durent, à la joie pure et innocente que l'automne et la récolte leur inspirent.

§. IV.

Les Oliviers domestiques et les Huiles.

Depuis quelques années que l'on a amélioré la culture des oliviers; depuis qu'on a adopté la méthode de Provence et de Nice, en imitant les pressoirs et la manière de faire les huiles, on a recueilli de cette précieuse liqueur une plus grande quantité, dont la qualité ne cède pas à celle d'Aix et de Lucques. Les dernières plantations faites dans les territoires de Sassari, d'Alguer, de Bosa,

de Sorso, de Sennori, d'Oliena, d'Iglesias, de Cuglieri, et de S. Lussurgiu, promettent une augmentation considérable de cette denrée. En 1795, la seule ville de Sassari en fit un envoi pour l'étranger, de quinze mille barrils, sans compter l'approvisionnement de Cagliari, et la quantité considérable qu'il en sortit en contrebande pour la Corse. En 1798, la récolte a été évaluée à cent vingt mille barils de notre mesure.

§. V.

L'Olivier sauvage.

Le terrain de la Sardaigne, outre l'avantage qu'il a d'être susceptible de toutes sortes de productions, semble, dans sa plus grande partie, avoir été destiné par la nature à produire l'olivier, qui y naît de lui-même, au moins sur les deux tiers de sa surface. L'*Oliastra*, qui peut-être en a tiré son nom, en est couverte, ainsi que le territoire de la *Nurra*, au département de Sassari et du Goceano, d'Oliena et de Nuoro, où l'on trouve des forêts de cet arbre. Le défaut de population en fait négliger la plus grande partie; et par conséquent il n'y est destiné

qu'au feu, ou à mourir de vieillesse en tombant de lui-même en pourriture.

§. VI.

Les Orangers et les Citroniers.

Les jardins délicieux d'orangers, de citroniers et de cédrats, aussi vastes que multipliés autour de la ville de Sassari; la forêt surprenante d'orangers de trois milles de longueur sur une de largeur près le village de *Milis* (1); les plages de l'*Oliastra* et les alentours de *Flumini*, couverts d'orangers, de citroniers et de cédrats, donnent à l'étranger des chargemens entiers de ces beaux fruits.

Les cédrats de l'*Oliastra* et ceux de *Flu-*

---

(1) *Hay un llano entre Oristan y Milis de largo y hancho de mas de tres millas, todo lleno de naranies, que aunque no se cultiven, y adrecen, estan con un orden a calles, y carreras, que parece haverse echo a mano. En tiempo de la flor hay tanta amenidad y fragrancia, que se siente mas de dos leguas el olor; y con haver tanta flor no se approvechan de la agua que de ello se podria sacar, sino que se queda y pierde.* Carillo, relac. de Sardena. Les habitans de Millis et des pays voisins méritent bien ce reproche par leur insouciance.

mini ne sont pas moins précieux que ceux de Florence ; et si les oranges de Milis et de Sassari ne surpassent pas en bonté celles de Malthe, du moins elles les égalent et sont toujours meilleures que celles de Calabre, de Nice et de Majorque. Si le défaut de population n'empêchait pas les Sardes de profiter de la chûte des fleurs de ces arbres odoriférans, pour en extraire les essences, par le moyen de la distillation, la Sardaigne pourrait avoir, en peu de tems, une branche nouvelle de commerce assez importante.

On peut dire la même chose du thim, de la lavande, du romarin et de tant d'autres plantes aromatiques, dont les campagnes et les montagnes sont couvertes et que l'on abandonne au feu ou à l'oubli, sans en tirer le moindre profit.

§. VII.

Les différens Arbres fruitiers.

Le coignacier (*cydonia*). — Si les naturalistes le croient sorti originairement de l'île de Crète ou du territoire de Cydon qui en était la capitale, nous pouvons le croire aussi naturel à la Sardaigne, où il se trouve partout. La grosseur de ses coins ne le cède

pas à l'espèce fameuse qui se trouve en Portugal, où ils pèsent jusqu'à deux livres : j'en ai eu plusieurs fois en mains, qui pesaient jusqu'à trois livres de notre poids.

Le prunier (*prunus*). Cet arbre que l'on croit avoir été cultivé en Grèce, avant qu'il fut répandu en Italie, présente en Sardaigne mille variétés, selon la différence de ses fruits. Il est répandu partout, principalement dans nos campagnes de Sassari, d'Iglesais, de Goccano et de Barigadu.

Le poirier (*pyrus*). L'espèce sauvage, de laquelle dérivent tant de variétés, naît partout. Le Sarde a réduit l'âpreté et la sécheresse de son fruit, par le moyen de l'art, à la délicatesse d'une infinité d'espèces qui font les délices de nos jardins. On en compte à Sassari plus de trente espèces, parmi lesquelles se distinguent les poires appelées *spadone* et *del duca*, lesquelles mûrissent en hiver et résistent au transport.

Le pommier (*malus*) a la même ori-rigine que le poirier, et présente autant de variétés dans ses fruits. Cet arbre est plus commun dans la partie septentrionale de la Sardaigne qu'ailleurs. Les campagnes de Sassari en fournissent le cap de Cagliari qui en manque ; et parmi les qualités les plus

recherchées, on distingue les espèces qu'on appelle *mela apio*, *mela rosa* et *mela d'inverno*, toutes d'une grosseur énorme et d'un goût exquis. On en charge aussi des bâtimens pour l'étranger.

L'abricotier (*armeniaca*). — Il est ainsi appelé parce que les premiers plants sont venus de l'Arménie, d'où on les transplanta en Grèce, et de-là en Italie, d'où probablement nous les avons eus en Sardaigne. Cet arbre présente plusieurs variétés par ses fruits multipliés partout; mais la qualité la plus estimée est celle qui se trouve dans les campagnes de Cagliari appelée *Bisurci* et *luxenti*.

Le pêcher (*persica*). — Cet arbre dont la variété est très-nombreuse se cultive partout en Sardaigne.

Le figuier (*ficus*). — Depuis que la Sardaigne s'est appropriée le figuier, nous jouissons d'une des plus précieuses productions de la nature; et nous avons peut-être sur le pays qui nous l'a transmis, si c'est l'Italie, l'avantage de recueillir les meilleures figues dans les deux saisons de l'été et de l'automne; celles qu'on sèche à Bosa et dont le transport forme une branche de

commerce sont extrêmement recherchées en Espagne et en Italie.

Le Jujubier (*ziziphus*), nous est venu probablement de l'Afrique ou du Levant. Cet arbre qui se trouve partout n'exige aucune culture ; il s'y multiplie de lui-même par le moyen de son fruit ou par ses racines qui poussent de nouveaux jets, ce qui prouve que le climat lui est assorti.

L'amandier (*amygdalus*). — Cet arbre qui n'exige point de culture, s'accommode de toute sorte de terreins ; aussi on le trouve dans tous les endroits de l'île, plus ou moins multiplié, selon le goût des cultivateurs.

Le cerisier (*cerasus*). — S'il est vrai que ce soit Lucullus, qui, le premier, l'apporta de Cérasonte, ville capitale du Pont, à son retour de cette expédition mémorable, qui fut suivie de la conquête des états de Mithridate, il est probable que ce furent les Romains qui enrichirent la Sardaigne de ce bon fruit ; qui y est extrêmement multiplié et parfaitement bon.

Le grenadier (*punica*) *malum granatum*. Que ce soit Pline qui ait raison d'avoir donné le nom *punica* au grenadier, parce qu'il dit qu'il se trouvait autour de Carthage, ou que ce soit d'autres qui ont pré-

tendu l'appeler ainsi pour être venu de la Grenade, il est hors de doute que la Sardaigne en a profité ; car il y croît dans tous ses terrains et ses fruits sont d'une grosseur énorme.

Le laurier (*laurus*), natif de la Grèce et des contrées orientales qui l'avoisinent, s'est aussi facilement acclimaté en Sardaigne, que si les Sardes eussent pour lui la même vénération que les anciens. On l'y voit en arbres prodigieux et partout. Le laurier cerise (*lauro-cerasus*) n'y est pas rare, et on le voit dans presque tous les jardins.

Le noyer (*juglans*), est depuis longtems naturalisé en Sardaigne ; aussi les arbres y viennent d'une grosseur prodigieuse.

Le cyprès (*cupressus*). — Quoiqu'il vienne en Sardaigne d'une hauteur prodigieuse, les Sardes ne le cultivent pas volontiers. Il paraît que cet arbre, symbole funeste chez les Grecs et les Romains, en nous transmettant leurs idées, nous a inspiré pour lui une aversion fondée sur des usages anciens, inséparables de la tristesse. Le port du cyprès, sa verdure perpétuelle, sa longue durée, son bois presqu'incorruptible,

sont des avantages dont la réunion aurait dû effacer un préjugé trop adopté.

Le sorbier (*sorbus*), très-commun presque dans toute la Sardaigne et particulièrement dans les environs de Sassari, d'Alguer, de Bosa, de Milis et d'Oristano, y vient d'une grosseur prodigieuse.

Le caroubier (*caroba*). — Les environs de Sassari et d'Alguer ont plusieurs de ces arbres, dont le fruit sert pour rafraîchir les chevaux et les ânes qui le mangent avec avidité.

Le palmier (*palma major*).—On en voit d'assez beaux dans plusieurs endroits de l'île et principalement à Cagliari et à Sassari, où le fruit parvient très-souvent à sa maturité.

Dans les environs de Sassari, de Sorso; dans la Nurra et dans l'île de Saint-Antioco croît naturellement une espèce de palmier que nous appelons *palmizzu*, c'est-à-dire petit palmier. Cette plante qui ne vient qu'à la hauteur de trois à quatre pieds, est d'un grand usage dans le pays. On se sert des feuilles pour faire des balais : la racine qui est très-grosse, a plusieurs écorces composées d'une espèce de tissu fauve qui renferme une tige revêtue de plusieurs écorces blan-

châtres et consistantes, que l'on mange et dont la saveur douce, avec une veine d'amer, est très-agréable au goût.

S. VIII.

Le Sénevé ou graine de moutarde.

Tout le territoire de Sassari, de Porto-Torre et de Castel-Sarde, les campagnes de Sorso et de Sennori sont couvertes de cette plante, qui donne une graine aussi piquante que celle d'Angleterre : mais elle est aussi condamnée au feu, ou à être déracinée, lorsqu'on veut cultiver la terre pour d'autres productions plus connues.

S. IX.

Le Coton.

Depuis quelques années on cultive le coton, qui pourrait s'étendre rapidement s'il y avait assez de bras en proportion des terres. On a reconnu, par les essais que plusieurs particuliers en ont faits, et particulièrement le chevalier Angioy, dans sa campagne de Cagliari, avec beaucoup de succès

succès (1), que le coton de Malthe y réussit à merveille ; que celui de Siam y conserve parfaitement sa blancheur et sa perfection ; que celui de Nankin y devient commun ; mais que celui de Havana y multiplie prodigieusement.

§. X.

Le Sucre, le Café, l'Indigo.

Il est démontré que le territoire de cette île est susceptible de produire le sucre, le café et l'indigo ; le climat y est très-propre du côté du midi où la chaleur est proportionnée à leur culture. On en a fait plusieurs fois des expériences à Milis et à Cagliari. Les cannes à sucre que le vicomte Asquer a cultivées dernièrement dans les environs de Flumini, réussirent parfaitement et donnèrent beaucoup de sucre. Le café y resta très-petit et donna peu de fruits, faute de connaître les règles de cette culture. L'indigo y a été cultivé à Cagliari par le chevalier Angioy avec succès : il a envoyé le rap-

(1) Le chev. Angioy a établi à Cagliari les machines nécessaires pour la filature du coton. L'ingratitude du gouvernement a fait suspendre les opérations utiles de ce bon citoyen.

port de son procédé à la cour qui la fait examiner par les professeurs de botanique de Turin qui l'ont trouvé très-exact. Le père Bellomo, religieux de l'ordre de la Merci, l'a cultivé également avec succès dans les environs d'Alguer.

§. X I.

Les Mûriers et la Soie.

La plantation des mûriers, excitée par le gouvernement, qui naguères a fait publier des instructions assez détaillées sur la manière de les cultiver (1), n'a pas encore fait de grands progrès, quoiqu'il soit reconnu par l'expérience, que la soie que l'on en recueille, égale en qualité et en beauté celle du Piémont. Le climat est très-propre pour des animaux aussi délicats que les vers à soie. Sa très-grande utilité est reconnue, mais le manque de population y fait tomber toutes ces bonnes entreprises : c'est la seule cause de la lenteur de cette intéressante production.

---

(1) Voyez l'ouvrage intitulé *Morografia Sarda* :. del C. D. G. Cossu Censor Generale di Sardegna, e gindice della Reale Vdienza. Cagliari, 1876 della Reale Stamperia.

La culture des mûriers ne peut être que d'une stérilité absolue, si elle n'est accompagnée de l'art difficile, minutieux et actif d'élever les vers à soie; de l'art de soigner les cocons, de faire des triages pour la graine, d'apparier les papillons et de les désapparier; de passer les cocons au fournage; de faire le triage des simples, des doubles et des cafignons; de lessiver les percés, les laver, les battre, les enguenouiller, les filer au rouet ou au fuseau, etc, toutes choses qui ne peuvent être enseignées, ni apprises, dans un pays où l'économie rurale a besoin avant tout d'être très-florissante.

§. XII.

Le Lin et le Chanvre.

C'est par la même cause que le lin et le chanvre sont peu cultivés en Sardaigne, quoique la qualité en soit reconnue excellente, par le peu qu'on en cultive, et qui ne suffit pas pour le tiers de la population.

§. XIII.

La Soude.

La plante dont on tire la soude, que les naturalistes appellent *marie vulgaire*, ou

marie épineuse, croît d'elle-même en Sardaigne, sur les côtes de la mer, s'étend en large et se divise en plusieurs rameaux. Ss feuilles sont longues, étroites, charnues et pleines de suc. Elle jette une tige haute de dix-huit à vingt pouces : les fleurs qui naissent le long de la tige, ont plusieurs feuilles, auxquelles succèdent des fruits arrondis, membraneux, contenant une semence noirâtre, luisante et semblable à un petit serpent roulé en spirale. Cette plante a servi long-tems d'aliment délicieux aux plus vils animaux. Depuis quelques années on l'a cultivée soigneusement, et ses cendres ont été bientôt préférées à celles d'Alicante et de Sicile, dans toutes les fabriques de savons et de verreries de Provence et de Nice.

On fait sécher ces plantes on les met sur des barres de fer dans de grands trous pratiqués en terre et bouchés. Il n'y règne que l'air nécessaire pour entretenir la flamme. La matière se réduit en cendres ; et comme elle contient beaucoup de sel, ses parties s'accrochent et s'unissent de telle sorte, qu'elles forment une espèce de pierre fort dure, qu'on casse avec le marteau, pour la retirer quand elle est froide ; et cette pierre est ce qu'on appelle soude. Le gouvernement

piémontais a voulu charger la sortie de cette denrée d'un droit qui était presque aussi fort que la valeur de la soude, mais les particuliers en ont aussitôt diminué la culture, qui avait commencé à procurer une branche de commerce très-considérable, peu dispendieuse, et qui ne pouvait faire tort à d'autres cultures ; car cette plante ne prospère que dans des lieux arides, sablonneux et non susceptibles d'autres productions.

§. XIV.

Le Tabac.

Dans la série des plantes qui peuvent enrichir la Sardaigne, le tabac mérite une place très-distinguée. Cette précieuse production, particulièrement propre au territoire de Sassari, appartient exclusivement au fisc. Ce sont des financiers qui en règlent la plantation, la récolte, la manufacture, la vente et presque la manière de s'en servir. La qualité est reconnue pour une des meilleures de l'Europe, et lorsqu'il est réduit en poudre, sans y mêler de drogues, et qu'on le laisse vieillir, il devient égal au meilleur tabac de Séville et de Havane dont il a la couleur et le goût.

Depuis que le gouvernement piémontais a assujéti cette culture à des règles financières, pour empêcher, dit-il, la contrebande, que l'on fait toujours malgré la vigilance fiscale aussi cruelle qu'inepte, le produit en est considérablement diminué dès 1769. Les financiers piémontais n'ont cessé de droguer le tabac, par le moyen des sauces, pour lui communiquer des goûts différens, quoique eux-mêmes fussent sans goût et sans connaissance de ce végétal qu'ils n'ont pas chez eux. Ils en ont gâté des quantités prodigieuses, qui peut-être ne reprendront leur bonté naturelle qu'à force de tems. Les bonnes qualités primitives ne se trouvent plus que chez les contrebandiers et chez les moines qui en fabriquent toujours en cachette, dans sa simplicité native, sans aucune drogue ; et c'est l'unique moyen d'avoir des qualités exquises.

Le meilleur parti à prendre pour augmenter cette production, ce serait d'en permettre la culture au gré des particuliers ; et on verrait bientôt cultiver cette plante précieuse dans les terres de Sàssari, de Sorso, de Senori, d'Iteri, d'Ossi, de Tissi, d'Usini et d'Uri qui sont très-propres à cette production : cette culture ne nuirait ni à

celle du blé, ni à celle des autres denrées, en ce que le tabac n'a rien de commun avec elles, et qu'il exige peu de soins.

§. XV.

Le Lentisque.

Le lentisque, malgré la beauté de son bois, et encore plus de sa racine, pour l'usage auquel le luxe l'a destiné; malgré le prix auquel sa rareté l'a assujéti, dans les pays où les tourneurs en font les plus belles tabatières et autres beaux ouvrages, est entièrement négligé en Sardaigne, qui en a en abondance, et où il est connu sous le nom de *chessa* ou de *modizza*. On lui fait subir le même sort qu'à l'olivier sauvage, ou en l'oubliant dans les forêts, ou en le condamnant au feu. On pourrait très-aisément charger des vaisseaux de ce bois, ainsi que de sa précieuse racine, car il y en a des forêts tout le long des côtes de la mer, et presque dans tout le tour de l'île.

Des grains que produit le lentisque appelé dans le pays *listincu*, on fait de l'huile, principalement à Sassari et dans plusieurs villages des environs, où l'on s'en sert pour les tanneries et pour s'éclairer.

§. XVI.

Le Ciste.

Le ciste croît naturellement en Sardaigne, où il est connu sous le nom de *Murdegu*. Ce joli arbrisseau, qui conserve sa verdure pendant l'hiver, et se trouve répandu dans presque toute la surface de l'île, est de la même espèce que celui de Candie, de Chypre et de la Grèce, duquel les grecs recueillent, le *ladanum*, substance résineuse que l'on fait venir du levant pour les usages des pharmacies; aussi a-t-on donné à cet arbrisseau le nom de *cistus ladon*, ou *cistus ladadifera cretica*.

Les Sardes ne font aucun cas de cette précieuse substance résineuse, qui pourrait former une branche de commerce très-considérable: peut-être ignore-t-on encore la manière de la cueillir.

Tournefort dans son voyage du levant apprend la manière dont on se sert présentement, pour faire la récolte du *ladanum* qui était si important du tems de Pline, de Discorides et de Belon, et qui est encore très-recherché, au levant, pour les parfums des dames et pour les talismans soporifiques

en usage dans les sérails des Musulmans et des Tartares.

Ceux qui font cette récolte, qui s'exécute dans les tems de la canicule, sont armés d'une espèce de fouet formé d'un grand nombre de lanières de cuir en forme de franges, attachées au bout d'une perche. Ils les passent et repassent sur les cistes ; la matière résineuse qui transpire alors de tous les pores de la plante, s'attache à ces cuirs, dont ils la détachent en les grattant. On estime qu'un homme en peut recueillir deux livres par jour.

Autrefois on recueillait le *ladanum* en peignant la barbe et les jambes des chèvres qui avaient broutté le ciste, et auxquelles cette matière grasse était adhérente par sa viscosité ; et comme il y restait toujours quelques brins de poil, les marchands nommaient alors cette résine *ladanum en barbe*. Je désire que mes compatriotes profitent de cette leçon, pour augmenter la richesse nationale.

§. XVII.

Les Bois et Forêts.

Si une politique superstitieuse n'a pas permis jusqu'à présent à la hache d'approcher

des épaisses forêts qui traversent la Sardaigne, pour y laisser paître tranquillement les bêtes sauvages, il est tems qu'une main bienfaisante les rende plus utiles aux habitans du royaume.

Les arbres qu'on trouve plus communément dans nos forêts, sont le liége, le chêne, le roure, l'yeuse, le sapin et le châtaignier, mais très-peu de pins. Il est inconcevable qu'avec tant de bois, presque tous de haute-futaie, qui suffiraient pour en fournir à toutes les fabriques et à tous les arsenaux d'Italie et de la côte méridionale de la France, la Sardaigne ait besoin des planches de la Corse et de Nice. C'est sans doute au défaut de chemins, qu'il serait cependant très-facile de pratiquer, depuis le *Goceâno* jusqu'au bord de la mer, que l'on doit attribuer la cause principale de cette inertie, ainsi qu'à l'ignorance et à la méthode de faire flotter les bois sur les rivières jusqu'aux endroits habités.

§. XVIII.

Les Plantes remarquables qui croissent naturellement en Sardaigne.

Le safran (*crocus*) se trouve sur les collines et autres terres stériles du Campidano, près

d'Oristano. Il fleurit vers la fin de l'hiver, et ne diffère de celui des jardins que par le défaut de culture.

Le lis jaune et le martagou (*lilium*), viennent sur les hautes montagnes de la Nurra, d'Alguer et de Bosa, et dans les forêts. Ces plantes sont remarquables par la beauté de leurs fleurs. Les fritillaires jaunes, pourprées et blanches, se trouvent plus particulièrement à *Serra-Secca*, près de Sassari et du côté du village de Sorso.

La flambe (*iris*), dont les racines sont hydrogogues, garnit le haut des murailles de pierre à sec, dont nos vignes sont entourées, et prévient souvent l'écroulement, par le moyen de ses racines, qui leur fournissent un lien naturel. Cette espèce étant la même que l'iris de Florence, pourrait être également employée dans la médecine.

Le narcisse (*narcissus*), vient dans les prés naturels de nos campagnes de Sassari et d'Alguer, ainsi que la jonquille, qui en est une espèce, laquelle se trouve fréquemment sur des collines incultes exposées au midi.

La tulipe jaune (*tulipa narbonensis*), qui est une espèce différente de celle des jardins, se trouve dans les endroits les plus

incultes, au couchant de l'île, dans quelques prairies naturelles aux environs de la ville de Sassari, et dans le territoire de Sorso.

L'asperge (*asparagus*). — Outre l'espèce qu'on cultive dans les jardins, il en croit une autre sauvage, dont les pousses, quoiqu'un peu amères, sont bonnes à manger.

L'hypociste (*hypocistis*) plante parasite, adhérente à la tige du ciste, ne se nourrit que du suc qu'elle puise dans la substance de cette racine. Elle diffère des autres plantes parasites, qui s'attachent indifféremment à toutes les plantes voisines, en ce qu'elle n'a d'autre attache que celle du ciste.

La scorzonère (*scorzonera*), qu'on cultive dans les jardins, croit naturellement dans les prairies de Sassari, de Sorso, d'Alguer, de Milis, du Campidano et d'Oristano. On en trouve aussi une autre espèce remarquable sur les montagnes de la Gallura et de la Nurra, appelée par les botanistes, *scorzonera humilis*, *latifiolia*, *nervosa*.

L'absynthe (*absinthium*), se trouve partout, mais particulièrement dans toutes les campagnes de Sassari et de Sorso.

La gentiane (*gentiana*), à fleurs jaunes, croît sur les montagnes de la Nurra, de

l'île d'Asinara et de la Gallura, où on en trouve plusieurs autres espèces à fleurs bleues, violettes et pourprées.

Le nénuphar (*nymphœa*), plante aquatique, dont les feuilles s'étendent sur la surface de l'eau. Il y en a à fleurs jaunes et à fleurs blanches dans nos rivières de Fiume-Santo, près Saint-Gavino, à Porto-Torre, et dans celle de Bosa.

La violette (*viola*), est très-commune dans toute l'île, tant la simple que la double. On en trouve sur les montagnes une espèce à très-petites feuilles et à grandes fleurs simples, mais rouges, jaunes et blanches. La pensée, qui est une espèce de violette, naît naturellement dans les champs au milieu des blés.

L'ancholie (*aquilegia*), se trouve abondamment sur toutes nos montagnes.

Le lin (*linum*), y est de plusieurs variétés, à fleurs jaunes, blanches et purpurines. On en cultive beaucoup à Sassari et à Oristano, où il y vient jusqu'à la hauteur de trois pieds et demi.

L'arboisier (*arbutus*), garnit toutes nos montagnes boisées, et il se plaît plus particulièrement dans les vallons ombragés et humides.

Le genet (*genista junsea*), de la même espèce que celui d'Espagne, paraît une production de la Sardaigne, puisqu'il se trouve partout. Il en croît de plusieurs espèces, et celle entr'autres qui sert à teindre en jaune.

Le cade (*juniperus major bacca rufescente*), est très-commun dans toute l'île, où il s'accommode de toutes sortes de terrains.

Le genevrier (*juniperus*), est aussi commun que le cade, principalement dans toute la partie septentrionale de l'île.

Le caprier (*caparis*), croît abondamment dans les territoires d'Alguer, de Bosa et de Sassari, où tous les rochers de la vallée de *Logu-Lentu* et de *Serra-Secca* en sont garnis.

Fin du second et dernier Volume.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

SECONDE PARTIE.

XXVII.

PREMIERE CLASSE.

SECONDE CLASSE.

TROISIEME CLASSE.

QUATRIEME CLASSE.

CINQUIEME CLASSE.

Fin de la Table du second Volume.



